

L'Éveil

Iléana Métivier

Roman

Couverture : Iléana Métivier

www.ileana-metivier-auteur.com

Numéro Copyright : 00060749-1, sur copyrightdepot.com

Imprimé par Kindle Direct Publishing, Europe.

Dépôt légal : Février 2018

Réédition : Novembre 2024

ISBN : 978-2-9576813-6-5

EAN : 9782957681365

Prix TTC : 19,90 €

Ce livre a été publié sur KDP. Livre en broché dos carré collé.

Image de couverture par Solominphoto / Freepik.

Fond par Canva.

Polices « Edo SZ » par Vic Fieger sur Dafont.com et « Gill Sans Nova Light » sur Gimp.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants des Codes de la propriété intellectuelle. »

« Cette œuvre a été réalisée sans aucun type d'intelligence artificielle (IA). »

« La chose la plus terrifiante est de s'accepter soi-même complètement. »

Carl Jung

Aëlle

— La vache ! s'exclama Nèdji, horrifié, en découvrant mon mollet droit.

D'une main, il tenait mon jean retroussé sur mon genou. Tout son corps tendait vers l'arrière, comme pour s'éloigner le plus possible de ma plaie cuisante.

La blessure me brûlait toujours autant, mais au moins, elle ne saignait plus. Je n'avais pas desserré la mâchoire tant je souffrais. Et même si j'avais pu l'évaluer succinctement et me rendre compte qu'elle n'était pas grave, une boule d'angoisse me comprimait toujours la cage thoracique. Cette manif restait de loin la plus violente que j'aie connue.

— On aurait dû rentrer chez moi plus tôt pour te soigner...

Je croisai les magnifiques yeux noirs en amande de mon meilleur ami et y lus toute son inquiétude. Il oubliait que l'on tentait de rejoindre l'appartement où il vivait avec sa mère lorsque les flics nous avaient nassés¹ sur la place.

— T'en fais pas, je ne vais pas perdre ma jambe !

Je lui lançai un petit sourire pour le rassurer, mais il garda son sérieux, son attention de nouveau fixée sur ma lésion. Le plot de la grenade lacrymogène, d'un bon sept centimètres de long sur au moins deux de large, m'avait non

¹ Une nasse, au sens propre, est un piège. Ici, ce verbe est un néologisme. Il désigne un encercllement de policiers dans un lieu plus ou moins réduit.

seulement brûlée, mais aussi coupée. Je ne pensais pas avoir besoin de points de suture, mais les chairs demeuraient tout de même bien ouvertes sur une petite partie du côté droit de mon mollet. Une nouvelle cicatrice me guettait, et celle-ci deviendrait assurément inesthétique.

Je soupirai de dégoût et me laissai aller en arrière sur le canapé inconfortable. Je ne réalisais pas encore l'ampleur de la situation. Je découvrais mon gouvernement et les forces de l'ordre capables d'actes d'une violence inouïe et d'une désinformation scandaleuse pour mater une rébellion légitime. Mais j'étais encore trop sous le choc pour y réfléchir.

Nèdji retroussa mon jean au-dessus de mon genou afin de pouvoir se servir de ses deux mains. Par mesure de précaution, je maintins le tissu.

Encerclés par les CRS, la lacrymo et les coups de matraque avaient plu pendant presque une demi-heure. Quand nous avons enfin pu regagner l'appartement de mon meilleur ami, mon pantalon s'était complètement collé contre ma plaie à cause du sang coagulé et des tissus carbonisés. Les gaz m'avaient tellement fait pleurer que je n'avais plus eu une larme à verser malgré la douleur déchirante lorsqu'il l'avait, avec toutes les précautions du monde, décollé.

— T'es prête ? me demanda-t-il doucement sans oser me regarder.

Je vis sa pomme d'Adam tressauter d'anxiété.

— Vas-y, je ne suis pas douillette, répondis-je en me crispant.

Les traits de son joli visage ovale se chiffonnèrent un instant, puis il vaporisa généreusement la Biseptine. Un gémissement de douleur m'échappa lorsqu'il tamponna la blessure. Elle se rouvrit et le sang chaud coula le long de mon tibia et de ma cheville.

— Putain... Sales flics de merde..., marmonna Nèdji, une moue colérique sur ses lèvres fines.

Il colla un pansement composé de plusieurs compresses superposées, et mon cœur commença à se calmer. D'un revers de main, j'essuyai deux larmes de souffrance qui coulèrent instantanément... Trop tard. Je venais d'étaler la lacrymo restée accrochée sur mon visage et mes mains.

— Merde ! m'exclamai-je avec force en me redressant.

J'en avais marre de toute cette douleur ! La vive sensation de brûlure m'empêcha d'ouvrir les paupières. Mon ami glissa un bras autour de ma taille et m'aida à me relever, puis me guida vers sa salle de bains.

Ses doigts calleux à force de vivre dans la nature presque tous les week-ends glissèrent dans mes boucles courtes pour les mouiller. En appui sur une seule jambe, la tête penchée sous son robinet, l'eau ruisselant de lacrymo sur mon visage et pénétrant mes narines, j'étouffai un rire nerveux. La pression redescendait enfin et ça me faisait du bien.

Son corps sec et musculeux se pressa contre moi pour atteindre le shampoing posé sur le rebord de la baignoire.

— Y a rien de drôle, Aëlle, ronchonna Nèdji en se redressant.

Il arrêta l'eau et entreprit de me frictionner vigoureusement le cuir chevelu. Apparemment, il ne parvenait pas encore à faire diminuer le stress intense des dernières heures.

Nèdji et moi nous connaissions depuis presque trois ans, depuis la seconde. Les rentrées ne se passaient jamais bien pour moi, en particulier depuis la sixième, lorsque j'avais réintégré le système de l'Éducation nationale. La cadence effrénée et la tonne de devoirs m'avaient miné le moral et le physique. Je ne comprenais pas la compétition entre les élèves,

toujours présente et sous-jacente à chaque exercice. J'avais effectué toute ma maternelle et ma primaire dans une école Montessori, un lieu où chacun et chacune assimilaient les connaissances à son rythme, sans compétition ni note, parce que l'intelligence demeurait unique et qu'il était donc impossible de l'évaluer avec justesse. L'apprentissage était un jeu. J'ai appris à compter avec des boules de neige et en construisant des bonshommes. Grâce à cette méthode, j'ai lu à quatre ans, mais j'ai effectué mes premières additions à sept. Tous et toutes n'étaient que respect et bienveillance.

En arrivant en sixième, dans une classe de trente préados alors que je n'avais connu que des groupes de dix avec deux enseignants, j'ai rapidement compris la chance que j'avais eue et comme il me serait pénible de poursuivre mes études de cycle secondaire dans une telle ambiance.

Les élèves se révélaient cruels, d'autant que je me trouvais bien plus en avance et dégourdie que la plupart d'entre eux, et beaucoup plus épanouie, aussi. En réalité, ce n'était pas réellement de la méchanceté, ils répétaient simplement le formatage reçu par l'école et leur éducation : « sois le plus fort ou la plus forte », mais l'emploi du féminin faisait affreusement défaut, quand bien même la reconnaissance de la société, et donc des personnes qui la composent, passe par là. Et pour être le plus fort ou la plus forte, il n'y a qu'un moyen : écraser les autres.

J'ai mis plusieurs années à m'adapter et à enfin me faire des amis, mais cela ne m'a pas gênée. Lorsque j'ai rencontré Nèdji, j'ai su qu'au fond, ce système ne lui correspondait absolument pas, tout comme à moi et à mes quelques potes. Ses longs cheveux noirs et bouclés balayaient sans cesse ses épaules, déjà arrondies par l'effort physique. Son menton et son front volontaires suggéraient un sacré caractère, et en effet, il ne lui a pas fallu deux jours pour se battre avec un

garçon arrogant qui l'avait traité de *sale Arabe*. Je les ai séparés et l'ai entraîné plus loin le temps qu'il se calme. À partir de cet instant, nous ne nous sommes plus quittés. Et je me suis très souvent retrouvée au milieu de bagarres, à esquiver – sans toujours réussir – des coups de poing. Je l'ai soigné si souvent que sa mère a prévu une trousse à pharmacie bien garnie, toujours disponible dans leur petit appartement du centre-ville, à quelques rues du lycée.

Mais depuis plusieurs semaines, tout changeait. Nous avions fini dans le même lit lors du réveillon, et au réveil, le lendemain, nous avions tenté notre chance côté cœur. Notre relation avait duré presque trois mois, de janvier à fin mars. Nous étions séparés depuis trois semaines, et un résidu de gêne planait entre nous. Ces microsecondes de flottement lorsque nous nous saluions, par exemple. Même si nous avions rompu d'un commun accord, je savais bien que lui aurait aimé continuer, nous laisser encore un zeste de chance. Mais c'était impossible de mon côté. Notre histoire ne prenait pas dans mon cœur. J'étais bien, entre ses bras – comme depuis toujours –, mais je n'étais pas amoureuse.

L'eau tiède m'arrosa de nouveau et me sortit aussitôt de mes pensées.

— Penche un peu plus la tête, s'il te plaît, murmura Nèdji de sa voix douce.

Je gardai les paupières closes pour savourer ce petit massage et cette sensation de propreté. La lacrymo collait à la peau et poissait, il fallait deux savonnages pour s'en débarrasser complètement.

Mon portable sonna dans mon sac, quelque part dans le salon près de la porte d'entrée.

Il déposa une serviette sur ma tête et je me relevai lentement tout en me séchant les cheveux. Je croisai ses yeux

rouges et bouffis à cause du gaz dans le miroir au-dessus du robinet. Enfin, il esquissa un sourire.

— On l'a échappé belle, hein ? interrogea-t-il en s'adossant contre le mur derrière lui.

Son téléphone sonna à son tour après que le mien se soit tu.

— Ça doit être urgent..., compris-je en esquissant un geste vers le salon.

Il acquiesça et sortit prestement de sa salle de bains, qui tenait plus lieu d'étroit couloir. Je le suivis en clopinant, grimaçant de douleur. Lorsque j'arrivai près de lui, il me tendit son portable :

— C'est ton beau-père. Je vais me doucher, ajouta-t-il en repartant en sens inverse.

Je lui adressai un signe de la main et maintins le téléphone à mon oreille.

— Salut, Lennie ! C'est toi qui as essayé de m'appeler il y a quelques minutes ?

« Oui ! »

Sa voix déformée par l'angoisse m'interpella. Je m'assis sur le canapé, attentive. Ma mère, enceinte de six mois, sentait des contractions de plus en plus fréquemment.

« C'est ta mère. Je l'ai transportée aux urgences il y a deux heures. Rien de grave, des contractions un peu plus fortes et un peu plus rapprochées que les autres, mais son gynéco la garde en observation pour la nuit. »

— Mais... le bébé et elle vont bien ? Pourquoi il l'hospitalise s'il n'y a rien de grave ? m'enquis-je, anxieuse.

« Par mesure de précaution. Tu sais bien, son médecin ne veut prendre aucun risque... »

Je perçus l'hésitation à la fin de sa phrase. Il me cachait quelque chose.

— Lennie, qu'est-ce qu'il y a ?

Je préférerais prendre mon courage à deux mains maintenant, plutôt que me ronger les sangs jusqu'à ce qu'elle rentre, demain.

« Tu pourrais la remplacer à la villa des Riveria, ce soir ? Elle t'appellera vers dix-sept heures trente, heure à laquelle tu dois commencer, pour t'expliquer le boulot. »

— Oui, oui, bien sûr, affirmai-je en observant mon mollet couvert de sang et le monticule de compresses qui me servait de pansement.

Ma mère était blanchisseuse chez une riche famille, elle bossait du lundi au vendredi, de dix-sept heures trente à vingt heures – voire plus si besoin. Elle assurait notre seul revenu, quelque huit cents euros par mois, qui permettait aux quatre, bientôt cinq membres de la famille de vivre décemment. Pour le reste, nous étions totalement autonomes, tant sur le plan alimentaire qu'énergétique. Ce bon salaire servait à payer les assurances, les abonnements, l'essence et un peu de nourriture, bien que la plupart du temps, nous troquions nos légumes contre de la viande et des produits laitiers de nos voisins.

— Tu vas chercher Jaïs à l'école ou tu veux que je demande à Nèdji de s'en occuper ? questionnai-je, désireuse de le soulager le plus possible afin que ma mère ne reste pas seule à l'hôpital.

Je pressentais qu'il ne m'avait pas tout dit.

« Je m'occupe de ton petit frère, merci. Ta mère doit se reposer, elle a l'interdiction de se lever... (Il déglutit avec peine.) Elle m'a juré qu'elle serait mieux toute seule qu'avec moi ! »

— Elle devra rester alitée jusqu'à l'accouchement, c'est ça ? devinai-je, agitée par tout ce que cela sous-entendait.

« Certainement, Aëlle. Nous en aurons la confirmation demain. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne reprendra pas le travail. »

— Je peux la remplacer, si son patron est d'accord. Ça ne me dérange pas d'aller bosser après les cours. Je réviserai pour le bac dans la soirée et les week-ends.

Je visualisai son sourire lorsqu'il me remercia chaudement.

Je considérais Lennie comme mon père, il m'élevait depuis mes quatre ans et m'avait transmis un nombre incalculable de savoirs, et surtout, l'amour de la terre. Spécialisé dans la permaculture² et la construction écologique, je comptais bien suivre ses traces.

Je raccrochai et m'informai de l'heure : seize heures trente. Je devais y aller si je ne voulais pas arriver en retard chez les Riveria. Je me relevai et clopinai jusqu'à la porte de la salle de bains. L'eau ne coulait plus. Je toquai et le battant s'ouvrit quelques secondes plus tard.

Nèdji pratiquait la randonnée et le trek³ en autonomie complète depuis ses quatorze ans. Ses soixante-dix kilos de muscles fins et ciselés restaient un plaisir à observer. Mon regard quitta la serviette qui ceignait sa taille, admira ses abdos, puis ses pectoraux. Le souvenir de son corps nu haletant contre le mien me percuta de plein fouet. Mes joues rosirent aussitôt et je croisai enfin ses prunelles sombres en amande bordées par ses longs cils noirs.

² La permaculture (de l'anglais *permanente culture*) est une méthode qui vise à concevoir des écosystèmes en s'inspirant de la nature « sauvage » (biomimétisme) et en lui laissant le plus de place possible. Elle évolue donc en fonction de son lieu d'application. Sobre en énergies (énergies fossiles, mais aussi travail manuel et mécanique), respectueuse des êtres vivants et de leurs relations réciproques, elle ambitionne un mode de vie durable et moins dépendant des systèmes de production et de distribution industriels.

³ Randonnée pédestre.

— Je dois partir, lui appris-je en masquant tant bien que mal mon trouble.

Je l'avais vu des centaines de fois dans cette tenue. Je l'avais toujours admiré sans gêne, mais depuis qu'on avait couché ensemble, depuis que j'avais embrassé chaque parcelle de sa peau, je ne parvenais plus à garder mon sang-froid dans ces situations banales. Il me fallait encore un peu de temps pour que les souvenirs s'estompent.

Je m'adossai contre le chambranle et l'observai s'attacher les cheveux.

— Un problème ?

— Ma mère reste à l'hôpital cette nuit, je la remplace à son job. Je dois y être dans une heure. Faut que je chope un bus ou que je tape le stop, mais vu mon état, personne ne me prendra, à mon avis.

J'étudiai un instant mon jean encore retroussé, plein de traînées de sang brunâtre. Je puais la transpiration et mes cheveux, que je portais aux oreilles, commençaient à sécher en bouclant façon caniche.

— T'arrives à peine à marcher, tu ne vas jamais pouvoir travailler comme ça ! s'écria-t-il en me faisant les yeux ronds, comme pour m'inciter à la raison.

Je haussai les épaules, signe que de toute façon, je n'avais pas le choix.

— C'est surtout du repassage, je resterai sur une jambe. C'est pour y aller que je vais souffrir. Le bus s'arrête à au moins un kilomètre de l'entrée, si mes souvenirs sont bons. Et je te dis pas la taille du parc et de la villa...

— Je vais t'accompagner et t'aider à marcher.

Il me fit signe de le suivre dans sa chambre. Quand j'arrivai, il boutonnait déjà son jean propre.

Un mètre quatre-vingt, sec et musculeux, typé maghrébin. Nèdji en faisait baver plus d'une au lycée, mais il

demeurait aussi solitaire qu'un loup. Il m'avait initiée à la randonnée, sport que j'affectionnais beaucoup, mais lui n'hésitait pas à sortir des sentiers tracés et marcher autant que possible seul, loin de la civilisation. Un jour, il m'avait avoué qu'il aimait être avec moi parce que je respectais et ne craignais pas ses silences. C'était aussi ce que j'appréciais chez lui, son calme et le fait que nous restions des heures sans parler, voire sans bouger, juste allongés dans l'herbe à observer le ciel.

— T'en fais pas, repris-je. Ça ira. Si tu veux qu'on se voie ce week-end, passe chez moi. Je ne pourrai pas bouger, je vais devoir garder Jaïs et m'occuper de la maison si ma mère n'a plus le droit de se lever.

Il enfila un tee-shirt et s'approcha :

— J'ai eu peur pour toi, quand tu t'es fait toucher.

Sa voix vibra des vestiges de son émotion.

— J'ai bien cru que t'allais charger cette armée de RoboCops, avouai-je, un rire nerveux naissant dans ma gorge tant j'avais été effrayée pour lui, moi aussi.

Il pouffa à son tour. Il ignorait à quel point son caractère emporté me faisait parfois craindre les pires embrouilles, notamment avec les flics.

— Si tu t'étais pas retenue à moi en criant de douleur, c'est ce que j'aurais fait !

On éclata de rire, complices.

— J'aurais encore dû m'interposer ! Prendre des coups de poing à ta place, ça va, mais des coups de matraque, quand même !

Je glissai un bras sous le sien pour m'appuyer contre lui et l'entraînai vers la porte d'entrée. Mon rire s'éteignit lorsque je me remémorai la suite de la manifestation.

— J'ai cru que j'allais crever dans ce nuage de lacrymo. Je n'arrivais plus à respirer.

— Ouais, surtout quand on s'est aperçu qu'ils avaient bloqué toute la place et qu'on était coincés au milieu d'eux, toi avec le mollet en sang.

Il me fit face sur le palier et me tendit mon sac à dos, que j'endossai, puis il me pressa contre son torse tendrement. Je répondis à son étreinte, soulagée que nous nous en soyons sortis à si bon compte. Nous luttions pour sauver l'Éducation nationale et la pousser vers un enseignement plus respectueux et bienveillant ; le gouvernement, lui, voulait la privatiser. En un mois et demi de manifestations et de blocages de lycées, collèges et facs, les violences policières grimpaient en flèche. Et encore, nous restions une petite ville. À Paris, on dénombrait les victimes par dizaines. Fractures dues à un coup de matraque, hématomes, brûlures et plaies à cause des grenades à désencerclement ou lacrymogènes... Il y avait même eu des doigts arrachés et un œil perdu. Je presentais que ces débordements étaient des prémices. Évidemment, les médias nationaux les avaient à peine évoqués.

Malgré cette technique primitive pour mater la voix du peuple, nous résistions et ne voulions rien lâcher. Les parents et les professeurs manifestaient avec nous, sans parler des citoyens et citoyennes à qui l'éducation tenait à cœur.

Nèdji me relâcha et me lança son petit sourire en coin en me disant au revoir. Pendant une seconde, son regard resta accroché à mes lèvres, puis il se détourna, gêné, ses joues creuses colorées de rose.

Je lui pressai la main amicalement, dans une tentative d'apaisement, pour lui signifier qu'à lui aussi, il lui faudrait du temps avant que les souvenirs s'éloignent. Je ne lui tenais pas rigueur d'avoir encore envie de m'embrasser, surtout dans un moment pareil, alors que nous revivions l'angoisse des heures de l'après-midi.

Il lâcha ma main puis ferma doucement la porte. Je l'entendis s'y adosser et soupirer profondément. Mon cœur se serra et je m'engageai dans les escaliers aussi vite que me le permettait ma blessure. J'avais oublié de lui demander un Doliprane. La route jusqu'à la villa des Riveria serait décidément très longue.

Mais la douleur physique n'était rien en comparaison du poids de mon regret. Jamais nous n'aurions dû tenter une histoire d'amour. Dans notre petite bande d'amis, personne n'avait été surpris. Tous et toutes n'attendaient que cela, même. On s'entendait si bien lui et moi... J'étais persuadée que nous étions assez matures pour construire une relation et qu'au pire des cas, notre amitié demeurerait trop solide pour qu'une séparation change quoi que ce soit. Aujourd'hui, je me rendais amèrement compte de mon erreur. Malgré notre maturité, notre amitié en avait quand même pris un coup.

Avant... c'était déjà arrivé que je repère son envie de m'embrasser, et parfois, je l'avais désiré moi aussi, alors que lui n'y pensait pas. Mais nous n'avions jamais ressenti de l'embarras. C'était naturel qu'un homme et une femme qui se fréquentaient depuis tant d'années se laissent aller à une petite envie de temps en temps. Lui et moi l'avions acceptée, et comme ce désir ne s'était pas présenté en même temps, nous n'étions jamais passés à l'acte. Cela nous convenait parfaitement.

Jusqu'à cette soirée du trente et un décembre, où nous nous étions retrouvés dans le même lit – rien d'anormal jusque-là, nous dormions toujours ensemble chez l'un ou l'autre. Couchés à cinq heures, réveillés à huit, enlacés, car le matelas une place s'était révélé trop étroit pour deux personnes. En sous-vêtements tous les deux, lui à cause d'un verre de vodka maladroit et moi parce que ma robe me serrait trop pour que je dorme avec.

L'alcool avait probablement fait le reste. Quand j'avais relevé la tête – j'étais allongée à moitié sur lui, le visage au creux de son épaule et ma main gauche posée sur son pectoral droit –, j'avais souri en lui avouant, d'une voix complètement cassée d'un lendemain de fête, que je le trouvais vraiment bien foutu. Il avait rigolé, de ce rire qui illuminait son regard noir, et lentement, son attention rivée à moi, avait caressé mon bras, puis chaque parcelle de mon corps, sans que je m'y oppose le moins du monde.

Ce désir avait tout fait foirer entre mon meilleur ami et moi. Je le regrettais, mais je savais aussi que ça ne servait à rien de ressasser : ce qui était fait ne pouvait être défait.



Le portail en fer forgé d'arabesques s'ouvrit lentement sur une allée pavée.

Le parc était si spacieux que le mur d'enceinte de vieilles pierres courait à perte de vue autour de la propriété. Mon souvenir datait de plusieurs années, mais apparemment, ma mémoire n'avait pas exagéré le grandiose de ce domaine lorsque j'avais accompagné ma mère récupérer sa fiche de paye.

Je m'engageai dans la vaste allée ceinte de gazon tondu au millimètre près, de massifs de fleurs bourgeonnants en ce milieu d'avril et d'arbres au moins centenaires.

Au bout, la villa de quatre étages me rappela ma vieille maison Playmobil. La même pierre beige et rectangulaire, le même toit d'ardoises grises et les deux marches arrondies qui menaient à la porte d'entrée. Seules différaient les fenêtres, toutes plus grandes les unes que les autres.

La porte d'entrée s'ouvrit sur la femme du petit écran de l'interphone qui avait actionné le portail automatique.

— Entre vite, tu es en retard de deux minutes, me pressa-t-elle aimablement.

— Je ne peux pas aller plus vite, désolée. J'ai vraiment, vraiment mal, m'excusai-je en pointant du doigt mon bas de pantalon teinté de sang séché.

Tout en me questionnant sur l'état de ma jambe, elle me fit signe de la suivre en direction des escaliers en face de nous. Je lui expliquai ma mésaventure en contemplant le décor du

hall. La pièce contenait deux magnifiques armoires à droite et à gauche de l'entrée, réservées respectivement aux manteaux et aux chaussures. Une grande porte coulissante, à droite, desservait le salon-salle à manger, m'apprit Cathy, la femme de l'interphone. De l'autre côté, la bibliothèque, puis le bureau de monsieur Riveria. Je n'irais probablement jamais dans ces pièces. Le parquet en chêne luisait de propreté, reflétant presque les moulures des rosaces du plafond.

Cathy m'entraîna vers la cave, où nous débouchâmes sur un long couloir. Mon téléphone sonna et je m'empressai de répondre à ma mère.

« Bonjour, chérie, Cathy t'a reçue ? »

Sa voix fatiguée serra mon cœur de crainte. J'essayai de masquer mon émotion tant bien que mal, mais l'inquiétude, dès que je pensais à elle et au bébé, me rongea.

— Oui, elle me fait visiter. Tu vas bien, maman ?

« J'ai juste besoin de me reposer. Je vais faire vite, d'accord ? prévint-elle d'une voix lasse. Aujourd'hui, le vendredi, est le jour où je m'occupe du linge de Sloann, le fils de monsieur Riveria. Mais avant toute chose, tu dois lancer la lessive de Maïlys, sa sœur. Tu récupères son panier à linge sale dans sa salle de bains et lances la machine. Le temps qu'elle tourne, tu ramasses les vêtements de Sloann étendus dans la buanderie et tu files les repasser directement dans son dressing. Dans une bonne heure, tu redescends et tu envoies les affaires de Maïlys au sèche-linge, puis tu remontes terminer ton repassage. Tu en profites pour retaper un peu le lit si besoin, juger l'état des rideaux... Une heure plus tard, tu redescends à la buanderie et étends le linge encore humide de Maïlys. Puis ce sera l'heure de rentrer. Lennie passera te prendre. Tu as tout compris ? »

— Euh... oui, ne t'en fais pas. Juste, si les rideaux sont sales, je fais quoi ?

« Tu les retires et les laisses dans la buanderie pour la semaine prochaine. Je t’embrasse, ma chérie. J’essaye de vous rappeler ce soir quand tu seras à la maison, si je ne suis pas trop fatiguée. »

— Repose-toi bien, maman, m’empressai-je d’ajouter. Je t’aime.

« Je t’aime aussi, Aëlle. »

Cathy m’apprit que la porte à droite des escaliers servait la cuisine ; celle à gauche, la buanderie ; et celle, toujours à gauche, mais au fond du couloir, le vestiaire. Elle m’y entraîna et me désigna le casier du fond, à côté du lavabo, juste sous la fenêtre à ras le plafond.

— C’est celui de ta mère. Vous êtes de la même corpulence. Enfin, avant qu’elle ne tombe enceinte ! Tu peux t’habiller avec sa tenue. Tu te changes et ensuite, tu attaques les tâches qu’elle t’a expliquées.

— Où se trouvent les chambres de Maïlys et Sloann ? m’enquis-je alors qu’elle tournait déjà les talons.

— Premier étage, à droite pour lui, à gauche pour elle. Elle referma la porte, pressée de retourner travailler.

J’ouvris le casier de bonne taille en fer bleu et découvris trois cintres, chacun portant une robe grise à manches mi-longues. Cousu sur le devant, un tablier blanc attendait patiemment les saletés, tout comme le petit col en dentelle. J’éclatai de rire en songeant à la tête de Nèdji s’il me voyait dans cette tenue de soubrette.

La robe m’arrivait sous le genou – le contraire m’aurait étonnée – et je terminai mon accoutrement par des bas épais couleur chair et des chaussures plates grises et vernies. Elles étaient un peu grandes, mais elles feraient l’affaire pour une soirée. Derrière moi se trouvaient une douche et deux cabines pour se changer. Je les remarquai trop tard pour m’en servir.

Je me sentais sale dans des vêtements propres et je détestais cela. L'odeur de lessive, pour le moment, masquait celle de ma sueur, mais pas pour longtemps. Mes habits empestaient la lacrymo, je m'en rendais compte à présent que je ne les portais plus. Et le bas comprimait ma blessure, m'arrachant une grimace douloureuse à chaque pas.

Ce n'était pourtant pas le moment de me plaindre, j'avais du pain sur la planche et déjà un quart d'heure de retard. Je quittai le vestiaire et marchai de nouveau dans le couloir étroit crûment éclairé par le plafonnier de la cave. Ici, au sous-sol, le luxe de la demeure m'apparaissait lointain.

De retour dans le hall, je poursuivis ma route et grimpai une bonne volée de marches de pierre grise recouvertes d'un grand tapis brun. La pierre se mêlait incroyablement bien au bois, mettant en valeur ces deux matériaux.

Le hall du premier se révélait un peu plus petit que celui du rez-de-chaussée. Les escaliers poursuivaient leur doux colimaçon jusqu'au second dans un agréable mariage avec le parquet clair. Une porte immédiatement à droite des escaliers devait donner sur la chambre du fils de la famille. Je me dirigeai vers celle au fond à gauche, entrebâillée.

Je la poussai après avoir toqué sans obtenir de réponse et découvris une chambre d'au moins quinze mètres carrés. Tout y était parfaitement en ordre et dans les tons pastel vert, rose ou pêche. Je décidai de ne pas m'attarder, ma lenteur me laissant déjà présager au moins une demi-heure supplémentaire ce soir. J'ouvris la première porte à droite de l'entrée et tombai sur une salle de bains luxueuse, avec une baignoire d'angle et un miroir plus grand que celui du Palais des glaces de la fête foraine. Je repérai le panier à linge sale juste en dessous.

Plein à ras bord, le surpoids m'arracha un sanglot en descendant les escaliers. Je serrai les dents et tentai difficilement de ne pas m'appuyer sur ma jambe droite. La buanderie m'apparaissait à des kilomètres.

La pièce sentait la lessive. À gauche, deux longs fils d'au moins quatre mètres soutenaient des vêtements d'homme. Je repérai le lave-linge et le sèche-linge, avec une bassine sous le hublot, en face de la porte. J'envoyai la machine de la jeune fille et poussai, du pied, la bassine jusqu'à l'étendage. Je remarquai de grandes armoires contre certains murs, mais n'y pris pas garde. Je récupérai les habits que je laissai tomber dans le bac à mes pieds et remontai, encore une fois chargée comme une mule, avec d'un côté le panier vide de Maïlys et de l'autre la bassine pleine des vêtements de Sloann.

J'arrivai au premier étage en nage, la mâchoire contractée et les larmes perlant à mes cils. Je remis en place le panier dans la chambre déserte de l'adolescente et ouvris celle du garçon, persuadée qu'elle le serait également.

Le jeune homme sursauta et se retourna vivement sur sa chaise de bureau, immédiatement à droite en pénétrant dans la chambre. Ses magnifiques yeux vert foncé me fusillèrent.

— Oh ! Pardon ! m'exclamai-je, confuse. Je pensais que la chambre serait vide, comme celle de Maïlys...

Je m'appuyai par mégarde sur ma jambe blessée pour refermer derrière moi.

— Aïe !

La bassine m'échappa des mains tandis que je me retenais à la poignée. Les larmes ruisselèrent d'un coup et le garçon bondit de sa chaise pour me rattraper par le bras. D'une main, il rapprocha le petit fauteuil en cuir à ma gauche et me fit signe de m'y asseoir.

Je soufflai pour me reprendre, mais ce collant ne m'aidait pas, il comprimait ma brûlure et ma plaie d'une poigne de fer.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? questionna-t-il d'une voix forte où perçait une pointe d'appréhension.

— Un palet de lacrymo chauffé à blanc m'a touchée pendant la manif de cet après-midi, grimaçai-je en relevant ma robe sur mes cuisses.

Son regard paniqué voguait de mon visage en larmes à la naissance de mes bas. Il ne comprenait pas de quoi je lui parlais et où je voulais en venir en me montrant ainsi devant lui.

— Où ? s'enquit-il, plein d'appréhension.

— Excuse-moi de t'offrir un tel spectacle, mais j'ai vraiment trop mal. Je ne peux pas travailler avec ce bas, poursuivis-je en dénudant ma jambe droite.

J'étouffai un grognement au moment de passer au niveau de ma blessure, puis soupirai de soulagement. La pression diminuait. Je remis ma robe en place et jetai un coup d'œil au pansement propre. Des traces de sang séché recouvraient la moitié de mon mollet. Je laissai la chaussette autour de ma cheville et m'adossai au fauteuil hyper confortable.

Je poissais de sueur et la souffrance continue de cet après-midi me vidait du peu d'énergie qu'il me restait.

— Tu n'aurais pas un antalgique sous la main, s'il te plaît ? soufflai-je.

— Tu es couverte de sang, il faut que tu ailles aux urgences ! Et d'abord... tu es qui ?

Droit comme un I, il me scrutait, ébahi et stressé.

— Je m'appelle Aëlle, je suis la fille de Lyne, la personne qui s'occupe de ton linge. Ma mère est à l'hôpital, je la remplace exceptionnellement ce soir, expliquai-je aussi

posément que je le pouvais. Et je sais que je fais peur à voir, mais je vais bien, donc arrête de m'examiner comme ça, s'il te plaît.

Je séchai promptement mes larmes. Il rougit et se détourna, honteux, puis s'assit sur le deuxième petit fauteuil à ma gauche, dans l'angle de la pièce.

— Je veux juste un truc contre la douleur..., repris-je dans une supplique.

— C'est dans la salle de bains.

Il désigna la porte à côté de lui. Une seconde de flottement plus tard – je croyais qu'il irait –, je me levai et sautillai jusqu'à la salle d'eau. Il se redressa subitement et m'enjoignit de me rasseoir, il s'en chargeait. Manifestement, il n'avait jamais servi personne et seuls mon état déplorable et ma grimace douloureuse l'avaient contraint à ce geste de gentillesse.

Il dégageait une froideur et une droiture presque palpables. Pourtant, ses prunelles de la couleur des aiguilles de sapin exhalaient une douceur et un charme fous, bien que recouvertes par un voile de tristesse. Sa joie de vivre semblait se terrer au fond de lui.

Il me tendit un cachet et un verre d'eau que j'avalai en entier.

— Merci. Je suis vraiment désolée, répétais-je en déposant le récipient sur la table basse en bois sombre. Tout cela n'est pas du tout professionnel, mais la douleur a explosé quand je me suis appuyée sur ma jambe...

— Si tu as mal à ce point, il faut voir un médecin.

Son ton résolu n'admettait pas la contradiction. Il devait avoir mon âge, dix-huit ans, pourtant, il avait déjà l'habitude d'être écouté au doigt et à l'œil.

— C'est juste une brûlure et une coupure un peu profonde, le rassurai-je en souriant. J'ai déjà désinfecté. Je

t'assure, ça va aller... J'ai besoin de quelques minutes, le temps que le Doliprane agisse, puis je me remets au travail. Et... une fois de plus, excuse-moi de ne pas avoir toqué, dis-je en pinçant les lèvres, confuse de cette erreur. Tu... Je suppose que tu es Sloann ? m'enquis-je pour changer de sujet.

Il acquiesça en silence.

— Ça te dérange si je travaille avec un bas sur une cheville ?

Ma question maladroite nous fit sourire, son visage prit réellement vie lorsque les commissures de sa bouche se relevèrent. Je notai sa lèvre du bas un peu plus pulpeuse que celle du haut, son menton presque fuyant, ses joues légèrement creuses et la petite bosse sur son nez droit. Et une fois de plus, ses magnifiques iris verts, mis en valeur par ses cils d'un noir de jais et ses sourcils un peu épais. Son front assez large disparaissait par endroits sous quelques mèches brunes coiffées en décoiffé. Son visage était harmonieux. Son corps musculeux reflétait un certain goût pour le sport.

— Tu peux travailler comme tu veux. C'est mon père que ça dérangera.

— Tu vas lui dire ? interrogeai-je aussitôt, anxieuse à l'idée de porter préjudice à ma mère.

Je le scrutai dans une vaine tentative de lire la réponse avant qu'elle ne franchisse ses lèvres. Il esquissa un autre petit sourire, comme pour me rassurer, mais reprit rapidement son sérieux.

Sa voix résonna, tranchante :

— Peut-être que je devrais. Employer quelqu'un qui a eu des démêlés avec la police n'est pas dans nos habitudes familiales.

J'étais abasourdie. Arrogant, il se cala confortablement au fond de son fauteuil sans me quitter des yeux. Son attitude changeait au fur et à mesure qu'il percevait ma crainte. Il

devenait de plus en plus froid, comme s'il aimait le pouvoir qu'il possédait sur moi. Comme si mettre une pression injustifiée sur une personne apeurée le galvanisait. Soudain, je remarquai sa chambre pour la première fois. Les deux fauteuils de cuir luxueux, l'écran plat fixé au mur juste au-dessus de nous et les deux enceintes du home cinéma de part et d'autre. Le tapis beige foncé, sous nos pieds, qui, je le savais grâce à une simple évaluation du regard, devait être plus confortable que mon tapis de sol de randonnée. La chaise de bureau, digne d'une publicité pour PDG. Le bureau lui-même en bois massif et l'immense fenêtre qui prenait presque tout le mur droit de la chambre. En face de nous et de la porte, le lit. Si grand qu'avec mon mètre soixante-cinq, je pouvais certainement m'y coucher dans tous les sens sans dépasser du matelas. Pour finir, les deux portes, une donnant sur une salle de bains probablement aussi luxueuse que celle de sa sœur, l'autre ouvrant sur le dressing, devinai-je.

Sloann, sûrement sans même s'en rendre compte, répétait l'attitude à vomir des patrons qui se croient supérieurs à leurs subalternes. Peut-être même pire : l'attitude des gens qui pensent que la richesse extérieure vaut plus que tout. Une colère froide se déversa dans mes veines.

Je reportai mon attention sur lui.

— Si la police n'avait pas délibérément scindé le cortège en deux et nassé l'arrière de la manif sur la place, si elle nous avait laissés nous disperser dans les rues adjacentes au lieu de nous enfermer comme du bétail, je n'aurais pas été blessée ! Et ne t'en fais pas, au cas où tu te poserais la question, les flics n'ont pas attendu que les esprits s'échauffent pour nous gazer !

Mon ton glacial me gifla, tout comme Sloann, qui pâlit à vue d'œil. À coup sûr, personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Pourquoi étais-je si énervée tout d'un coup ? Qu'est-ce que son attitude et son mode de vie réveillaient en moi pour me faire

sortir de mes gonds au point de lui manquer de respect ? Comment en étais-je arrivée à ressentir de la colère à cause d'un simple sous-entendu de sa part ?

À peine mon émotion de colère identifiée et reconnue, je sentis mon corps se détendre. Je le scrutai de nouveau, son visage fermé et sa mâchoire contractée ne laissaient présager rien de bon.

— Excuse-moi de t'avoir parlé sur ce ton, Sloann, dis-je doucement en utilisant sciemment son prénom pour diminuer l'intensité de la colère qui électrisait l'air autour de nous.

Il leva sur moi ses prunelles hargneuses mais étonnées par mes excuses.

— Ma journée a été vraiment très longue. Je n'ai pas tout de suite compris qu'on avait été séparé de la tête du cortège, expliquai-je, désireuse de ne pas partir sur de mauvaises bases avec lui, mais aussi pour satisfaire un besoin soudain d'extérioriser le stress de l'après-midi. Tout le monde a reflué d'un coup vers le centre de la place, je n'ai plus rien maîtrisé du tout dans ce mouvement de foule. Une fille est tombée un peu plus loin, elle a failli se faire piétiner !

Son irritation se muait petit à petit en curiosité. Il posa ses coudes sur ses genoux, son torse tendu vers l'avant, vers moi. Je poursuivis, me détendant moi aussi au fur et à mesure que je lui racontais.

— Nèdji, mon meilleur ami, a réussi à me rejoindre. On se trouvait presque au bord du noyau de la foule, près de la police. On a vu qu'on ne pouvait pas partir de ce côté-ci et à ce moment-là, les gens ont commencé à crier qu'on était nassé et qu'on ne pouvait plus quitter la place. Et là, c'était comme si la lacrymo était sortie du béton, et la douleur a explosé dans ma jambe.

— La police devait avoir une raison de se défendre, coupa Sloann fermement.

Je haussai les épaules. Maintenant que je participais activement aux manifestations, que je tenais la banderole de tête, parfois, je remarquais la haine que dégageaient certains CRS. J'ai vu les coups de matraque pleuvoir sur les dos des manifestants qui se dispersaient sur ordre de la police. Les gazages à bout portant, sans aucune sommation. Ces gestes se justifiaient-ils ?

J'en fis part à Sloann, puis enchaînai rapidement sur la fin de mon récit :

— J'ai cru que j'allais mourir asphyxiée. D'un côté les flics, de l'autre la foule, et partout, de la lacrymo. Sans parler de ma jambe en sang. Et je ne pouvais même pas évaluer la gravité de ma blessure... (Ma gorge se noua au souvenir de ma panique.) La police a commencé à se retirer et Nèdji m'a emmenée sous un porche dans une rue adjacente.

Il me jaugeait, comme pour deviner si je disais la vérité. Verbaliser ma peur m'avait fait du bien : je l'avais reconnue, et donc presque acceptée.

Après quelques secondes de silence, il contra :

— Il n'y a rien à ce sujet sur la chaîne d'information locale. Et au lycée, on parlait juste d'un groupe de casseurs qui a détruit un distributeur de la Société Générale, les forces de l'ordre sont donc intervenues.

— Un groupe ? Alors pourquoi ils ont nassé une centaine de personnes ? Tu n'entendras pas ce genre de témoignage à la télé, affirmai-je doucement. Les médias sont à la solde du gouvernement, qui lui-même est géré par les banques et les lobbies. Et encore, je ne te parle pas de l'Union européenne... Si tu veux te faire ta propre opinion, lis les journaux indépendants et va manifester sur le terrain, au cœur de l'actualité.

— Je ne vais certainement pas aller grossir les rangs des manifestants alors que je suis pour cette réforme, ricana-t-il.

Bouche bée, je le fixai sans y croire. De nouveau, la colère jaillit en moi comme un torrent de lave.

— Je ne te parle pas d'aller scander des slogans ! m'emportai-je avant de respirer profondément pour me reprendre.

Qu'est-ce que me renvoyait Sloann pour m'enflammer de la sorte ? Simplement parce qu'il ne partageait pas mon opinion ! Mon attitude ressemblait à une lutte d'ego pure et simple. Et si mon ego réagissait avec autant de fougue, s'il se sentait aussi menacé, c'est que les propos et l'attitude du garçon titillaient une de mes blessures profondes, mais laquelle ?

— Le meilleur moyen de se forger sa propre opinion, c'est de vivre les choses, à mon avis, expliquai-je posément. Ou au moins de se documenter à différentes sources pour faire se rencontrer plusieurs points de vue. Si tu ne veux pas te faire compter parmi les manifestants, reste un peu à l'écart et observe simplement. Je vais commencer le repassage, si ça ne t'ennuie pas.

Je me redressai et ramassai la bassine pleine de vêtements. La douleur dans mon mollet s'estompait petit à petit. Sloann s'était levé et me dévisageait, les traits crispés de colère.

— Tu ne manques pas d'air de me conseiller de la sorte, cracha-t-il.

Je le fixai sans comprendre. Pourquoi m'agressait-il subitement ?

— Je n'ai pas besoin de tes conseils pour forger ma propre opinion concernant l'actualité, continua-t-il sur le même ton. Ton discours sur les forces de l'ordre, nos dirigeants et les médias en dit long sur ton orientation politique. Tu te bats contre la privatisation de l'éducation sans même entendre les arguments du gouvernement, qui pense

avant tout au bien-être des Français, c'est-à-dire au travail et au pouvoir d'achat.

En deux pas, je me trouvai près de lui, ma bassine toujours en mains. Son mètre soixante-quinze m'obligea à relever la tête.

— As-tu déjà travaillé ?

Ses sourcils se froncèrent sous l'étonnement.

— Ça n'a rien à voir...

— Ah oui ! bien sûr ! ironisai-je. Es-tu déjà allé faire des courses ? Connais-tu le prix des produits de base les moins chers, et surtout, tous les ingrédients toxiques qui les composent ? Oh ! coupai-je alors qu'il ouvrait la bouche pour répondre. Laisse-moi deviner ! Ça n'a rien à voir non plus... Le travail et le pouvoir d'achat, de nos jours, ne sont plus synonymes de bien-être. Pas quand on te formate toute ta vie à accepter de trimer quarante heures par semaine pour un salaire misérable, en te privant d'un temps précieux pour ton épanouissement personnel, parce que sans ce job, tu es considéré et tu te considères toi-même comme une merde. La privatisation de l'éducation n'est ni plus ni moins que le formatage de la masse dès l'enfance pour servir la poignée d'hommes qui dorment sur des milliards d'euros.

Je repris mon souffle et tentai de me calmer, en vain. Mes joues roses et mon regard flamboyant, mes mots et la rage qui transperçait sous mon discours clouèrent Sloann sur place, toujours à quelques centimètres de moi.

— Derrière chaque réforme de ce style, que ce soit pour l'économie ou le travail, le message est limpide : travaille, consomme et ferme ta gueule ! La seule différence entre toi et moi, c'est que tu es destiné à être vers le haut privilégié de la pyramide sociale française, donc à encaisser la richesse que produiront tes salariés sous-payés.

Je tournai les talons et traversai sa chambre pour accéder à la porte près de son lit. Une main ferme et colérique attrapa mon coude et me força à faire volte-face. La bassine quitta mes mains et atterrit sur le lit à côté de nous. Le corps tendu par la colère, Sloann me fixait méchamment.

— Tu ne peux pas me reprocher d’être né dans cette famille, Aëlle. Si tu veux devenir patron, donne-toi les moyens.

Mon prénom sonna presque comme une insulte. Je souris âprement.

— « Donne-toi les moyens », répétai-je, sarcastique. As-tu seulement une idée de ce que cela signifie ? Combien d’argent faut-il pour lancer sa boîte ? Comment obtient-on cet argent, selon toi, lorsqu’on part dans la vie avec rien d’autre que l’amour de ses parents ?

Ma voix se radoucit en pensant à ma mère alors que je développais :

— Tu ne vis pas dans le même monde que la majorité de la population. Ce n’est pas un reproche, ajoutai-je prestement en levant la main alors qu’il s’apprêtait à me couper la parole. C’est une réalité. Un constat. Une réforme, parce qu’elle sert tes intérêts, n’est pas forcément bien pour tout le monde. Et puis, en réalité, c’est beaucoup plus vaste que cela. Le mouvement de manifestation contre cette réforme de privatisation de l’éducation porte aussi un mouvement contre notre système capitaliste. Aujourd’hui, je ne lutte pas seulement pour l’éducation, je lutte pour ma liberté, pour ma planète, pour ma vie et mes valeurs.

— Rien que ça ? demanda-t-il, narquois, bien que son regard se soit adouci au fur et à mesure de mes paroles.

— Oui, affirmai-je clairement et posément, sans ciller. Rien que ça. Nous sommes nombreux et nombreuses, dans le cortège, à porter ces valeurs de respect et de bienveillance envers notre planète. Cette nouvelle réforme n’est qu’un

moyen de nous enfoncer un peu plus dans le capitalisme, alors que ce système détruit la terre et ses êtres vivants.

— Je ne vois pas en quoi la privatisation de l'éducation joue un rôle dans la présumée destruction qu'engendre le capitalisme, réfuta-t-il en croisant les bras sur son pull Ralph Lauren gris clair.

— Les multinationales, qui sont dirigées par une poignée de privilégiés, détruisent les ressources et exploitent des milliards de personnes, et la France n'est pas épargnée, il n'y a qu'à voir nos conditions de travail dégradées dans tous les secteurs. La Chine commence même à délocaliser chez nous, c'est pour dire ! L'avenir, c'est les enfants. Les enfants reproduisent les valeurs de leur éducation, parfois sans s'en rendre compte. Privatiser l'enseignement, c'est remettre l'éducation des générations futures – et de nous-mêmes, d'ailleurs, vu notre âge – entre les mains de personnes aux valeurs... ignobles. Je ne trouve pas d'autre terme, soupirai-je en secouant la tête de dégoût.

Il décroisa les bras et je repris la bassine tout en ouvrant la porte à ma droite et en pénétrant dans le dressing. La pièce, d'une bonne dizaine de mètres carrés, contenait un meuble de rangement immédiatement à droite ainsi qu'une chaise. J'y posai le bac. Le mur gauche et celui en face de moi disparaissaient sous les étagères et les penderies pleines de vêtements. À droite, le soleil couchant inondait la moquette grise.

J'ouvris le meuble, seul endroit logique où le nécessaire à repasser pouvait se trouver et je m'installai au milieu de la pièce. Sloann s'adossa au chambranle.

— Alors selon toi, nous sommes incapables de contrer les valeurs avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord ?

Je lâchai un petit rire mauvais.

— Oh si ! Mais à quel prix ? interrogeai-je en désignant mon mollet.

Il se détourna et claqua la porte. Apparemment, moi aussi je l'énervais. Qu'est-ce que je réveillais chez lui ? Était-ce simplement parce qu'il percevait que je ne changerais pas d'avis concernant la réforme en cours ? Ou parce que je remettais en question le gouvernement et la société ?

Je ne reverrais probablement jamais Sloann, pourtant, je sentais que cette rencontre, quand je parviendrais à prendre suffisamment de recul, se révélerait bénéfique. Elle me permettrait d'en apprendre plus sur moi-même grâce aux réactions qu'il soulevait chez moi.

J'étais un jean sur la planche et entrepris de le repasser. Si je ne voulais pas terminer avec une heure de retard, je devais sérieusement accélérer le mouvement.



Cette fille est rageante. Je ne trouve pas d'autre mot. Elle a réponse à tout, comme si c'était une évidence et qu'elle avait déjà réfléchi à la question. Si j'avais une seule chose à retenir d'elle, ce serait sans conteste celle-ci.

Ah oui ! Et sa jalousie à propos de ma situation familiale, aussi.

Et puis son conseil à deux balles d'aller me faire ma propre opinion sur les médias indépendants. Tous des extrémistes, ceux-là ! Je ne vais certainement pas me faire une idée de la situation actuelle française à travers leurs filtres. Enfin... j'écris cela et pour autant, je n'ai trouvé aucune trace des événements de l'après-midi dans la presse locale. Il m'a donc fallu pousser un peu plus mes recherches, mais j'y reviendrai.

Ce qui m'a vraiment mis hors de moi, c'est ce sous-entendu, comme si j'étais immature au point de ne pas savoir réfléchir par moi-même et me faire mes propres idées. Non mais sérieusement, pour qui me prend-elle ? Je ne suis pas le fiston à son papa qui n'a aucune personnalité !

Elle m'énerve encore rien que d'y repenser.

La seconde chose dont je me souviendrai est son physique, évidemment. Aëlle pourrait être jolie si elle prenait la peine de se soigner. Franchement, arriver à son nouveau travail, même si ce n'est que pour un

remplacement, pas coiffée ni maquillée, et en plus, blessée ! Dans l'incapacité d'effectuer ses tâches rapidement et correctement. Tout cela sans parler de sa promptitude à débiller son point de vue politique et son jugement sur son patron – moi ! Enfin, même si techniquement, c'est mon père qui l'emploie.

Je suis certain qu'elle s'est permis de me parler ainsi, avec autant de condescendance mêlée à de la supériorité, parce que nous avons le même âge (ou presque, je suppose). Je déteste ce genre de libertés.

Bon. Peut-être que je m'emballe un peu. Il n'y a pas eu de vouvoiement, certes, mais après tout, lorsqu'un nouvel élève entre en classe, il ne nous vouvoie pas (sauf Charles, mais c'est une autre histoire). C'est ce sans-gêne qu'elle a affiché pour parler de politique, en particulier du déroulement de la manifestation de cet après-midi, qui m'a le plus déstabilisé.

Elle avait l'air secouée, je ne peux le nier. Mais je ne crois pas que la police attaquerait ainsi des individus innocents. Elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, malheureusement pour elle.

En même temps, je me suis un peu renseigné sur le Web, et j'ai réussi à voir une vidéo très courte qui montre que le distributeur vandalisé ne l'a été que par trois personnes. Pourquoi la police a-t-elle nassé une centaine de manifestants, dans ce cas-là ?

Je suppose que s'ils s'en sont pris à la queue du cortège, c'est qu'ils avaient des soupçons concernant les casseurs. S'ils avaient des soupçons, c'est qu'ils les avaient identifiés. Et s'ils les avaient identifiés, ils n'avaient aucune raison de scinder le cortège en deux et de lâcher des grenades lacrymogènes sur le reste des individus.

Il manque un élément, je n'en démords pas. Les CRS n'agiraient jamais ainsi. Je refuse de croire la version simpliste d'Aëlle, qui pense que la police a pour ordre de mater la rébellion, peu important les moyens employés. Enfin, elle ne l'a pas formulé ainsi, mais c'est l'idée sous-entendue dans sa toute dernière question. Son air à ce moment-là ! J'aurais pu lui hurler dessus. Ça ne me ressemble pas, pourtant. Et encore moins lors d'une première rencontre ! Cette fille possède le don unique de me faire sortir de mes gonds.

Elle paraît si sûre d'elle lorsqu'elle parle des conséquences de cette réforme et des violences policières... J'ai mes propres convictions. Je ne crois pas les gens facilement, mais là, il y a des preuves indéniables : les traces de sang séché qui maculaient son mollet et la panique qu'exprimait tout son corps lorsqu'elle m'a raconté la scène. Et sa douleur, aussi. Ses jolis traits crispés et les larmes qui ont dévalé ses joues légèrement arrondies.

Aëlle pourrait vraiment être belle.

Ses cheveux châtain, coupés au niveau de ses oreilles percées, bouclant dans tous les sens. Selon sa façon d'y passer la main pour se recoiffer, on dirait un caniche. Si elle ne m'avait pas autant énervé, j'aurais ri en la suppliant d'aller se peigner – si elle peut passer un peigne dans cette forêt indomptable, ce dont je doute. Enfin, quand je dis « supplier »... Façon de parler, bien sûr !

Son regard m'a bouleversé. En réalité, ce sont ses larmes qui ont fait briller ses prunelles marron clair qui m'ont ému. Ses prunelles si claires qu'elles en deviennent presque jaunes. Mais d'un jaune lumineux, comme les rayons du soleil.

Pour le reste, il n'y a rien à ajouter. Un 85B des plus modestes. De jolies jambes fines et fermes, mais la droite se trouvera à présent barrée par une vilaine cicatrice, vu la taille du pansement. Cependant, Aëlle n'a pas l'air d'être le genre de personne à s'offrir une petite opération de chirurgie esthétique pour faire effacer cela. À tous les coups, elle la portera comme une marque de bataille contre notre gouvernement !

Je me gausse seul en rédigeant ces lignes. Elle est du genre révolutionnaire et fière de l'être... Lyne aurait dû l'appeler Marianne ! J'efface à l'instant ce sourire discret épanoui sur mes lèvres en imaginant Aëlle brandissant le drapeau français, seins nus...

Elle fait partie de ces pauvres qui pensent que les riches ne comprennent rien à la vie. À sa vie. Je ne peux le contester : mes problèmes ne sont pas les siens. Elle ignore la responsabilité d'être le fils aîné d'une famille comme la mienne. Je n'ai pas le choix de mon avenir : je devrais marcher dans l'ombre de mon père et de son père avant lui. Ma poitrine se serre d'affliction. Ce fardeau, je le léguerais sans hésiter une seconde. En réalité, j'aime la carrière qu'ils m'ont choisie avant même que je naisse, mais devoir me plier à mon père me révolte.

Mon géniteur est un tyran, qui n'a probablement jamais appris à sourire de sa vie, trop souvent repris par feu mon grand-père. Il surveille mes résultats scolaires comme le lait sur le feu et n'est jamais satisfait. J'oscille entre la quatrième et la cinquième places, ce cher Flo toujours à me tirer la bourre... S'il paye ma scolarité privée depuis mes trois ans, c'est pour que j'intègre une prestigieuse école d'économie. Ainsi, je pourrai récupérer la

gestion de son portefeuille boursier et ne pas couler la famille par des placements irréfléchis.

Je baigne dans cette ambiance depuis ma naissance et je m'intéresse à la Bourse depuis mes quinze ans. Je n'ai pas besoin d'obtenir le diplôme d'une grande école pour savoir que je m'en sortirai avec les actions de mon père. Mais il en a décidé autrement.

En cours, la compétition est rude entre nous. Dans la classe des filles, il paraît que c'est pire. Disons-le clairement : je suis soulagé de n'avoir à partager avec elles que les heures de pause. Elles sont superficielles à en vomir ! (Aëlle se trouve à leur opposé et c'est presque pire, quand j'y pense.) Tout juste bonnes à sniffer de la coke le samedi soir, elles me supplient de les sauter pour s'en vanter entre elles. C'est en tout cas un très bon résumé des nanas que je côtoie tous les week-ends et que je croise dans les couloirs de mon lycée.

Le pire, c'est que Stella est comme elles. Et quand je pense que nos parents nous poussent dans les bras l'un de l'autre depuis la sixième, depuis son emménagement ici... Je sèche sur les mots à employer pour décrire mon aversion. Peut-être est-ce parce que je suis jeune, bientôt dix-huit ans, et que le mariage me paraît aussi lointain que les Philippines. Je sais bien, pourtant, que je devrais commencer à y songer, ou en tout cas à me projeter. Nos parents sont restés vieux jeu, malgré ce vingt et unième siècle débuté il y a quelques années.

Encore un « problème » qu'Aëlle n'imagine pas. Que dirait-elle si Lyne la poussait, gentiment mais sûrement, dans les bras d'un garçon qu'elle n'aimait pas, mais avec qui elle couchait de temps en temps ?



Allongée dans mon lit deux places, je fixais les quelques étoiles fluorescentes collées à mon plafond depuis presque dix ans.

L'alitement forcé de ma mère à l'hôpital lui faisait du bien. Elle n'avait plus de grosses contractions ; son angoisse d'accoucher prématurément se calmait donc par la même occasion. Sa voix m'avait paru un peu plus reposée. Heureusement, d'ailleurs, sinon Jaïs aurait certainement paniqué. Mon frère de sept ans se montrait aux petits soins depuis que Lennie et elle nous avaient annoncé sa grossesse. Mais il s'inquiétait beaucoup, même s'il n'en parlait pas spontanément. Je l'entendais jouer lorsque nos portes de chambre restaient ouvertes, et il était toujours question de naissance et de sa place au sein de la famille.

Pourtant, dès que son père, notre mère ou moi abordions le sujet, il nous répétait qu'il se sentait bien. Il gérait les choses à sa façon, c'était à nous de nous en accommoder. Jaïs était un petit garçon plein de vie – son prénom en était la signification même –, avec une bonne dose d'imagination, ce qui lui permettait d'extérioriser ses peurs en jouant.

J'aimais profondément mon petit frère et nos dix ans d'écart ne nous avaient jamais posé le moindre problème.

Je me retournai sur le côté et attrapai le second oreiller pour l'enlacer. Manifestement, j'avais besoin de réconfort !

Nèdji ne m'avait pas donné de nouvelles depuis mon départ de chez lui, quelques heures auparavant. Je lui avais envoyé un selfie dans ma tenue de travail et il avait gardé le silence. Cela lui arrivait, et d'habitude, je n'en faisais pas cas. Mais la façon dont nous nous étions quittés me hantait. Mon meilleur ami me manquait.

J'attrapai mon téléphone. Minuit et demi. Lui et moi n'avions jamais accordé la moindre importance à l'heure pour nous appeler. Cette promesse datait de plusieurs années, et j'aimais particulièrement qu'il me réveille à quatre heures et demie pour me décrire le magnifique lever de soleil auquel il assistait lors de ses treks en solitaire.

La sonnerie n'eut pas le temps de retentir une deuxième fois.

« J'étais en train de t'écrire un texto », m'apprit-il en guise de salut.

Je pouvais sans problème imaginer les coins de ses lèvres fines retroussés de plaisir. S'envoyer des SMS ou s'appeler en même temps nous arrivait régulièrement.

« La tenue de soubrette te sied à merveille ! » pouffa-t-il, moqueur.

Je lâchai à mon tour un petit rire.

— Tu as vu ce col en dentelle ? C'est la classe, hein ?

« Il fait ressortir tes joues un peu rondes, c'est sûr ! Ce que j'ai préféré, c'est quand même ton bas au niveau de ta cheville, avec les traces de sang coagulé sur tout ton mollet... Ça te donne un côté soubrette-guerrière qui te va comme un gant ! »

Il éclata franchement de rire et à mon tour, j'enfonçai ma tête dans mon oreiller pour étouffer mon hilarité.

« Au fait, reprit-il, de nouveau sérieux, comment va ta plaie ? »

— J'ai mis de la pommade en sortant de la douche. Ça va. C'est surtout à la villa des Riveria que j'ai eu mal. Faut que je te raconte ma rencontre avec le fils de mon patron, d'ailleurs !

Je lui narraï la discussion avec Sloann et l'irritation qui en avait découlé. Une fois de plus, je me demandai ce qui se cachait sous ce bouillonnement colérique. C'est en répétant une de ses réponses que je sus précisément le point sensible qu'il avait touché chez moi :

— Oh ! Je viens de comprendre quelle blessure il a réveillée ! J'ai un souvenir qui est remonté au moment pile où il m'a dit : « Tu ne peux pas me reprocher ma naissance, Aëlle. »

« Alors ? C'est quelle blessure ? »

— L'Injustice.

« Ouais, adhéra-t-il après un court silence. Quand tu me parles de sa richesse extérieure, je crois bien que la mienne aussi est sérieusement titillée ! »

Nous gardâmes le silence plusieurs secondes pour méditer nos propos. La blessure d'Injustice faisait partie des cinq blessures de l'enfance. Nous en avions souvent parlé après avoir lu le même bouquin.

Vers mes cinq ans, ma mère et Lennie avaient acheté un terrain, celui sur lequel nous vivions actuellement. Nous avions lâché l'appartement pour habiter dans un mobil-home le temps de construire la maison 100 % écologique, lancer le potager en permaculture et planter des arbres fruitiers... Je me sentais bien, dans cet environnement. Le regard des autres était le plus difficile à vivre, notamment celui de notre voisine.

Elle m'avait invitée à son anniversaire sur ordre de sa mère, pour nous lier d'amitié, mais cette fête de gamins de cinq ans avait tourné en cauchemar. Ils s'étaient tous moqués de notre vie en mobil-home. J'avais eu beau leur expliquer que c'était le temps de construire notre maison, il n'y avait rien eu

à faire. J'avais trouvé cela injuste. Injuste de se moquer de quelqu'un qui vivait différemment d'eux. Injuste parce que même si Lennie et ma mère m'en avaient parlé, même si j'avais eu mon mot à dire, je me sentais désarmée face à cette horde de gosses malveillants. Je ne parvenais plus à avancer les arguments de ma vie si heureuse et comblée, à avoir les mains dans la terre presque toute la journée et pouvoir faire des câlins aux arbres avant d'y construire une cabane.

J'étais partie. J'avais traversé la route pour rentrer chez moi, toute seule, en prenant garde de respecter toutes les conditions de sécurité apprises à l'école Montessori et dans ma famille.

Sloann avait réveillé cette blessure, autant par son discours formaté que par le cadre luxueux de sa chambre.

« T'es toujours là ? » demanda Nèdji de sa voix douce.

— Oui, murmurai-je.

« Excuse-moi, pour tout à l'heure... Je t'ai quasi refermé la porte au nez sans un coup d'œil. »

Sa voix nouée par le regret me serra le cœur.

— T'en fais pas, c'est pas grave. Je ne t'en veux absolument pas, tu sais bien...

« C'est... (Il inspira profondément.) C'est encore difficile par moments, confia-t-il d'une voix claire. J'ai eu peur pour toi cet après-midi, et même si... On a bien vu, toi et moi, qu'on n'était pas amoureux. Malgré ça, même si je suis convaincu qu'on est mieux amis, il y a des fois où... où tes jolies lèvres bien dessinées me manquent. »

Il termina sa phrase dans un chuchotis, comme si, à cet instant précis, ma bouche lui manquait effectivement.

— Tu sais, j'y ai réfléchi, admis-je doucement. Toi et moi, quand on était amis, on était tactiles. Mais depuis qu'on a rompu, on n'ose plus se toucher comme avant. Ce soir, c'était la première fois qu'on se faisait un câlin depuis qu'on s'est

quittés. Nèdji... j'aimais vraiment, vraiment notre amitié. J'aimais pouvoir dormir avec toi en toute confiance, que tu rentres dans la salle de bains quand je me douchais pour continuer notre discussion, m'affaler sur toi quand on visionnait un film... Il n'y avait pas de connotation amoureuse derrière nos gestes, et même si parfois, on avait soudain envie de s'embrasser, on s'en foutait ! Et c'est ce naturel dans notre relation qui me manque. C'est ça qui a été cassé par notre histoire d'amour. Mais il reviendra. J'en suis convaincue. Il faut juste nous laisser un peu de temps... accepter d'être gênés à l'occasion à cause d'une envie ou d'un souvenir.

« Ouais, t'as raison », soupira-t-il.

Je pouvais l'imaginer enroulé dans sa couette et fixer le plafond de ses iris presque aussi noirs qu'une nuit sans lune.

« J'ai hâte de pouvoir t'enlacer à nouveau sans me sentir gauche ! » s'exclama-t-il, un brin rêveur.

Je gloussai, partageant son espoir que bientôt, nous parviendrions à retrouver notre amitié si forte.

— Eh, au fait ! Je retourne à la villa des Riveria dès lundi. Je remplace ma mère.

« Prépare tes arguments pour Sloann, alors ! Et j'espère qu'il ne t'énervera pas trop ! »

— S'il m'énerve, c'est qu'il me reste encore des choses à accepter du côté de ma blessure d'Injustice ! m'esclaffai-je.

« Mmh. Dors bien, Aëlle. Et appelle-moi si vous avez besoin d'un coup de main chez toi, le temps que ta mère récupère. »

— OK. Je te tiens au courant. Merci, murmurai-je en souriant.

Je raccrochai, heureuse que la situation s'aplanisse de jour en jour avec Nèdji. Je me lovai dans ma couette et fermai les paupières. Aussitôt, le beau visage de Sloann flotta devant moi. Comment réagirait-il lundi soir en me voyant débarquer ?

À présent que j'avais repéré la source de ma colère vis-à-vis de lui, parviendrais-je à garder mon calme pour lui avancer mon point de vue ?

Et lui ? Je l'énervais moi aussi profondément. Pourrais-je lui parler des cinq blessures de l'enfance ? Laquelle réveillerais-je, chez lui ?



La loi Privatisation de l'éducation a été retirée pour être remaniée ! C'est la fille de la blanchisseuse qui doit être contente...

Aujourd'hui, lundi, des énormes manifestations étaient prévues dans toute la France. Au lycée, nous ne faisons jamais grève. Pour la plupart, nous sommes d'accord avec les réformes du gouvernement. Et puis ce n'est pas à nous, lycéens à deux mois du baccalauréat, de sécher les cours. Une loi ou une réforme n'est jamais inscrite dans le marbre, la majorité des gens ont l'air de l'oublier. Si un texte législatif ne nous plaît pas, nous pouvons peser dans la balance, même après qu'il soit passé. Il suffit d'appeler les bonnes personnes.

Au final, les autres manifestent en mettant de côté leurs études, alors que nous, nous nous focalisons sur nos notes pour intégrer les grandes écoles et devenir l'élite de notre nation. C'est ainsi que l'on change les choses en profondeur.

Ça en boucherait un coin à Aëlle, si je lui apprenais cela !

Penser à elle, simplement écrire son prénom ici, dans mon journal, fait remonter ma colère. Elle...

On a toqué à ma porte. Maïlys m'a appris qu'Aëlle se trouvait dans sa chambre. Elle s'est moquée d'elle à cause

de sa dégainé. Elle doit encore être revenue de la manifestation de ce matin et de la fête qu'ils ont tous dû faire cet après-midi ! Moi qui pensais ne jamais la revoir ! J'ai envie d'aller discuter avec elle, de la contempler, fière parce qu'elle pense avoir remporté la lutte contre le gouvernement, et lui expliquer que les manifestations ne servent à rien. Ce texte est si important pour l'économie de la France qu'il passera, petit bout par petit bout s'il le faut, mais j'en suis convaincu. Elle se décomposera en réponse à l'implacable logique de mon argument.



Semblable au dressing de Sloann au niveau de l'ameublement, celui de Maïlys s'ouvrait néanmoins côté est de la demeure, c'est-à-dire à droite de l'entrée principale. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'alors, mais grâce à la vue depuis sa fenêtre, je constatai que leur piscine immense intégrait un jacuzzi !

M'occuper du linge des autres se révélait assez cool. Je ne chômais pas, mais repasser ou lancer des machines n'était pas à proprement parler pénible, surtout depuis que je parvenais à poser le pied droit par terre sans que les larmes me montent aux yeux.

Ma blessure cicatrisait tranquillement, malgré une douleur légère mais constante. Enfin, j'avais tout de même effectué la moitié du parcours de la manif de ce lundi matin en béquilles, je ne pouvais pas encore marcher normalement plus de deux heures.

La porte du dressing s'ouvrit sur Sloann. Il passa une main souple et confiante dans ses cheveux bruns savamment décoiffés et me lança un faux sourire qui masquait mal son sentiment de triomphe. Je sus avec certitude qu'il utilisait ce visage d'ange et ce geste dès qu'il voulait plaire. Et assurément, avec ses yeux vert foncé ainsi dégaçés et mis en valeur, ses lèvres légèrement pulpeuses dévoilant ses dents droites et blanches, les filles devaient tomber comme des mouches.

Je détournai une seconde le regard. Beau gosse. Il le savait et en tirait une confiance en lui absolue. Mais je l'avais percé à jour : sous ce masque de dragueur, il me cachait quelque chose – un argument ? – qui lui donnait la sensation d'avoir remporté la victoire sur notre précédente discussion, j'en mettais ma main à couper.

Je croisai de nouveau ses iris couleur aiguille de sapin alors qu'il s'adossait à la porte du dressing de sa petite sœur après l'avoir refermée.

– Salut, Sloann, l'accueillis-je gentiment.

– Salut. Alors, contente du retrait de cette réforme ?

Il ne parvenait pas à cacher son excitation. J'avais raison, il voulait me clouer le bec sur ce sujet.

– Ce n'est qu'une demi-victoire, arguai-je. Ce n'est pas un abandon, le gouvernement va simplement la retravailler. Personnellement, je me battais pour le retrait total de cette loi.

Surpris par ma réponse – il s'attendait certainement à ce que je saute au plafond et entame la danse universelle de la victoire –, il se mordilla la lèvre inférieure. À cet instant, il n'en avait pas conscience, trop perdu dans ses pensées, mais il était encore plus craquant qu'avec son air de Don Juan. Il se montrait enfin au naturel, et j'aimais ça. Son début de barbe commençait à manger ses joues légèrement creusées, lui donnant un aspect un peu négligé, tout comme sa coiffure.

Je repris mon repassage, décidée à ne pas terminer en retard comme vendredi dernier, et surtout pour arrêter de le mater.

– Tu sais que manifester ne sert à rien ? Tu l'as dit toi-même, le gouvernement trouvera un moyen de faire passer cette loi, même si c'est dans quelques années. Franchement, ta mère ne dit rien quand tu sèches autant les cours ? Tu es en quelle classe ? Première ? Terminale ? Dans les deux cas, tu as des épreuves de bac dans deux mois...

Sous son ton calme transpirait une certaine fébrilité. Que cherchait-il à faire ? Me ramener à la raison en m'avancant des arguments pour mon avenir ? Tenter de comprendre mon point de vue en me posant ces questions ?

— Je réponds à quelle interrogation en premier ? plaisantai-je.

Il fronça ses épais sourcils bruns en esquissant un geste de la main, comme pour me signifier qu'il ne se trouvait pas ici pour rigoler. Je lui lançai tout de même un autre petit sourire et enfin, il se dérida quelque peu.

— J'ai fêté mes dix-huit ans le mois dernier et je suis en terminale. L'obtention de mon bac est aussi importante pour mon avenir que les lois injustes qui gouverneront ma vie. Je ne sèche pas le lycée, Sloann. Je te l'ai déjà dit, je me bats pour notre liberté d'apprentissage et de réflexion. La majorité de mes profs sont dans la rue et pour les quelques-uns qui décident de poursuivre les cours, je les rattrape.

Je pris une profonde inspiration. Je sentais la colère monter de nouveau alors que je formulais mentalement ma prochaine phrase.

— Ça me demande beaucoup de travail personnel, mais comme tu vois, je l'ai choisi. Je me bats pour ce que je considère comme primordial. J'étudie pour obtenir mon bac pour avoir une chance, si un jour le cœur m'en dit, d'entrer à la fac. Et je remplace ma mère ici pour arrondir les fins de mois, parce que son indemnité maladie ne sera pas très élevée.

Je pliai le tee-shirt de sa sœur sous son regard attentif et passai au suivant. Ma voix aux intonations fières et fraîches résonnait encore dans la pièce.

— En ce qui concerne l'utilité des manifestations, poursuivis-je en scrutant son visage froid, le gouvernement fait bien ce qu'il veut, je l'ai compris en me rendant compte que les députés votent des lois capitales pour le peuple alors que

l'hémicycle est à plus de la moitié vide. Les absents sont souvent occupés à détourner de l'argent ou à « oublier » – j'insistai ironiquement sur ce mot – de remplir correctement leur déclaration de patrimoine. Je manifeste parce que c'est l'un des seuls moyens pacifistes de montrer au monde mon mécontentement. Pour finir, m'allier à des inconnus qui partagent les mêmes valeurs que moi me donne de l'espoir pour l'avenir.

— Un moyen pacifiste ? répéta Sloann, sarcastique. Avec toutes les violences qui ont émaillé les cortèges depuis un mois et demi ?

— Tu parles des violences policières, je suppose ? raillai-je. De leurs nasses et de leurs gazages pour nous pousser à bout ? Du silence médiatique autour des blessés plus ou moins graves parmi les manifestants ? Des flics en civil avec leur matraque télescopique qui distribuent des coups au niveau du crâne ?

La colère lui verrouilla la mâchoire. Son coup d'œil glacial me fit redescendre sur terre et prendre conscience que notre discussion n'avancait pas. Comme vendredi dernier, nous nous apprêtions à nous disputer, tout ça pour un point de vue divergent...

— Quelques personnes utilisent la violence, admis-je doucement. D'un côté comme de l'autre. Ce qui est incroyable, je trouve, c'est que les médias se concentrent là-dessus en particulier pour discréditer le mouvement. À blessure égale, les journalistes rabâchent l'information si elle concerne un ou une flic, mais n'en parlent pas s'il s'agit d'une personne lambda. C'est ça qui me fait rager, Sloann, insistai-je en captant son regard. Ça, et le fait qu'en se focalisant sur ces escarmouches, ils n'évoquent pas les problèmes de fond : cette foutue réforme, ses conséquences, l'impunité de la police, les directives qu'elle reçoit de notre État autoritaire, la raison qui pousse des

citoyens et des citoyennes à briser des Aribus pour arracher les publicités et détruire des distributeurs de billets. Pourquoi ce silence à ton avis ? Quelques milliardaires possèdent la quasi-totalité des médias français...

Je repris mon repassage, attendant qu'il me réponde. J'aimais la vivacité d'esprit de Sloann, son air intelligent et concentré, ses sourcils légèrement froncés. En fait, je me rendais compte à quel point argumenter avec une personne qui ne partageait pas ma vision m'enrichissait. Il m'obligeait à pousser mes réflexions le plus loin possible parce qu'il ne se laissait pas facilement convaincre.

À son regard teinté de respect, je sus qu'il ne me considérait plus comme une petite anarchiste ignorante désirant simplement détruire le capitalisme. Ce que je n'étais pas, de toute façon. J'avais suffisamment réfléchi à la question pour me rendre compte que le capitalisme avait permis de grandes avancées pour les générations précédentes. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas pour nous, les jeunes. Nous avions plus l'impression qu'il nous enfermaient dans un système d'esclavagisme moderne qu'autre chose.

— Je..., hésita-t-il. Je me suis renseigné sur les débordements policiers. Et en effet, j'ai dû lire des médias dits « indépendants » pour trouver des informations.

Je hochai lentement la tête, attentive. Il avait fait un effort considérable pour me révéler cela et seule sa curiosité intellectuelle l'avait poussé à effectuer ces recherches.

— Je suis heureuse pour toi que tu aies osé voir notre société à travers un autre filtre. Ce qu'on découvre n'est pas évident à gérer. Enfin, pour ma part en tout cas, avouai-je à voix basse.

— Honnêtement, je n'ai pas encore décidé qui je crois. Le gouvernement ne peut pas manipuler à ce point les grands

médias. Les débats ont lieu, des gens opposés à la réforme scolaire sont venus témoigner...

Je lui souris, presque tendrement, tant son plaidoyer ne tenait pas la route.

— Essaie de faire attention la prochaine fois. Peu importe le sujet d'ailleurs. Tu te rendras compte que l'animateur du débat empêche les participants de creuser le thème en orientant les questions pour obtenir des réponses qui font appel aux émotions.

Il arqua un sourcil, interrogatif. Échanger calmement avec lui était un plaisir. Croiser son regard curieux et intéressé me pinçait agréablement le cœur. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire et cela me faisait du bien. Ma vie, depuis vendredi dernier en particulier, m'éprouvait.

— Je te donne un exemple, repris-je en rangeant un jean de Maïlys. (La taille de son dressing me laissa une fois de plus sans voix durant une demi-seconde.) La semaine dernière, j'ai regardé un débat sur les casseurs, justement. Il y avait un député, une sociologue et deux syndicalistes, l'un représentant la police, l'autre le corps enseignant. À chaque fois qu'un des participants tentait de parler de la réforme scolaire, c'est-à-dire la cause même des manifestations au sein desquelles se produisent ces cassages, l'animatrice le coupait et enchaînait sur une question du type : « Mais vous, personnellement, avez-vous peur de la violence inouïe des casseurs pour la prochaine manifestation ? Ils sont de plus en plus organisés ! » Je te jure, Sloann, insistai-je en voyant qu'il ne me croyait pas, elle a posé cette question à chaque intervenant et a insisté pour qu'ils y répondent. C'est de la manipulation ! Les gens visionnent ce débat et qu'est-ce qu'ils se disent à ton avis ? Que pour qu'un député ait peur des casseurs, c'est que le pays est au bord de la guerre civile et que le gouvernement a donc raison de mater la rébellion, surtout au vu des policiers blessés dont ils se sont

fait rabâcher les oreilles durant le JT précédent. Elle utilise le « vous, personnellement », alors qu'elle a invité sur le plateau un député ou un représentant de tel syndicat. Le raccourci se fait automatiquement dans l'esprit. Ensuite, elle utilise l'émotion de base, celle qui nous empêche d'avancer dans notre vie : la peur. Elle réveille notre instinct basique : lorsque l'émotion est touchée, il n'y a plus le filtre de la raison pour prendre du recul.

Il haussa les épaules, pas convaincu.

— L'information est déformée d'une part parce que les journalistes la tronquent, tu en as eu la preuve en lisant les quelques journaux indépendants, mais aussi parce qu'elle est divulguée en faisant appel aux émotions des gens. Il n'y a qu'à écouter la petite musique avant les JT pour s'en rendre compte : elle nous plonge directement dans un état sous-jacent de panique.

— Je ferai attention pour le prochain débat, affirma Sloann en hochant la tête. Je n'avais jamais remarqué l'histoire des émotions...

L'espace d'une seconde, la surprise qu'il accepte mes paroles sans objection me fit relever la tête vers lui.

— La plupart des gens sont coupés de leurs émotions, c'est pour ça qu'ils ne s'en rendent pas compte, certifiai-je. Sois attentif à ton corps quand tu entendras la musique du prochain journal, les frissons internes, la tension imperceptible... Concentre-toi réellement et tu verras bien si cela joue sur ton état. Pareil pour les mots employés lors du débat.

— OK ! Je me prêterai à l'expérience ! s'esclaffait-il en passant sa main gauche dans ses cheveux. Mais ce que tu dis est aussi valable pour les journaux indépendants. Le ton de l'article donne clairement l'état d'esprit anticapitaliste du journaliste, en général.

— Pas pour tous, mais oui, c'est certain. C'est pour ça que personnellement, je lis de tout : des médias indépendants, financés seuls, ou les autres qui ont des PDG hyperpuissants.

Je rangeai le dernier soutien-gorge de Maïlys et m'informai de l'heure : je devais aller étendre la machine de monsieur Riveria. À ce moment-là, on toqua à la porte et la voix calme mais pressée de Cathy se fit entendre :

— Monsieur Sloann, Florentin est là, il vous attend pour aller à la piscine !

Il ouvrit sur les derniers mots de la gouvernante et la remercia. Maïlys, penchée sur son bureau dos à nous et un casque sur les oreilles, semblait ne s'apercevoir de rien. Cathy tourna les talons, suivie par Sloann et moi.

Elle descendait déjà les escaliers alors qu'il s'apprêtait à entrer dans sa chambre. Il se retourna et m'observa, mais avant qu'il ait pu me dire quoi que ce soit, je m'étouffai à moitié, ébahie :

— Je devrais t'appeler « Monsieur » et te vouvoyer ?

Un petit sourire goguenard flotta un instant sur ses lèvres sensuelles avant qu'il ne me réponde, malicieux :

— Tu devrais.

Je m'esclaffai alors qu'il reprenait, arrogant et blagueur :

— D'ailleurs, ça te ferait tellement rager que je vais peut-être t'obliger à le faire !

Je m'approchai à moins d'un mètre de lui et le fixai d'un air de défi.

— N'oublie pas que si je te vouvoie et t'appelle « Monsieur Sloann », tu devras faire de même. On n'est plus au dix-huitième siècle, les patrons et les employés sont censés être égaux maintenant !

Je pouffai devant son air hébété. Il n'avait pas envisagé les choses de cette façon.

— À demain, si on ne se revoit pas tout à l'heure, dis-je doucement, enjouée.

— Bonne soirée, Aëlle, répondit-il en me souriant à son tour.

Mon cœur chavira et je me détournai vivement, secouée par ce soubresaut pour ce garçon que je connaissais à peine.



Aëlle m'a laissé un mot sur mon bureau. Je l'ai découvert en rentrant de la piscine.

On n'a pas eu le temps de parler du « pourquoi » les journalistes se retrouvent plus ou moins obligés de faire de la désinformation. Cette courte vidéo d'Usul, *Le Journaliste*, est pas mal, tu peux la trouver sur YouTube.

On n'a pas non plus eu le temps d'échanger à propos de l'éducation, qui est quand même le départ de notre discussion !

Franck Lepage, dans *Inculture(s) 2*, offre quelques pistes de réflexion.

Merci pour ces discussions en tout cas, j'aime beaucoup débattre avec toi (vous ? lol).

Je te laisse mon numéro de portable derrière cette feuille au cas où tu aimerais en parler un peu plus posément. Ce n'est pas évident pour moi d'effectuer mon travail ici tout en discutant avec toi de sujets qui me tiennent à cœur !

Aëlle

J'aime moi aussi converser avec elle, même si ce qu'elle dit me paraît parfois aberrant, comme cette histoire d'émotions lors des débats. Je suis bien décidé à lui prouver

qu'elle a tort, que notre société n'est pas aussi manipulée et pourrie qu'elle le sous-entend !

Je ne peux pas croire vivre dans une telle nation, avec un système pareil. Malgré tout, cette histoire d'une poignée de milliardaires qui contrôlent les médias est vraie, j'ai retrouvé l'information. Aëlle est bien documentée.

Elle a un regard magnifique. Quand elle s'est approchée de moi, tout à l'heure, dans le couloir, avec son air de défi farouche collé sur son joli visage, j'ai vraiment vu la vie qu'elle abrite.

J'ignore comment le décrire, mais je n'avais jamais remarqué autant de détermination et de joie de vivre chez les autres filles que je côtoie. Ce mélange lui donne un regard pétillant et se répercute sur le reste de son corps comme si elle rayonnait de l'intérieur.

Enfin, l'uniforme ne lui sied pas, mais je suis sûr qu'en vêtements civils, j'aurais presque du mal à la reconnaître. Cette fille a quelque chose de vivant, un brin de vie que je n'avais jamais observé auparavant, mis à part dans nos soirées où la cocaïne se sniffe sur tous les meubles, mais je ne peux nier que c'est une sensation artificielle.

Aujourd'hui, elle était à peu près coiffée, des petites pinces et des barrettes retenaient ses boucles courtes, dégageant ainsi son front et la naissance de sa nuque. Son visage est fin et lumineux, et ses joues, un peu arrondies. Ses sourcils bruns et légèrement épais changent de ceux des autres filles, toutes épilées de la même façon. Au début, ça m'a fait bizarre. Je l'ai trouvée vraiment négligée. Mais à présent que je l'ai observée dans son état normal, c'est-à-dire lorsqu'elle ne sort pas d'un encerclement de policiers, ce naturel lui va bien.

Je ne vois absolument pas Stella ou les autres se montrer ainsi. Je rigole tout seul à cette idée ! Mais cela va parfaitement à Aëlle.

Ce qu'elle gère en ce moment, entre son engagement politique, son bac et sa situation familiale, ne doit pas être évident. J'admets qu'elle a du mérite. Enfin, chacun sa vie !

Je vais commencer par regarder la vidéo concernant le journalisme. C'est sympa de sa part de m'avoir laissé son numéro personnel, même si je ne me vois absolument pas l'appeler !



La semaine avait filé sans que je croise Sloann une seule fois. Il faut dire que le mardi et le mercredi soir, j'avais passé mon temps au deuxième étage. C'était ici que se trouvait le dressing des parents. À l'inverse de leurs enfants, les deux immenses placards, étagères et penderies étaient dans la chambre, qui prenait tout le second. Je n'avais jamais vu une pièce aussi grande.

Lorsque j'avais émergé des escaliers, j'étais restée bouche bée un long moment. À droite, un grand lit à baldaquin. En face, une coiffeuse à trois miroirs, époque Renaissance, avec la chaise tendue de soie pourpre assortie à la couleur des roses sculptées dans le meuble. À gauche, les deux dressings, aussi grands que ceux de leurs enfants. Un joli tapis rose pâle au milieu de la chambre complétait le tableau et mettait en valeur le parquet de bois clair.

C'était simple, presque vide, mais magnifique. Un escalier menait au troisième et dernier étage de la demeure, sous les toits. Luxueuse, la salle de bains parentale dominait tout le parc.

J'avais rencontré Pearl Riveria, la mère de Sloann et Maïlys, ce mardi soir là. Allongée sur le lit, le regard vague et le teint terne, elle m'avait peinée. Je m'étais présentée et elle avait acquiescé, mais je n'étais pas certaine qu'elle se souviendrait de mon prénom. La faute, probablement, aux

nombreuses boîtes de médicaments disposées sur la table de chevet. Lexomil, Stilnox, Prozac...

Ses enfants avaient hérité de la couleur et de l'épaisseur de ses cheveux. Leur fadeur m'avait frappée. Comme si, eux non plus n'avaient plus de vie. Je m'étais demandé si les anxiolytiques et les antidépresseurs pouvaient faire cet effet-là. Éteignaient-ils la lueur du vivant dans les cheveux et les yeux d'un être ?

Les iris bleu délavé de Pearl Riveria m'avaient convaincue.

Son visage ovale, ses lèvres fines, tout comme son corps, qui n'avait pas gardé la trace de ses deux grossesses, m'avaient permis de deviner la belle jeune fille qu'elle avait dû être. Qu'est-ce qui l'avait détruite au point de s'assommer de médicaments ?

Ma gorge s'était nouée sous le coup de la compassion. Je n'avais pas osé lui effleurer la main pour qu'elle prenne conscience de ma sollicitude. J'avais pressenti que dans cette famille où j'aurais dû vouvoyer et appeler Sloann « Monsieur », les employés ne touchaient pas les patrons. Ces deux soirs-là, le mardi et le mercredi, donc, j'avais travaillé en silence.

Vu l'état de lassitude de sa mère, Sloann devait deviner qu'elle ne supporterait pas nos discussions politiques enflammées. J'ignorais s'il avait trouvé mon mot et s'il avait visionné les vidéos. D'autre part, lui laisser mon numéro lui avait peut-être fait prendre conscience que j'étais prête à le connaître un peu plus, si lui-même voulait accomplir un pas dans ma direction.

Le jeudi soir se consacrait au linge de maison. Draps (rien n'était plus chiant que de repasser ça !), serviettes, rideaux... J'avais travaillé dans la buanderie, lieu où une seule

fenêtre à ras le jardin, côté est, permettait d'apercevoir l'extérieur. Rester deux heures dans une pièce presque borgne avec le bruit de la machine à laver, puis du sèche-linge, s'était révélé particulièrement pénible. D'autant que mon portable était tombé en panne de batterie vers dix-huit heures trente, me laissant définitivement sans musique.

Mais aujourd'hui, vendredi, Sloann me tiendrait peut-être compagnie. Je toquai à sa porte et attendis quelques secondes. Il m'ouvrit sans un regard, le téléphone à l'oreille.

— Et chez Stella ? Son père était là le week-end dernier, il doit certainement être reparti sur un autre continent sauter l'une de ses maîtresses ! Il ne passe jamais deux dimanches de suite avec sa famille...

Il éclata de rire, dos à moi, accoudé à la grande fenêtre qui prenait presque tout le mur droit de sa chambre. Son polo le moulait, me laissant deviner un dos musclé – pas étonnant s'il pratiquait la natation. Ses fesses rebondies attirèrent une seconde mon attention, puis je m'avançai vers son dressing.

Je refermai la porte silencieusement, peinée par l'absence de considération de sa part. Un simple geste pour me dire bonjour m'aurait suffi. Là, j'avais l'impression qu'il m'ignorait, indifférent à ma présence. C'était peut-être le cas. Pourtant, j'avais cru partager un bon moment, lundi dernier, dans la chambre de sa sœur.

Une demi-heure plus tard, Sloann me rejoignit. Mais à peine s'était-il adossé à son dressing que la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée. Il repassa dans la pièce, la démarche furieuse.

— Tu pourrais frapper !

Maïlys claqua la porte d'entrée et se planta devant son frère, au niveau du lit. Elle rejeta ses longs cheveux bruns et épais derrière son épaule avant de clamer :

— Gloria amène Lana samedi soir chez Stella, je serai donc présente.

Sloann soupira fortement sans chercher à masquer sa désapprobation.

— Eh oui ! reprit l'adolescente de quinze ou seize ans. Elle, au moins, fait découvrir les joies d'une soirée réussie à sa petite sœur !

— Je crois savoir de source sûre que tu n'as pas besoin de moi pour t'éclater, petite sœur, persifla-t-il en insistant sur les deux derniers mots.

Manifestement, l'amour fraternel ne régnait pas entre eux. Maïlys lui adressa une grimace en tirant la langue.

— Je suis là pour te proposer un marché, poursuivit-elle, presque mielleuse.

Il secoua négativement la tête et croisa les bras sur sa poitrine.

— On fait moitié-moitié, pour la neige.

Éberluée, je gardai la tête baissée sur le caleçon de Sloann que je venais de terminer de repasser.

Il éclata d'un rire moqueur et passa un bras autour des épaules de sa sœur.

— Tu sniffes trop, Maï, si tu n'as déjà plus d'argent de poche pour t'acheter ta conso, dit-il d'une voix condescendante en la ramenant vers la sortie.

Elle n'eut pas le temps de répliquer qu'il lui referma la porte au nez et tira le verrou. En guise de réponse, elle cogna violemment dedans tandis que Sloann, mine de rien, revenait dans le dressing.

J'étalai une de ses chemises avant de reporter mon attention sur lui. Il dut lire mon trouble, car il me questionna, presque agressif :

— Quoi ? Tu me trouves trop dur avec elle ou c'est cette histoire de coke qui t'a choquée ?

— Quel genre de soirées vous organisez, toi et tes potes ? demandai-je en essayant de regagner contenance.

Il pouffa et reprit sa place initiale, le dos calé contre une planche de son armoire.

— Le genre auquel tu n'as jamais goûté, apparemment.

Il se bidonna à cause du sous-entendu de sa phrase – goûter la cocaïne – et je le suivis, gagnée par son hilarité. Trop de questions se bousculaient sous mon crâne, cependant.

— Quel âge a ta sœur ?

— Seize ans.

— Tu sniffes depuis longtemps ? Et elle ? Vos parents sont au courant ?

Sloann me détailla, les yeux ronds. Il hésita une seconde avant de confier du bout des lèvres :

— Je me tape quelques lignes de temps en temps, une ou deux fois par mois, depuis mes quinze ans. Je fête mes dix-huit ans dans un mois et demi.

Une fois de plus, je sentis ma mâchoire prête à se décrocher. Sloann poursuivit néanmoins sans prendre en compte ma réaction :

— Maïlys commence à faire des grosses soirées depuis le début de cette année scolaire. J'ignore si elle tapait avant, mais je ne crois pas. Et non, nos parents ne sont pas au courant. Même si mon père doit certainement s'en mettre plein les narines, ce n'est pas précisément le type de sujets que l'on évoque autour de la table familiale.

Au fur et à mesure de ses paroles, je reprenais mes esprits. Il abordait le propos si aisément et naturellement qu'à

mon avis, tout cela se déroulait de la même façon chez ses amis. Mon cœur se serra d'angoisse à l'idée qu'il bousillait sa santé depuis longtemps, régulièrement et d'une façon banale pour lui.

— Tu..., débutai-je doucement en cherchant mes mots. La cocaïne est une drogue dure.

Il soupira et fronça un instant les sourcils avant de me scruter à nouveau, peiné et distant à la fois.

— Je m'en passe, tu sais. J'ai eu une période où...

Sa voix s'éteignit et, une fois de plus, il baissa la tête. Avait-il réellement été cocaïnomane ? Avait-il été en cure ?

— Je connais mes limites maintenant, assena-t-il d'une voix claire.

Il me défiait de le contredire, je le lus aussitôt sur son visage. J'installai sa chemise sur un cintre et le lui tendis, désireuse qu'il comprenne que je ne le jugeais pas. Surpris, il fronça les sourcils.

— Il se suspend juste derrière toi..., hasardai-je, comprenant qu'il n'avait jamais rangé un seul de ses vêtements et qu'il n'avait pas escompté s'en occuper aujourd'hui.

Je lui lançai une petite mimique, genre « ne fais pas ton bourgeois avec moi ! », et il secoua la tête en souriant à son tour. Il frôla mes doigts au moment d'attraper le cintre et planta son regard dans le mien.

— J'exige un pourcentage sur ta paye, si tu me fais travailler !

J'éclatai de rire :

— Je te paye en vidéos super intéressantes !

Il s'esclaffa à son tour en rangeant sa chemise tandis que j'en repassais une nouvelle. Il fit volte-face et enchaîna :

— J'admets que celle sur le journalisme offre quelques pistes de réflexion. Mais l'autre !

— Commençons par celle d’Usule, alors. Je n’ai pas envie de me disputer avec toi maintenant..., ajoutai-je doucement.

Il acquiesça gentiment.

— Je ne pensais pas que les sujets du JT étaient à ce point coupés. Nos médias prennent parti et donc biaisent les informations qu’ils nous transmettent. Ne serait-ce que par le temps qu’ils accordent aux différents sujets de l’actualité, ils affichent nettement les choses qu’ils pensent importantes. Mais j’ai toujours un doute sur le fait que ce soit délibéré.

— TF1 et France 2 se concurrencent, ce n’est un secret pour personne, et ce qui fait choisir un journal au lieu d’un autre, ce sont les titres, c’est-à-dire les sujets évoqués, contrairement. Et plus ils jouent sur les émotions, plus les gens sont pris aux tripes, plus ils regardent sans parvenir à aller au fond des choses. C’est délibéré, conclus-je fermement.

— Le choix des sujets, oui, d’accord. Mais je ne suis pas certain qu’il y ait la réflexion derrière, le truc avec les émotions et la volonté sous-entendue de garder les gens à la surface des problématiques soulevées.

Je comprenais son point de vue. C’était tellement énorme. Lorsque je regroupais les faits historiques et l’actualité, je ne pouvais m’empêcher de douter, de me poser des questions sur les motivations de la poignée d’hommes richissimes qui possédaient la plupart des multinationales ; donc des lobbies, des banques et des médias. Bref, ce qui gouvernait la vie des gens aujourd’hui sans même que nous en ayons conscience.

Je lui fis part de mes propres incertitudes et conclus :

— Je doute encore, mais plus je me renseigne, plus la balance penche du côté « manipulation des masses ». Après tout, enchaînai-je alors qu’il s’apprêtait à prendre la parole, des neurologues s’associent aux publicitaires pour créer la publicité qui éveillera notre instinct le plus profond. Notre

instinct, c'est-à-dire notre émotion, hein ! Si ce n'est pas une forme de manipulation pour nous pousser à la consommation, ça !

— Où es-tu allée pêcher une information pareille ? s'enquit Sloann en se tenant la tête, mi-dépité, mi-amusé.

— Un documentaire que j'ai vu.

Il m'observa en silence, plongé dans ses réflexions. Je poursuivis mon repassage, pressentant que la discussion qui allait suivre m'absorberait bien plus que mon travail, et qu'une fois de plus, je resterais tard ce soir. Je commençais à avoir faim, donc éviter les heures sup m'aurait bien arrangé.

— Alors ? Et cette conférence gesticulée sur l'éducation ? engageai-je.

— Tu as vu la dégaine de ce mec ? s'esclaffa Sloann.

Je fis le tour de la table à repasser pour ranger plusieurs de ses tee-shirts. À quelques centimètres de lui, je lui lançai un sourire goguenard.

— Monsieur Sloann juge les autres en fonction de leur tenue vestimentaire et de leur coupe de cheveux ? raillai-je, insistant sur le « Monsieur ». Tiens ! Je ne l'aurais pas cru !

Mon regard coula le long de ma robe de soubrette et remonta se poser sur lui. Ma plaisanterie tomba à plat. Son visage s'était fermé instantanément. Je fis un pas dans sa direction et chuchotai aussitôt :

— Excuse-moi, je ne voulais pas te froisser. Je... je devine que tu n'as jamais vraiment été en contact avec des gens qui décident consciemment de ne pas entrer dans les codes vestimentaires de la société. Leurs paroles sont très souvent sensées...

— Je sais quand même aller au-delà des apparences, répondit-il d'une voix glaciale. J'ai l'impression que tu m'enfermes dans la catégorie « bourgeois » avec tous les clichés que tu as en tête.

Je détournai un instant le visage et reculai d'un pas, embarrassée.

— C'est vrai, concédai-je, tu réveilles chez moi une blessure profonde, et je me défends grâce à la moquerie. Même si je ne cherche pas à être méchante... Une moquerie est toujours blessante, même si on ne s'en rend pas compte.

Je rosis d'embarras. Sloann soupira, d'un soupir las en même temps que soulagé. Je croisai à nouveau ses iris couleur de jade foncé. Ses traits se détendaient.

— Chacun des mots que tu prononces est un mystère pour moi, Aëlle...

Sa voix sonna presque tendre, en particulier lorsqu'il prononça mon prénom. Une petite bouffée de joie me fit respirer un peu plus profondément. J'arquai un sourcil, désireuse qu'il développe son idée.

— Tu évoques ta blessure profonde et ton mécanisme de défense comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit. Je ne sais même pas ce que c'est..., avoua-t-il d'une petite voix, honteux. Tu parles d'éducation, de politique et de manipulation, tu m'exposes tes idées tranchées alors qu'on ne se connaît pas !

Il me fouillait des yeux, cherchait la réponse à mon comportement qu'il ne comprenait pas. Ce qu'il ne saisissait pas lui faisait peur, je le sentais.

— Je n'ai pas reçu la même éducation que la plupart des gens, expliquai-je.

Je me surpris à vouloir le rassurer, comme si je craignais qu'il s'éloigne de moi à cause de sa peur de l'inconnu. Comme si moi-même, j'avais *peur*. Peur de le perdre alors que nous nous côtoyions depuis tout juste une semaine.

Il inspira amplement pour se donner du courage, devinai-je, puis il posa de nouveau son regard curieux et

sérieux, attentif et intelligent sur moi. Il se tenait prêt à toutes les révélations que je voudrais bien lui confier.

Je jetai un coup d'œil sur mon repassage, plus pour me donner une contenance que dans un désir de le reprendre. Je ne terminerais pas à l'heure ce soir, mais ce détail ne me dérangeait plus. Passer du temps avec Sloann me semblait beaucoup plus important, surtout vu le sujet que l'on s'apprêtait à aborder.

— Je peux t'aider, proposa-t-il gauchement. Tu repasses et je range...

Je lui souris et acceptai.

Il me surprenait, et j'aimais cela. Par cette simple proposition, il me montrait son empathie, sa capacité à se mettre à ma place et donc à envisager ce qui me turlupinait. Et il me prouvait qu'il pouvait retrousser ses manches si besoin.

Je repris ma tâche, Sloann posté près de moi, attendant que je lui donne son prochain polo repassé et plié. Je commençai d'une voix posée :

— J'ai été dans une école maternelle et primaire qui employait la méthode Montessori au lieu de l'enseignement classique de l'Éducation nationale. Tout d'abord, dans ce type d'école, il y a un professeur et un éducateur pour dix élèves.

Sloann ne masqua pas sa surprise, mais se retint de toute interrogation.

— Ensuite, les niveaux sont mélangés. Les plus grands aident les plus petits, donc les valeurs de partage et d'entraide restent présentes tout le temps.

— Mais les plus grands n'étudient pas ? coupa-t-il, incapable de se retenir plus longtemps.

— Si, bien sûr. C'est pour cela qu'il y a le professeur et l'éducateur. Mais lorsqu'un enfant a terminé son exercice, s'il le désire et si un élève en a besoin, il peut aller l'aider. C'est l'enfant qui choisit, ça se fait naturellement, tu sais. L'entraide

fait partie de notre nature profonde. Sans cette valeur, nous n'en serions pas là aujourd'hui, avec toutes nos découvertes et tout ça. Tu es étonné parce que toute ta vie, on t'a fait croire le contraire ! m'exclamai-je en souriant. Tu n'as jamais révisé en binôme ou en groupe ? Tu ne trouves pas que c'est agréable d'aider un de ses potes ou de se faire aider et de comprendre tout grâce à lui ?

Il pinça les lèvres, gêné.

— C'est très rare. Nous avons quelques TD⁴ en groupe, évidemment, mais ils restent l'exception. De là à s'entraider pour les examens... Tu sais, nous sommes pris dans les grandes écoles en fonction de nos notes, expliqua-t-il avec sérieux. C'est le meilleur qui accédera à la meilleure école et donc qui pourra se faire les meilleurs contacts pour plus tard. Et franchement, la compétition créée grâce aux notes nous booste à nous dépasser, à donner toujours plus de nous pour accéder au sommet du pouvoir. Je suis au lycée Sacré-Cœur, ça ne se passe pas comme ça, au lycée public ? s'enquit-il, curieux. Et puis, ajouta-t-il rapidement, la plupart d'entre nous ont déjà eu recours à un professeur particulier.

J'acquiesçai. L'individualisme et la rivalité semblaient encore plus normalisés dans son établissement que dans le mien.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, ce n'est pas la compétition qui nous pousse à dépasser nos limites, c'est notre simple besoin d'évolution. Mais j'y reviendrai plus tard, d'accord ?

Il leva un sourcil interrogateur, mais opina en silence. Je repris :

— Au lycée, il y a de la concurrence, bien sûr, répondis-je en lui tendant un jean. Nous sommes notés comme vous, et

⁴ Travaux dirigés : sorte de devoir, souvent noté, à effectuer seul.e ou en groupe.

comme vous, ce sont nos notes qui nous permettent d'entrer dans le cursus de notre choix. Mais c'est quand même un peu plus *soft*, j'ai l'impression. Enfin, on révisé tous ensemble et on est tous d'accord pour trouver ces moments hyper agréables ! C'est une autre différence majeure entre l'école Montessori et le parcours conventionnel : il n'y a pas de concurrence entre nous parce qu'il n'y a pas de système d'évaluation par les notes.

Sloann se retourna d'un bloc et revint près de moi, tout ouïe.

— Tu vois, en maternelle et en primaire « standards », il y a une évaluation personnelle grâce à une grille de compétences. C'est d'ailleurs une des idées que développe Franck Lepage dans sa conférence gesticulée.

— En effet, approuva-t-il.

— Les compétences évaluées reflètent en fait la capacité d'obéissance à l'autorité. Dans le genre « est-ce que l'élève répond à la question ? » ou « est-ce que l'élève écoute ? ». Les aptitudes individuelles, la création, par exemple, ne sont pas prises en compte. Les élèves sont catégorisés, et ceux qui obéissent accèdent aux classes supérieures plus facilement que les élèves dits « turbulents ». Leur livret scolaire est impeccable et du coup, à la fin de leur cursus, ils seront choisis en priorité dans les écoles qui sélectionnent leurs étudiants sur dossier.

Je l'observai pour voir s'il adhérerait à mes propos. Il haussa les épaules :

— C'est normal. Un cancre ne va pas accéder à une école pour gouverner la nation !

— C'est quoi, un cancre ? demandai-je posément en le fixant, attentive.

— Quelqu'un qui ne comprend rien et donc qui fout le bordel, révéla-t-il, sûr de lui.

— Tu sais ce qui est étonnant ? C'est qu'à l'école Montessori, il n'y a aucun cancre. Aucun, insistai-je. Nous sommes pourtant loin des classes de surdoués. Selon le système de notation de l'Éducation nationale, je suis un cancre, lui dis-je avec défi.

Il secoua la tête négativement, un petit sourire genre « je ne te crois pas » collé aux lèvres.

— Je t'assure. Mais je suis aussi en avance.

Il éclata de rire, moins sûr de lui, à présent.

— Je savais lire à quatre ans. Soit deux ans avant les élèves de l'Éducation nationale. Par contre, j'ai appris à faire des additions à sept ans. Soit un an plus tard que vous. Il n'y a pas de cancre dans un système Montessori, il n'y a que des enfants avec leur propre rythme d'apprentissage et des adultes qui respectent cela. Je me souviens d'une petite fille qui avait besoin de courir dans la cour après chaque exercice et qui ne tenait pas assise sur une chaise.

Je souris affectueusement en repensant à elle. J'avais aidé Maria à apprendre à lire.

— Elle effectuait ses études sur un tapis qu'elle déplaçait en fonction de son humeur. Et à chaque fois, un des grands, l'enseignant ou l'éducateur se détachait pour aller courir avec elle cinq minutes.

Sloann n'en revenait pas, bouche bée.

— Eh bien, poursuivis-je, assurée, cette petite fille a été cataloguée hyperactive en maternelle, avec tous les jugements négatifs que cela inclut, et donc, entre autres, la destruction de sa confiance en elle parce qu'elle ne rentrait pas dans le moule. Elle a testé quatre écoles avant que ses parents décident de tenter le tout pour le tout et de l'inscrire dans un établissement Montessori. À partir de là, ça a été terminé : elle a appris à son rythme, sans le regard négatif des autres élèves et des adultes autour d'elle. Je n'ai jamais vu quelqu'un s'épanouir de cette

façon, conclus-je en déposant une pile de chaussettes entre les mains de Sloann.

— C'est une belle histoire, murmura-t-il. Mais comment vos profs font-ils pour vous faire passer au niveau supérieur ?

— C'est ce que la plupart des gens ne comprennent pas. Il n'y pas de niveaux ! Il y a simplement une foule de jeux à disposition qui permettent d'apprendre des savoirs de base. Ces jeux ludiques permettent à l'enfant de s'autocorriger, donc d'apprendre de ses erreurs, et en plus, sans l'humiliation d'être pointé du doigt par le maître ou la maîtresse parce qu'il a la pire note. Et il n'y a jamais deux jeux semblables, de telle sorte que la compétition entre élèves est impossible.

— Je ne comprends pas, souffla-t-il en secouant la tête. Ça doit être l'anarchie, là-bas ! Les mêmes doivent courir partout et ne pas vouloir étudier ! s'enflamma-t-il, les sourcils froncés par l'incompréhension.

J'arrêtai de repasser pour lui faire face et capter son attention.

— Nous avons *besoin* d'apprendre pour nous épanouir. Et c'est encore plus vrai pour un enfant. Un *même*, comme tu dis, désire acquérir du savoir. Mais le système actuel d'évaluation et de « il faut rentrer dans le moule pour être reconnu et avoir sa place dans la société » brise les êtres humains. On nous demande de nous comporter tous de la même façon, au même moment, c'est-à-dire durant certaines heures de cours, et surtout, de ne pas montrer nos compétences individuelles. Évidemment, nous nous rebellons ! Les élèves se mettent à parler à voix haute et à manquer de respect ! En même temps, on ne les a jamais respectés, eux, dans leur rythme d'apprentissage et en tant qu'individus uniques, alors comment veux-tu qu'ils respectent les autres ? L'apprentissage Montessori induit le respect de l'autre et l'écoute naturellement.

Je pris soudain conscience que je venais de formuler une idée qui me taraudait depuis mon entrée en sixième, depuis mon arrivée dans le système « normal ».

— Le respect a à voir avec l'éducation parentale ! Il faut arrêter ce discours que l'école est là pour éduquer les enfants ! protesta Sloann, tranchant.

— Bien sûr, approuvai-je d'un ton mesuré, ce n'est pas ce que j'ai dit. L'éducation parentale transmet des valeurs, mais les parents ont eux-mêmes grandi dans un système qui n'a jamais respecté leurs particularités. Comment pourraient-ils élever des personnes bien dans leur corps, qui ont confiance en elles et donc qui se respectent et respectent les autres ? Nous sommes plus ou moins agressifs sur certains sujets, repris-je doucement après une courte pause. (Sloann m'écoutait attentivement.) Pourquoi nous jugeons-nous sans cesse les uns les autres ? Pourquoi ne sommes-nous pas capables de tout simplement accepter le fait que chacun ou chacune détient sa propre vérité ? Parce que la majorité d'entre nous a été éduquée dans un système de compétition féroce qui prône l'individualisme pour soi-disant réussir, où il faut être le ou la meilleure coûte que coûte et qui méprise notre unicité.

— Unicité ?

— C'est l'ensemble des besoins, des émotions et des blessures qui caractérisent un être humain. Le fait que j'aie mes propres besoins, lors de certaines périodes de ma vie, insistai-je. C'est aussi mon côté artistique, que nous possédons tous, mais qu'il faut toujours faire passer au second plan dans nos vies parce que les artistes qui ne sont pas célèbres sont considérés comme des *losers* et que ce n'est soi-disant pas un vrai métier.

Sloann commença à faire les cent pas dans son dressing, tandis que je l'avertissais que je descendais à la buanderie enclencher le sèche-linge.

Lorsque je revins, Cathy se présenta avec un plateau soutenant deux verres et une carafe d'eau. Sloann me tendit un verre et, après avoir bu une longue gorgée, reprit :

— Tu accuses la société de tous les maux de l'humanité. Je ne suis pas d'accord avec ton discours, Aëlle. Les gens sont capables de se prendre en main et d'acquérir de nouvelles valeurs.

Je lui souris gentiment :

— Bien sûr. Encore une fois, ce n'est pas ce que j'ai dit. Je pense que tout un tas de choses nous formate, mais heureusement, nous sommes capables de nous en rendre compte et d'évoluer.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, alors, maugréa-t-il en reposant son verre sur sa table basse.

Je lui fis signe de me suivre jusqu'au dressing et me remis au travail.

— Je veux simplement dire que l'éducation parentale ou sociétale nous formate sans même que nous nous en apercevions. La compétition entre nous est la norme, aujourd'hui. Alors qu'au fond de nous, nous avons besoin de l'aide des autres pour apprendre de nouvelles choses et évoluer. Même dans une discussion basique, nous essayons toujours d'avoir le dernier mot, de sortir victorieux. Comme si la victoire consistait à écraser l'ego d'une autre personne, soupirai-je. Bref. Je viens d'une école où la compétition n'existe pas ; tu vois bien que c'est possible de vivre autrement ! J'ai appris à prendre du recul pour m'apercevoir de mes schémas de pensées formatés. J'ai de la chance, j'en ai conscience. Quand j'observe la vie autour de moi, notamment avec la manipulation médiatique et publicitaire de nos émotions, j'ai l'impression qu'on nous pousse à ne PAS prendre de recul, justement ; à ne pas prendre conscience de

nos émotions et de ce à quoi elles sont rattachées. Mais ce n'est que mon ressenti, je ne prétends pas détenir la Vérité absolue, terminai-je presque à bout de souffle.

— La manipulation de la société, la société est Satan ! pouffa Sloann, soudain moqueur.

— Je dis juste que lorsque je vois une publicité et que je parviens à identifier l'émotion qu'elle soulève, je n'ai plus envie d'acheter le produit, alors que la seconde d'avant, j'étais tentée de le consommer. C'est tout ! m'écriai-je en lui tirant la langue. Et d'ailleurs, demandai-je, mine de rien, pourquoi tu te moques, soudainement ? Ce n'est pas parce que j'ai titillé quelque chose au fond de toi ? Une petite vérité qui ébranle ton monde, peut-être ?

Je lui lançai un grand sourire. Il haussa un sourcil, puis me fusilla gentiment du regard.

— C'est peut-être... comment tu as formulé ça, déjà ? s'enquit-il en cherchant ses mots d'une façon théâtrale. Ah, oui ! C'est peut-être ma blessure profonde qui s'exprime ! répéta-t-il en imitant ma voix, une main sur son cœur.

Je rigolai en lui fourrant une pile de boxers entre les mains. Ses jolies prunelles vertes pétillèrent de joie. Une envie soudaine et brûlante de l'embrasser m'assécha la gorge. Et un très léger rictus victorieux releva la commissure de ses lèvres à croquer.

— Tu m'accompagnes au sous-sol ? demandai-je prestement en rangeant la planche à repasser. Il faut que j'étende les vêtements de ta sœur.

Alors que nous descendions les escaliers, Cathy interpella Sloann et le pria de s'installer à table pour le repas. Il était déjà vingt heures. Finalement, je n'aurais à effectuer qu'un petit quart d'heure supplémentaire.

Nous parvînmes au rez-de-chaussée et je fis face à mon nouvel ami.

— Il faudra..., hésita-t-il, manifestement gêné.

Je l'encourageai d'un regard bienveillant.

— Il faudra que tu me parles de cette histoire de blessure profonde et de ce mécanisme de défense, murmura-t-il d'une traite comme s'il avait peur qu'on nous surprenne.

— Avec plaisir, assurai-je, sous le charme. On se voit lundi soir. Ou appelle-moi ce week-end, si tu as un moment.

Nous échangeâmes un sourire heureux en guise d'au revoir.

Je dévalai les escaliers aussi vite que me permettait ma blessure à la jambe, emplie de bonheur. J'étendis rapidement le linge de Mailys et envoyai un SMS à Lennie pour qu'il passe me récupérer.

J'aimais discuter avec Sloann. J'aimais ses mimiques lorsqu'il ne comprenait pas et réfléchissait. J'aimais l'illumination de son visage tout entier lorsqu'il prenait conscience de certaines choses. J'aimais son sourire, j'aimais *tous* ses sourires.



Aëlle ne reste jamais assez longtemps à la maison, d'autant que le lundi soir, je me rends à la piscine avec Flo. J'ai à peine pu discuter une heure avec elle, enfermés dans le dressing de Maï.

Nous avons reparlé du système de notation et de sélection individuelle de l'école. Je n'avais jamais fait le lien entre cela et le discours du gouvernement : nos dirigeants disent que grâce à l'école et au travail personnel fourni (par exemple, bien apprendre ses leçons), tout le monde peut devenir l'élite dirigeante du pays. Ils appellent cela « l'égalité des chances ». (Déjà, cette expression est un oxymore : soit c'est l'égalité, soit ce sont des chances, mais les chances ne sont jamais égales !)

Selon Aëlle, ils font croire qu'ils offrent un cadeau incroyable, mais en réalité, ils offrent un système qui pousse à entrer dans le moule et qui, surtout, ne respecte pas l'unicité des individus.

Ainsi, l'école est censée fournir l'égalité entre chaque individu, pourtant, le rythme d'apprentissage de chaque élève n'est jamais respecté, donc si un enfant a besoin de plus de temps pour comprendre les divisions, par exemple, il n'en a pas, ce qui lui vaut une mauvaise note. À partir de là, il devient, au cours de sa scolarité, catégorisé comme mauvais en maths – alors qu'il comprend tout, mais qu'il lui faut simplement un peu plus de temps ! Il est orienté dans

une filière littéraire, alors même que si on lui avait réellement laissé une chance de comprendre l'arithmétique à son rythme, il ne se serait peut-être pas du tout orienté là-dedans...

Mais je m'égare !

La République affirme que l'école fabrique de l'égalité, donc les professeurs doivent produire de l'égalité, mais avec des moyens qui engendrent de l'inégalité (cours précis dans une année précise, notation individuelle, sélection, compétition, non-respect du rythme d'apprentissage...) ! Je ne l'avais jamais remarqué. Le malaise grandissant de l'Éducation nationale peut certainement s'expliquer en partie à cause de cela.

Aëlle a connu une école qui l'a respectée. Lorsque je discute avec elle, je remarque son sens de l'observation, j'ai l'impression qu'un simple coup d'œil lui suffit pour me comprendre.

Il y a aussi sa réflexion et sa curiosité : dès qu'elle apprend un truc, elle s'en éloigne pour le remettre en question, de telle sorte que son avis n'est jamais réellement tranché (sauf pour cette loi de privatisation de l'éducation). Elle accepte que tout ne soit pas noir ou blanc. Cette capacité me laisse pantois. Je prends conscience de ma propre nature qui range tout dans deux boîtes distinctes : bien ou mal. Blanc ou noir. Mais lorsque je l'écoute parler, je me rends compte que pour elle, tout n'est que gris, tout n'est qu'incertitude. Elle n'a pas besoin de certitudes pour être sûre d'elle.

La troisième chose qui m'impressionne chez elle, c'est justement son assurance, qui n'est en rien arrogante (contrairement à ce que je jugeais il y a seulement quelques jours !). Elle assume le fait d'apprendre à son rythme et

cela l'épanouit. Le collègue a été très difficile pour elle, car elle a tenté de faire exactement ce qu'exigeaient ses professeurs, mais à partir du lycée, elle l'a tout simplement refusé. Elle étudie ses leçons, mais si elle bute contre quelque chose, elle le laisse de côté et tant pis si elle se plante sur certains contrôles.

Jamais je ne pourrai fonctionner ainsi. À peine y ai-je pensé que la vision de mon père, assis froidement derrière son bureau, s'impose à mon esprit.

En fait, échanger avec elle me fait découvrir tout un nouveau monde, notamment sur l'éducation, puisque nous discutons de cela en particulier. Je sens ma vision de la vie osciller un peu plus à chaque discussion. Ce soir j'ai commencé à m'énerver lorsqu'elle a évoqué la constante macabre. Dès que j'ai haussé la voix, elle a posé son fer à repasser et m'a observé avec une attention et une bienveillance (elle m'a appris le sens de ce mot aujourd'hui !) puissantes. Ce regard-là est si particulier qu'il m'est impossible de le décrire. C'est comme si elle me perce à jour dès que je commence à m'emporter. À cet instant-là, sous ses magnifiques prunelles d'ambre foncé, je suis obligé de me rendre compte de mon comportement et de la façon dont je lui parle. Aussitôt, mon irritation redescend.

Elle m'a expliqué succinctement le phénomène : comme elle ne me renvoie pas mon émotion, c'est-à-dire qu'elle ne rentre pas dans mon jeu et donc refuse de se disputer, ma colère diminue, car elle n'est pas alimentée par la sienne.

Si quelqu'un m'avait expliqué cela il y a quelques semaines – jours ! –, je lui aurais ri au nez. C'est l'avantage avec Aëlle : elle me démontre tout de façon concrète. Et surtout, elle ne juge pas mon ignorance ni ma conduite.

Je ne pensais pas qu'une telle personne existait. Enfin, je ne pensais pas que je la rencontrerais.

C'est sa mentalité qui m'a poussé à lui parler de la cocaïne. Elle ne sait évidemment pas tout, loin de là, même. Pourtant, j'ai eu la sensation, en à peine deux phrases, de lui avoir révélé mon état d'esprit de cette époque. Je sais qu'elle a deviné mon mal-être.

Je sais aussi qu'elle n'avait jamais été confrontée à cette dépendance. Une fois de plus, je ne me suis pas senti jugé, bien que la conversation l'ait ébranlée : j'ai cru percevoir une pointe d'inquiétude pour moi sur son visage. Aëlle possède une bonne dose d'empathie, ce ne serait pas étonnant.

Je reviens à cette constante macabre. J'ai besoin d'écrire les explications d'Aëlle pour les comprendre réellement afin de lui fournir des arguments qui tiennent la route, la prochaine fois. Je suis convaincu que ce phénomène ne peut tout simplement pas exister !

1. Le système éducationnel d'aujourd'hui fabrique de la hiérarchie (grâce aux notes). Les professeurs sélectionnent donc les « meilleurs » élèves, qui accéderont aux grandes écoles.

Mais :

Les professeurs ont une grille de compétences : tout le monde doit entrer dans le même moule, et ceux qui n'y rentrent pas sont éjectés du cursus plus ou moins rapidement. Ce sont les « mauvais » élèves.

Les professeurs détiennent également leur propre grille d'évaluation : c'est à eux de juger si l'élève a compris. Ils notent aussi en fonction de ce que leur renvoient les élèves. C'est-à-dire que la copie d'un étudiant avec qui le

courant passe bien sera notée avec un peu plus de complaisance que celle dont l'auteur méprise le prof, par exemple.

Au début, cette affirmation m'a choqué ! Et puis je l'ai comparée à ma propre expérience. Je crois que tous les élèves tomberont finalement d'accord : bien s'entendre avec ses profs, c'est pouvoir textoter discrètement sans se faire reprendre, échanger une parole avec son voisin et grappiller un ou deux points supplémentaires sur certaines questions lors des interrogos.

Honnêtement, qui n'a jamais comparé sa copie avec celle de son ami en se rendant compte que pour une réponse juste, le nombre de points attribués varie ? Et le prof qui ne s'explique pas forcément... Cela dit, ce n'est pas nécessairement conscient de la part de l'enseignant.

2. Cette dernière constatation s'expliquerait ainsi : si l'élève montre au professeur qu'il s'intéresse à sa matière, ses notes seront majorées. S'il lui renvoie son indifférence, le prof ne lui fera pas de cadeau et aura même tendance à le saquer. (En fait, il devient beaucoup plus exigeant avec l'étudiant, sans forcément s'en rendre compte.)

Ainsi, la relation au travail joue dans la notation individuelle, qui elle-même joue sur notre avenir tout entier. L'école, donc, ne récompense pas que le travail en lui-même, elle récompense aussi le plaisir à travailler (ou en tout cas, le plaisir que l'on montre au professeur).

3. C'est ici que la constante macabre apparaît : plusieurs études ont prouvé que les professeurs découpent leur classe en trois.

Le premier tiers est celui des meilleurs élèves, ceux qui montrent leur plaisir à travailler et qui ont les compétences d'obéissance validées.

Le deuxième tiers est celui des élèves moyens, ceux qui fournissent le plus de travail personnel, mais qui ne sont presque pas récompensés. Ils ne prouvent pas au professeur que leur matière les intéresse, même si c'est le cas.

Le troisième tiers est celui des élèves médiocres, ceux à qui le système actuel ne convient pas. Ils ne rentrent pas dans le moule et sont ainsi méprisés (alors qu'ils se révèlent compétents dans d'autres domaines).

4. Ainsi : le premier tiers peut accéder aux grandes écoles, le deuxième tiers ira certainement à la fac, et le dernier tiers dans les voies dites « de garage ».

Donc : l'école est censée créer de l'égalité, mais à la fin, on se rend compte que ce n'est pas du tout le cas. Si l'on ne se conforme pas aux codes sociaux, on ne peut pas accéder aux études supérieures (puisque'il faut le bac). Sachant que le savoir critique s'apprend essentiellement durant le cycle des études supérieures, toute une partie de la population se retrouve ainsi privée d'un accès au savoir.

Nous sommes l'un des seuls pays à fonctionner ainsi. Nos voisins de l'Union européenne nous prouvent pourtant qu'il est possible de faire autrement !

Moi qui voulais dégager des arguments clairs contre cette histoire de « constante macabre », je n'en trouve pas. Après avoir effectué quelques recherches sur Internet, je me rends compte que le phénomène est connu et documenté. Alors pourquoi cette méthode de notation individuelle reste-t-elle de rigueur ? Pourquoi, puisque des

écoles alternatives, comme celle d'Aëlle, font leurs preuves depuis des années, le système reste tel qu'il est ?

Je me mets à poser le même genre de questions qu'Aëlle !

Je n'avais jamais vu le mode de fonctionnement de l'école et des industries de cette façon. Aëlle a éclairé ma réalité sous un jour nouveau, et assurément, ce que j'y découvre me dégoûte.

Enfin, je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est peut-être pas si effroyable que cela... Après tout, les chercheurs sur le sujet peuvent se tromper. Des expériences peuvent être biaisées involontairement, voire volontairement ! Tout est une question d'interprétation...



« Oh ! Je te réveille ? Désolé... »

La voix douce de Sloann me tira de ma torpeur. À presque minuit, voguant sur un sommeil de plus en plus profond, je n'avais pas lu le numéro affiché sur mon téléphone portable, persuadée qu'il s'agissait de Nèdji.

— Ça va, t'inquiète...

Je me raclai la gorge pour chasser les dernières traces de fatigue, espérant que ma voix cassée ne l'avait pas mis trop mal à l'aise.

— Tu vas bien ? m'enquis-je en fixant une des étoiles phosphorescentes collées au plafond.

Entendre sa voix alors que je me trouvais allongée dans mon lit me gêna une seconde, comme si ma timidité se révélait à cet instant précis, qu'il pouvait me visualiser en shorty et tee-shirt dans ma bulle d'intimité.

« Oui, oui. Je... Vraiment, désolé, je n'ai pas fait attention à l'heure et je... je vais raccrocher et te laisser dormir... »

— Ne t'en fais pas, Sloann, murmurai-je, tu ne me déranges pas du tout. Au contraire, même. Je suis pelotonnée sous mon édredon, calée pour t'écouter ! m'exclamai-je, un sourire ravi aux lèvres. De quoi désirais-tu me parler ?

Il bloqua sa respiration, puis expira, un peu éloigné du combiné, comme s'il prenait son courage à deux mains. Mon cœur rata un battement, soudain envahi par un flot d'espoir. Et

s'il me disait que je lui plaisais ? Et s'il m'avouait qu'il avait juste envie d'entendre le son de ma voix ?

« Je voulais poursuivre notre conversation de ce soir, que j'ai interrompue en partant à la piscine avec Florentin. »

Une boule de déception me noua la gorge. J'avais juste envie de lui dire que j'aimais sa voix. Que je n'en avais jusqu'alors pas eu conscience, trop obnubilée par son corps et ce qu'il me révélait lorsque l'on discutait face à face.

Je n'aurais pas cru Sloann du genre à appeler une fille à minuit pour converser à propos de l'éducation.

« Tu crois réellement à cette histoire de constante macabre ? » formula-t-il de but en blanc.

— L'expérience que j'ai de l'Éducation nationale aurait tendance à la confirmer, oui. Mais je ne dis pas que tous les profs fonctionnent de la même façon, évidemment.

« Mm. Et... euh... »

— Sloann, qu'est-ce qu'il y a ? chuchotai-je, de nouveau en proie à une pointe d'espoir en décelant son hésitation.

« Je croyais en l'égalité des chances, glissa-t-il à voix basse. Et aujourd'hui, je me rends compte que ce concept n'existe pas... »

— Comment tu te sens par rapport à cette révélation ? demandai-je gentiment, masquant ma déception.

Je le sentais perdu. Il cherchait ses mots, se confiait à voix basse, ce qui ne ressemblait pas au garçon que j'avais appris à connaître, plein de certitudes et qui les déclarait avec aplomb.

« Je me sens mal, lâcha-t-il du bout des lèvres. Enfin... », reprit-il immédiatement d'une voix forte comme s'il voulait effacer sa confiance.

— C'est quoi, précisément, qui te fait te sentir mal ? Quel concept ? Quelle idée ?

Il n'exprimait pas ses émotions, cherchait à les masquer. Pourtant, les reconnaître permettait de s'en libérer.

« Je te revois, le jour de notre rencontre, souffla-t-il avec tendresse et douleur mêlées. (Un frisson dévala mon corps à ce souvenir. Il m'avait tellement énervée et plu en même temps !) Je revois ton regard, si plein d'assurance sur ce que tu affirmais. Mais tu changeais tout le temps. Quand tu étais en colère, c'était le mépris et l'arrogance qui s'y reflétaient. Quand tu parvenais à reprendre ton calme, c'était de la bienveillance et... Je ne parviens pas à le formuler. Mais c'était comme si tu en savais beaucoup plus que moi, sans pour autant te placer en supérieure. D'ailleurs, ton changement de comportement en fonction de ton état est vraiment flagrant ! s'étonna-t-il. Je fais partie des privilégiés, et tu me l'as reproché. En fait, tu avais raison. »

On aurait dit que les larmes menaçaient de déborder. Je n'étais pas certaine de comprendre son message. Je reformulai doucement :

— Tu culpabilises à propos de ta naissance, c'est ça ?

Un court silence, lourd de sous-entendus, flotta quelques secondes à l'autre bout de la ligne. Je l'entendis se lever et arpenter la pièce où il se trouvait, sa chambre, supposai-je.

« On pourrait dire ça comme ça. Mais ça ne va pas jusqu'à de la culpabilité, quand même ! » se défendit-il, presque moqueur.

— J'ai plusieurs choses à te dire, prévins-je en m'asseyant dans mon lit et en allumant ma petite lampe de chevet. Alors assieds-toi une seconde, tu me files le tournis !

Il pouffa en obtempérant, je l'entendis au froissement du tissu.

— Tu t'allonges, carrément ? Ça ne sera pas si long que ça, ne t'inquiète pas !

« Je voulais me mettre... Comment tu as dit, déjà ? Ah, oui ! Me pelotonner sous ma couette pour t'écouter attentivement... », gloussa-t-il.

Je lâchai un petit soupir, feignant l'exaspération. L'image de Sloann, allongé sur son lit en train de m'écouter, m'accapara quelques secondes. J'aurais aimé me tenir à ses côtés. Bavarder avec lui droit dans les yeux, ou presque, comme à notre habitude. Profiter des instants qu'il m'offrait, si présent et rayonnant.

Je me rallongeai à mon tour et commençai :

— Je n'avais aucun droit de te juger. Tu as réveillé chez moi ma blessure d'Injustice et je me suis laissé submerger par ma colère. Excuse-moi de t'avoir blessé, Sloann. (Il s'apprêtait à me couper la parole, mais j'enchaînai rapidement.) Nos conditions de vie personnelles font ce que nous sommes, car nous nous identifions à elles et réagissons en fonction d'elles. Cette fois-là, c'est mon identification à un souvenir qui t'a attaqué. J'essaye de me détacher de mes blessures, parce que je sais qu'en réalité, je ne suis pas cette fille façonnée par son passé. Je suis un être beaucoup plus lumineux ! m'exclamai-je en laissant échapper un petit rire. Et toi aussi, Sloann, informai-je tendrement. Je t'ai attaqué sur ton passé, ta naissance ! Et tes découvertes récentes t'ont renvoyé à cet instant, mais toi non plus, tu n'es pas ce passé-là.

« Je ne peux pas renier ce que je suis, affirma-t-il après un très court silence. Je ne te suis pas. »

— Je ne te parle pas de renier. Je te parle d'accepter. Tu es né vers le haut de la pyramide dans le domaine financier. Bon. Chacun sa vie ! Tu n'es pas obligé de culpabiliser par rapport aux autres ! C'est ainsi. Tu es né dans cette famille. À toi d'en tirer le meilleur pour ta vie, à présent que tu as conscience de ta position.

« Tu vois ? C'est ça qui m'énerve ! s'écria-t-il. (Un coup sourd me parvint, il avait probablement tapé sur son matelas.) Ma position, comme tu dis, n'est pas dorée ! Elle n'est pas vierge de tout problème ! »

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, répondis-je calmement. Chaque être humain a ses propres problèmes et sa propre évolution. Tu as le choix de l'accepter ou de culpabiliser parce que tu possèdes plus de richesses matérielles que les autres. À toi de voir si tu prends cette richesse comme un fardeau ou comme une bénédiction.

« C'est tellement simple, dit comme ça ! Comme si j'allais me plaindre d'être riche ! »

Son amertume me fit de la peine pour lui. Il vivait une crise profonde. Une crise due aux interrogations que j'avais contribué à soulever. Mais rien n'arrivait par hasard. Ni notre rencontre ni nos conversations. Et cet échange en était la preuve même : soit il l'aiderait à évoluer spirituellement, soit il lui ferait tourner le dos à son début de conscience. Quelle que soit l'issue, cela construisait son chemin de vie.

— Ce n'est pas ce que tu es en train de faire ? hasardai-je doucement. Et franchement, je le comprends. Tu dois faire face à des ennuis que je n'aimerais pas gérer. Par exemple, le fait que la coke soit si facile à trouver pour toi. Personnellement, je n'en ai même jamais vu ! Enfin, j'ai entendu dire qu'une fille de ma classe y touchait, mais ça ne va pas plus loin. Tu as le droit de te plaindre de tes finances si tu vis mal cette situation. Les gens jugeront quoi que tu dises ou que tu fasses, c'est à toi de voir si tu tiens compte de leurs réflexions.

« Toi aussi, alors, tu me juges ? »

Je n'étais pas certaine que ce soit une question, tant il paraissait déçu.

— Je t'ai jugé, la toute première fois. Tu le sais, tu me l'as dit. Excuse-moi de t'avoir blessé, répétai-je. Grâce à toi, j'en ai un peu plus appris sur moi-même, et je t'en remercie. Maintenant, c'est à toi de voir ce que tu fais de ce jugement qui a l'air de t'avoir remué : soit tu creuses et tu vois ce qu'il a réveillé chez toi ; soit tu décides de ne pas le prendre en compte. Tu me pardonnes, ou pas. Tu me vires de ta vie, ou pas. C'est à toi de décider, Sloann.

« Je veux m'en servir, comme toi tu t'es servi de ce que je t'ai renvoyé pour tirer tes conclusions, affirma-t-il clairement. Tu es si apaisée... J'ignore comment faire. Tu n'arrêtes pas d'évoquer les émotions et les blessures, j'ai l'impression que les deux sont liées, mais je ne comprends pas... »

Une fois de plus, il me parut déboussolé. J'eus soudain envie de caresser ses joues du bout du doigt et de le rassurer sur ses interrogations.

— Je peux t'expliquer ce que je sais, proposai-je. Mais ça risque d'être long. Tu n'as pas d'examen à réussir absolument demain ?

Il laissa échapper un petit rire, comme si l'école se plaçait au dernier rang de ses préoccupations actuelles.

« Rien de spécial. Et toi ? »

— Oh, moi ! Tu sais bien à quel point je me tape des notes de l'Éducation nationale ! Il me faut juste un dix au bac pour entrer un jour à la fac, si le cœur m'en dit...

« Tu ne comptes pas poursuivre tes études l'année prochaine ? » demanda-t-il, abasourdi.

— Si, mais pas dans un cursus diplômant normal. Je vais me spécialiser en permaculture et ouvrir ma boîte de conseils, expertise et formation dans ce domaine.

« J'ignore ce qu'est la permaculture », soupira-t-il de dépit.

— Je t'en parlerai une autre fois, si tu veux bien. On a du pain sur la planche, là !

« Je t'écoute, Aëlle. »

J'entendis le sourire dans sa voix, celui qui illuminait son joli visage, remontait le coin de ses lèvres, accentuant la légère finesse de celle du haut comparée à celle du bas, creusait ses joues, plissait ses yeux déjà en amande et dégageait son front large. À mon tour, je lui souris, bien qu'il ne puisse pas me voir, il pouvait le sentir, j'en étais convaincue.

— Il y a deux personnes en nous. Un faux-moi, qu'on appelle aussi ego ou mental, et le moi. Le moi s'illumine devant un paysage magnifique, nous fait sentir la connexion entre chaque être vivant, minéral ou végétal du cosmos. Il est à l'origine de notre instinct. Le moi s'appelle également l'Être. Tu as déjà dû Être quelques fois dans ta vie, mais la majorité des gens sont plus gouvernés par leur faux-moi, qu'ils sont réellement.

« Tu parles des quelques secondes où on se sent en harmonie parfaite avec tout ce qui nous entoure, c'est ça ? »

— Oui. Cet état nous apparaît éphémère, mais nous pourrions vivre en permanence ainsi.

« J'aimerais... », chuchota Sloann, rêveur.

— L'Être est impossible à décrire. Alors pour te faire une idée de ce qu'il est, même si tu le sais déjà au fond de toi, je vais te parler de ce qu'il n'est pas.

« Ouh là ! s'esclaffa-t-il. Pour m'expliquer le moi, tu vas m'expliquer ce qui ne le définit pas, c'est ça ? »

— Tout à fait ! ris-je à mon tour. Mais je te préviens, je ne suis pas une guide spirituelle et je ne détiens pas la Vérité absolue. Je te transmets simplement des informations qui m'aident et m'apaisent dans ma vie quotidienne.

« Je dois prendre tout ce que tu me dis avec des pincettes ? »

— Tu le prends comme tu veux ! m'exclamai-je en riant une nouvelle fois. Je peux y aller ?

« Oui », affirma-t-il en retrouvant son sérieux.

J'ébouriffai ma tignasse courte et bouclée, ce qui devait me donner l'air – une fois de plus – d'un certain canidé aux poils frisés, avant de me lancer :

— Il existe cinq blessures émotionnelles : le Rejet, l'Abandon, l'Humiliation, la Trahison et l'Injustice. Ces cinq blessures surviennent dans l'enfance, à partir du moment où on est dans le ventre de notre mère, d'après mes renseignements. C'est une période d'intense construction, tu sais. Ce sont les proches qui blessent, mais ce n'est pas forcément intentionnel, ils font mal en fonction de leurs propres blessures, elles-mêmes provoquées dans leur enfance... Tu saisis l'idée ?

« Oui, c'est comme un cercle vicieux. Mais comment ça marche, précisément ? »

— Un jeune enfant est innocent. Prenons l'exemple d'un petit garçon qui a du mal à être propre, qui fait pipi au lit régulièrement. Son père le gronde sévèrement. Pourquoi réagit-il si violemment ? C'est en fait la blessure du père qui s'exprime, et ainsi, il la transmet à son fils. Par exemple, si le père a eu un accident de pipi au lit alors qu'il dormait avec son cousin, et que son cousin s'est moqué de lui, il a sa blessure d'Humiliation. Le pipi au lit de son fils lui renvoie cette humiliation, et pour se protéger, il devient agressif, du coup, il engueule son propre fils, et ainsi crée une blessure d'Humiliation. Tu comprends mieux ? C'est un exemple purement fictif, mais c'est pour imaginer l'apparition des blessures.

Sloann soupira, colère et tristesse mêlées dansaient entre nous.

— Je... Si j'ai touché une corde sensible, ça te donne un indice concernant l'origine de ta blessure.

« Tu n'as pas du tout touché une corde sensible. »

Son ton implacable et froid me laissa deviner le contraire. Ou peut-être pas. Après tout, je ne me trouvais pas dans sa tête ni dans son cœur. S'il ne désirait pas partager son ressenti avec moi, je ne le forcerais pas.

— Nos blessures entraînent donc des mécanismes de défense, poursuivis-je calmement. Ces mécanismes de défense sont propres à chacun et chacune d'entre nous. Ils forment nos schémas mentaux.

Je tentais d'être la plus claire et concise possible. Je n'avais pas l'habitude de transmettre ce savoir, et cela se révélait particulièrement ardu. J'avais envie de développer chaque détail et de demander à Sloann ce qu'il en pensait, mais ce n'était pas le moment, je le sentais. J'étais quasiment née avec ces idées-là, et parfois, elles me faisaient encore l'effet d'une bombe dans ma vie. Pour une personne qui n'en avait jamais entendu parler, je concevais la difficulté à appréhender ces concepts.

« Tu pourrais développer, s'il te plaît ? Mécanismes de défense et schémas mentaux ? »

Sa voix se cassait au fur et à mesure que l'heure avançait. Je pouvais presque l'imaginer, les paupières plissées de fatigue et son corps se détendant imperceptiblement sur le matelas. Une fois de plus, l'envie de caresser ses joues à la barbe de deux jours me submergea. Je déglutis.

— Freud est assez calé en mécanismes de défense, si tu manques de lecture ces temps-ci..., plaisantai-je. Par exemple, mon principal mécanisme de défense est la projection. Si une situation me stresse ou me déplaît, j'ai tendance à me projeter dans le futur pour la fuir. Tu comprends ?

Je le visualisai en train d'acquiescer.

— Le problème, continuai-je en me retournant sur le côté, c'est que le futur et le passé n'existent pas ou plus. Et comme je ne connais pas le futur, mais que je m'y projette pour soi-disant me rassurer, je me sers de mes expériences passées, qui ne sont pas toujours positives, pour l'imaginer. Tu saisis le truc à la con que c'est, en fait, un mécanisme de défense ?

Sloann laissa échapper un petit rire avant de confier à voix basse :

« Quand je pense que le passé et le futur n'existent pas, en réalité, ça me fait peur... Il nous reste quoi, hein ? J'ai l'impression que moi-même, je n'existe plus. »

— Il nous reste l'instant présent. Il n'y a toujours que cela. Le présent. Le fait d'avoir peur de la seule chose qui existe réellement révèle un profond mal-être. Je parle aussi pour moi, hein, Sloann...

« Oui, je sais..., souffla-t-il. Mais tu es quand même plus présente que moi... »

— Je connais ces choses-là depuis plus longtemps, donc j'ai appris à observer et à repérer mes schémas défensifs pour m'en défaire et vivre le présent. Mais tu es bien placé pour savoir que mon mental reprend parfois le dessus !

Nous échangeâmes un petit rire de connivence, puis je repris :

— Donc, les blessures façonnent les schémas mentaux. Nous nous identifions à eux, c'est-à-dire à nos réactions, donc à nos blessures cachées. C'est cette identification qui crée le faux-moi, l'ego ou le mental, appelle-le comme tu veux. La conséquence directe est que nous ne nous écoutons plus. Nous sommes blessés, mais nous préférons nous cacher derrière nos mécanismes de défense plutôt que d'accepter cette blessure et pardonner. Fonctionner ainsi nous paraît plus facile, mais en fait, nous nous faisons beaucoup de mal.

« Ce n'est pas écouter sa blessure que de chercher à ne plus être lésé, justement ? Finalement, nos mécanismes de défense nous servent à cela : nous défendre pour nous protéger. »

— Quand tu as une plaie physique, ça fait mal, OK ? Bon, tu as beau coller les pansements les uns par-dessus les autres, si tu te recognes à cet endroit, ça va quand même te faire mal.

« Les couches de pansement amortiront un peu le choc... »

— En effet, mais avec une pile de pansements, ta blessure n'a plus d'air pour cicatriser, et elle finit par s'infecter. Continue à empiler les pansements, et un jour ou l'autre, ta blessure sera tellement purulente que tu ne pourras plus rien faire que de la mettre à nu pour nettoyer l'infection qui te ronge.

Un court silence flotta entre nous.

« Tu veux bien poursuivre ou tu es fatiguée ? » demanda Sloann d'une voix douce.

— Je veux continuer, soufflai-je comme si je lui avouais le fond de ma pensée : je ne voulais plus jamais arrêter de lui parler. Et toi ?

J'avais l'impression d'être en osmose parfaite avec lui. Comme si, en lui expliquant tout cela, je me soignais moi aussi.

« Je t'écoute, Aëlle. »

— Donc, repris-je en chuchotant, nous nous identifions à notre mental. Nous l'écoutons lui, et non pas l'Être. C'est donc le mental qui finit par diriger nos vies, nous coupant de nos besoins et de nos émotions. Tu comprends ça ?

« Pas vraiment. »

— Au fond de toi, tu sais ce qu'il te faut. Ton Être reste présent, même s'il est recroquevillé sur lui-même. Par exemple, la colère ; qui est une émotion ; m'a envahie lorsque tu as fait résonner ma blessure d'Injustice. Lorsque je me suis

énervée contre toi, cette émotion me gouvernait et j'ai dit des choses en lien direct avec ma blessure qui ne t'étaient en fait pas destinées, c'est moi qui ai un problème avec ça. Une fois tranquillement chez moi, j'ai observé cette émotion et ainsi, je l'ai acceptée. Je ne l'ai plus vécue dans mes tripes, tu vois ? C'est comme si je m'étais assise sur un mur et que je l'avais contemplée. Je l'ai vue rattachée à un souvenir et ce souvenir, j'ai su qu'il était relié à ma blessure d'Injustice. C'est pour te dire... Nos émotions sont toujours présentes, et elles nous servent de balises pour accéder à notre Être. Enfin, personnellement, c'est comme ça que je le vois. Plus je lutte contre une émotion, plus les situations où je suis confrontée à elle se présentent dans ma vie.

« Ça me fait penser aux paroles d'un film. Je zappais à la télé et je suis tombé dessus. L'acteur expliquait que la vie était bien faite : tant qu'une problématique n'est pas réglée, elle se répète. »

— C'est tout à fait ça, approuvai-je. On peut appeler ce principe la trajectoire de vie. Tant que nos blessures ne sont pas conscientisées, la vie se chargera de nous mettre en situation de le faire. Finalement, tout est parfait : tu m'as renvoyé ma blessure d'Injustice, et par mes propos, j'ai réveillé chez toi une de tes blessures... À nous de faire de cette dispute une occasion pour évoluer et nous comprendre nous-mêmes un peu mieux.

Sloann laissa échapper un petit rire.

« Ce n'est pas un hasard si nous nous sommes rencontrés, c'est ça ? »

— Je ne crois pas au hasard, c'est vrai, admis-je en souriant.

Mon cœur se mit à battre plus vite et plus fort. J'inspirai profondément avant de reprendre :

— Je me suis un peu éloignée des émotions et des besoins, mais j’y reviendrai. Je commence à fatiguer, là. On se voit demain ?

« Euh... j’évite la chambre de mes parents, en fait », confia-t-il, gêné.

Le mardi et le mercredi, je travaillais dans la suite parentale.

— Je passerai te dire bonjour dans ta chambre, alors.

« Avec plaisir ! »

— Passe une bonne nuit, Sloann.

« Toi aussi. Et... merci pour cette discussion. »

— Merci à toi. J’aime vraiment parler avec toi, murmurai-je.

« Moi aussi... »

Je fermai un instant les paupières en entendant son souffle. L’envie d’y mêler le mien fit déferler une vague de chaleur dans chaque cellule de mon corps.

Il raccrocha. Je jetai un coup d’œil à l’horloge de mon téléphone portable : deux heures. Je me levais dans quatre heures.

Le moment que je venais de partager avec Sloann m’emplissait de bonheur. J’éteignis ma lampe de chevet et souris à la nuit.



Aëlle touche toujours juste. L'histoire de la blessure d'Humiliation reliée à la difficulté d'être propre m'a chamboulé. Je n'ai rien voulu lui confier. Pour qui m'aurait-elle pris ? J'ai honte, quand je repense à cette période. Tellement honte que les larmes affleurent, comme quand j'étais petit et que je me recroquevillais dans un coin de ma chambre, le plus loin possible de mon lit.

J'ai des bleus plein l'âme, depuis.

Selon Aëlle, c'est parce que je lui ai renvoyé sa problématique que mon père m'a répété presque toutes les nuits jusqu'à mes cinq ans que j'étais sale, « immonde », précisément. Que je resterais un bébé toute ma vie. Que personne ne voudrait de moi.

Ce qui m'a le plus marqué, c'est lorsque, un matin où il y avait ma tante, mon cousin et ma cousine chez nous, il a étendu mes draps trempés sur la rampe de l'escalier, au rez-de-chaussée.

J'avais trois ou quatre ans. Je m'en souviens comme si c'était hier. Mon visage cuisant, mes larmes silencieuses qui ne m'apaisaient pas, mes tremblements compulsifs. Et toute la famille, droite comme un I, dans le hall, dont l'attention voyageait entre le tissu de la honte et moi, accroupi et adossé contre le mur près des escaliers menant au sous-sol.

J'ai mis des mois avant de réussir à retraverser ce hall à un pas tranquille, sans avoir le cœur qui battait la

chamade, le rouge aux joues et des larmes accrochées aux cils.

J'en veux à mon père. Si lui-même a vécu une telle ridiculisation, pourquoi l'a-t-il fait revivre à son fils ?

Et ma mère ? Pourquoi ne s'est-elle pas opposée à un tel traitement ?

Repenser à cela me donne envie de vomir et d'aller hurler sur mes parents. J'aimerais oublier. Enfouir ce souvenir au fond de moi. Y coller des couches et des couches de pansement...

Je passe mon temps à l'imaginer dans son lit – difficile, car je n'ai jamais vu sa chambre, mais le son de sa voix et le bruissement de son édredon me suffisent à me la représenter. J'ai envie d'être à ses côtés. Voir ses jolis yeux d'ambre sombre s'illuminer de fougue lorsqu'elle parle de choses importantes pour elle. J'aurais aimé glisser mes doigts dans ses courtes boucles lorsqu'elle a évoqué son mécanisme de défense principal : la projection.

Lui avouer que ce genre de pensées, je ne les ai jamais eues avant elle. Elles me déroutent en même temps qu'elles m'exaltent. Je pourrais remplacer « elles », par « Aëlle », ce serait aussi tout à fait juste.

Il est deux heures trente. Je devrais poser ce journal. Je devrais, mais je n'y parviens pas. Mon esprit se focalise sur les souvenirs avec mon père. Quand ils deviennent trop difficiles, mon inconscient se tourne vers la voix si pétillante et caressante d'Aëlle. Est-ce qu'un mécanisme de défense peut prendre la forme d'une personne ?

*

Cette fille est folle. Elle m'a invité au ciné ! Elle a déboulé dans ma chambre et m'a dit : « Je sais que nous sommes mardi, en pleine semaine, et que nous n'avons presque pas dormi hier soir, mais le club de ciné projette un super documentaire qui fait un peu film, en même temps. J'aimerais t'emmener le voir, tu es partant ? »

Elle a refusé de me révéler le titre et m'a fait jurer de ne pas chercher sur Internet la programmation. Nous nous retrouvons à vingt heures trente devant chez moi, soit dans quinze minutes.

Je n'ai parlé de ma rencontre avec Aëlle à personne, pas même à Flo. Elle n'est pas du tout dans le délire de ma bande – ni du mien, d'ailleurs. Parfois, je me demande comment l'on parvient à se découvrir de la sorte et à s'apprécier autant.

J'ignore comment Flo réagirait si je lui disais que ma blanchisseuse devenait mon amie, et surtout, qu'elle m'apprenait des concepts dont je ne savais rien. J'ignore s'il adhérerait aux blessures, au mental et à l'Être... Honnêtement, je ne sais pas si moi-même, j'y crois.

Bien sûr, j'ai cette petite sensation au fond de moi qui remue, lorsqu'elle m'en parle. Mais c'est peut-être psychologique, inventé par mon cerveau.

Je dois y aller. Sortir avec elle le soir me fait vraiment bizarre, je me sens mal à l'aise. Si je croise une de mes connaissances, comment la présenterai-je ? En particulier s'il s'agit de Stella !

« Aëlle, ma buandière, celle qui m'apprend des choses qui me secouent terriblement de l'intérieur. Stella, la fille que mes parents aimeraient que j'épouse, copine depuis la

sixième, première fois à quinze ans, amante occasionnelle. »

Je me bidonne tout seul en imaginant une telle rencontre. Mais sérieusement, j'ignore comment je présenterais Aëlle. D'autant qu'elle porte sur elle sa non-appartenance à notre rang. Ce n'est pas une critique, c'est un constat. Aëlle est bien trop naturelle et détendue. Et puis, je suis persuadé d'une chose : elle ne porte pas de vêtements à plusieurs centaines d'euros, et ce détail se remarque immédiatement ! Elle et moi, ensemble au ciné... Je n'aurais peut-être pas dû accepter. Ma gorge se noue d'appréhension. Pourvu qu'on ne rencontre personne que je connaisse...



Sloann croqua dans son muffin aux noisettes avec appétit. Un sourire s'épanouit sur mon visage en le voyant apprécier la pâtisserie. Ses iris de la couleur des fougères brillèrent de plaisir.

Après le film, j'avais insisté pour l'emmener ici, dans une petite ruelle du centre-ville où se cachait un snack-café bio succulent. Tous ses produits, et ses prix très abordables, voire moins cher que dans une boulangerie, incitaient à ne plus s'arrêter de manger. Le dernier avantage, et non des moindres : il restait ouvert de six heures à minuit.

Je regardai mon téléphone : vingt-trois heures dix.

Le comportement de Sloann, au cinéma, m'avait interpellée. Il n'avait pas cessé de scruter les alentours, anxieux, jusqu'à ce que les lumières s'éteignent. Enfin, je l'avais senti se détendre. Ses traits, éclairés par la lumière plus ou moins douce de l'écran, m'avaient révélé une soif intarissable de connaissances. Avec le film *Demain*, il avait été servi !

— Tu ne manges pas ta part de tarte aux fraises ? interrogea-t-il, gourmand, avant de boire une gorgée de sa tisane à la verveine citronnée.

— Tu en veux un bout ? proposai-je en riant.

Il examina rapidement la rue à travers la baie vitrée. Depuis que l'on était sortis du cinéma, il recommençait à observer les alentours régulièrement et avec fébrilité.

— Pourquoi pas, répondit-il en me souriant. Je ne te propose pas un morceau de mon muffin, comme j'ai déjà croqué dedans...

Je coupais la part de tarte lorsque les mots franchirent la barrière de mes lèvres :

— Oh ! Ça ne me dérange pas de mélanger nos salives !

À l'instant où je terminai ma phrase, je relevai la tête vers lui, assis en face de moi, et éclatai de rire pour masquer ma gêne. Il explosa à son tour, hilare. Je sentais le rose envahir mes joues.

J'attrapai son assiette et y déposai sa part, puis coupai sa moitié de gâteau en deux et en pris une pour moi.

— Enfin, repris-je, tu as compris, quoi...

— Tu ne pouvais pas être plus claire ! s'esclaffa-t-il en me lançant un clin d'œil.

Je bus une gorgée de tisane pour cacher mon trouble, évitant son regard en scrutant la rue calme.

— Alors, le film t'a plu ? me renseignai-je.

— Il est intéressant. Évidemment, ce n'est pas le genre de film documentaire que je vois habituellement, mais il est bien tourné et les idées sont... innovantes. Mais honnêtement, ça me paraît difficile de monter des projets comme ceux-là, et surtout, de vivre avec de telles valeurs.

— Ça te paraît difficile de vivre avec des valeurs de respect des êtres vivants et de la Terre ? m'étonnai-je.

Le film documentaire se découpait en six chapitres, chacun évoquant une part de notre vie : tout d'abord, le constat que l'être humain détruisait la planète. Non seulement notre Terre souffrait, mais tous les êtres, dont nous, nécessairement, souffrions avec elle. En la ruinant, nous nous

démolissions. C'était elle qui nous permettait de vivre, qui nous offrait l'air, l'eau et la nourriture dont nous avons besoin. Mais nous, nous étions tellement coupés de ce savoir basique que nous ne nous en rendions plus compte. Enfin, nous le savions, intérieurement, mais nous refusions de le voir. Cette prise de conscience pouvait provoquer trop de bouleversements, un changement inévitable pour vivre en accord avec nos valeurs internes et non plus avec celles, externes, du capitalisme emballé. La peur de l'inconnu demeurait un des plus grands freins à notre évolution spirituelle, j'en restais convaincue.

Sloann me fixa et serra la mâchoire, soudain en colère. Je m'adossai à ma chaise tranquillement et continuai de l'observer calmement. Une lueur de compréhension traversa ses traits fins et il soupira en reportant son attention vers l'extérieur.

— Je veux dire par là, expliqua-t-il, une légère trace de tension perçant dans sa voix douce, que vivre avec une énergie et une agriculture propres me paraît compliqué. Alors je ne parle même pas de repenser notre économie, notre démocratie et notre éducation !

— Pour l'éducation, le gouvernement l'a déjà repensée ! En pire, malheureusement. Mais c'est tout de même la preuve que nous pouvons instaurer des changements, contrai-je.

Il s'accouda à la table, le menton posé au creux de sa main droite, et me dévisagea, un petit rictus narquois sur les lèvres.

— Et pour le reste, Mademoiselle J'ai-Réponse-à-Tout ?

Je m'accoudai à mon tour à la table et approchai mon visage du sien, réduisant sensiblement l'espace qui nous séparait, lui offrant un large sourire pétillant de joie et de défi.

— Tu es sûr que tu veux entendre ma réponse ? Je vais encore t'énerver...

Il me fusilla du regard et se recula de nouveau sur sa chaise, les bras croisés sur son torse et les lèvres pincées.

— Je vis dans une maison écologique. Nous sommes autonomes en eau et en électricité. Nous possédons également un potager et un verger. D'ailleurs, la plupart des fruits et des légumes que tu manges viennent de chez moi.

Sa bouche s'ouvrit sous le coup de la surprise, mais il se reprit rapidement.

— En ce qui concerne notre mode de consommation, je tricote les pulls et les robes de toute la famille. Nous achetons de temps en temps des vêtements neufs, mais ça reste assez rare. Nous nous vêtions plutôt dans les vide-greniers, quand nous en avons besoin. En fait, ton père rémunère ma mère huit cents euros par mois. Cet argent nous sert à payer les assurances, les quelques réparations dans la maison, l'essence de la voiture... Mais la majorité de cette somme restent à la banque, une banque indépendante, où nous savons précisément dans quels projets nos économies sont investies.

Sloann décroisa les bras tandis que je terminais ma tisane. Son expression dubitative me prouva qu'il réfléchissait à mes propos :

— Tu tricotes les vêtements de ta famille ? répéta-t-il, hébété.

— J'ai fabriqué ce pull, arguai-je en désignant ma poitrine.

Les spirales de jersey s'entremêlaient parmi les points de riz. La laine beige faisait ressortir mes cheveux châtain clair et mes yeux de la même nuance, je le savais.

— Pourquoi est-ce que tu t'emmerdes à tricoter tes pulls, franchement ?

Je lâchai un petit rire :

— Je ne cautionne pas l'esclavage humain ni la pollution des cours d'eau. La majorité des vêtements sont produits en

Asie, dans des conditions de travail inhumaines. Les rivières sont polluées par les colorants, tous les écosystèmes périssent et les quelques pêcheurs ou agriculteurs qui survivaient grâce à la nature se retrouvent obligés d'aller bosser dans les usines. Ces mêmes industries ont détruit leur seule source de revenus. C'est une alternative que j'ai trouvée en grandissant : acheter de la laine qui vient de France et qui respecte les conditions d'élevage des animaux et les humains qui y travaillent. Pour le reste, il y a les puces.

— Et ça ne te dérange pas de porter des vêtements possédés avant par des inconnus ?

— De nos jours, il existe une invention géniale : la machine à laver ! plaisantai-je.

Sloann me jeta sa serviette en tissu en rigolant à son tour :

— Tu dois me trouver tellement superficiel..., lâcha-t-il en glissant une main embarrassée dans ses cheveux noirs.

— Je te trouve surtout très courageux...

Il leva sur moi un regard surpris.

— Tu découvres un monde complètement inconnu, développai-je avec bienveillance. Un monde qui te renvoie une image de toi pas forcément agréable, pourtant, tu continues à poser des questions et à t'y intéresser. C'est courageux. Beaucoup de mes camarades se moquent quand j'évoque mon style de vie.

— Ils se moquent ? C'est plutôt toi qui es courageuse. Tu vis en accord avec des valeurs profondes qui vont à l'encontre de tout ce que l'on prône, que ce soit à la télé, à l'école ou sur les publicités qui sont partout.

Je haussai les épaules :

— J'ai été éduquée ainsi, tu sais. Les efforts qui te paraissent insurmontables sont en fait naturels pour moi.

La serveuse se racla la gorge en arrivant près de notre table.

— Mademoiselle, monsieur, nous allons fermer.

— Oh ! Bien sûr !

Sloann sortit un billet de vingt euros de son portefeuille et le lui tendit. Elle lui rendit la monnaie tandis que j'enfilais mon manteau.

— Merci de m'avoir invitée, souris-je.

— Avec plaisir, Aëlle. Et puis, c'est toi qui as payé le ciné, tu ne m'as pas laissé le choix, me reprocha-t-il en ouvrant la porte du snack.

L'air frais de cette nuit d'avril nous enveloppa d'une bourrasque et j'entortillai mon écharpe multicolore autour de mon cou.

— Tu vas t'en remettre, de t'être fait inviter par une fille ? me moquai-je gentiment en composant le numéro de Lennie.

— Non ! Je n'ai pas été élevé comme ça, je te signale. Chez moi, la galanterie est hyper importante !

— Salut, Lennie, tu peux venir nous chercher, s'il te plaît ? ... OK, à tout de suite.

Je raccrochai et suivis Sloann dans la rue.

— La galanterie du vingt et unième siècle veut que les filles invitent les garçons. Vis dans ton époque, mon vieux !

Nous échangeâmes un rire.

Arrivés devant le cinéma, on s'adossa aux affiches, protégés du vent froid.

— J'ai passé une super soirée, le remerciai-je.

— Moi aussi. Même si j'ai de nouveau une tonne de questions...

Notre Peugeot 308 gris métal se gara devant nous. J'y grimpai, tandis que Sloann s'installait à l'arrière.

Ce soir, il avait été surpris quand j'avais proposé de passer le chercher. Et encore plus quand je lui avais demandé de m'attendre devant son portail. Il n'avait rien dit, mais j'avais remarqué que ce n'était pas dans ses habitudes.

J'avais eu du mal à me retenir de rire quand il avait poussé un petit ballon de rugby en mousse de sous ses fesses, un jouet de mon petit frère. Notre voiture n'était pas spécialement propre, quelques jouets et feuilles de papier dessinées y traînaient, et vu le visage de Sloann, il n'était probablement jamais monté dans un tel véhicule. Nos différences me surprenaient chaque fois, mais je savais que pour lui comme pour moi, découvrir un autre mode de vie nous apportait beaucoup de connaissances supplémentaires, une richesse incalculable.

Lennie se gara devant l'immense portail et Sloann le remercia. Je sortis de la voiture en même temps que lui. L'espace d'une seconde, je fus terriblement gênée. On se connaissait depuis une semaine et demie, nous ne nous étions jamais fait la bise pour nous dire bonjour, mais nous venions de passer une soirée ensemble. J'ignorais comment lui dire au revoir. Le prendrait-il mal si je l'embrassais sur les joues ?

Il fut plus rapide que moi et déposa un baiser furtif sur ma pommette droite.

— À plus, Aëlle ! lança-t-il.

Le gyrophare silencieux de son portail s'enclencha, il se glissa par l'ouverture qui grandissait chaque seconde. Il se retourna quelques mètres plus loin et je lui adressai un signe de la main.

Je remontai en voiture et bouclai ma ceinture.

— C'est un garçon très poli, affirma mon beau-père de sa voix grave.

— Je te vois très bien venir, Lennie !

Il sourit en coin.

— Je veux simplement te signifier que je suis très content pour toi que tu élargisses ton cercle d'amis. Tu sors moins qu'avant depuis que Nèdji et toi êtes séparés.

Je songeai au genre de soirées que Sloann fréquentait. Pas sûr que Lennie serait si rassuré s'il savait ce à quoi je risquais d'assister.

— Il nous fallait juste un peu de temps... ça va mieux, maintenant. Mais oui, ça me fait du bien de côtoyer un autre style de personne. Sloann a parfois des idées bien tranchées et nos discussions sont souvent très engagées, mais j'aime bien.

Allongée dans mon lit, je pensais à Sloann, à son comportement un peu étrange, à son regard étonné lorsque je lui avais révélé notre mode de vie... À ses lèvres douces sur ma peau.



Hier, mardi soir, c'était la première fois que j'embrassais une fille sur la joue et que ma bouche ne gardait pas le goût du fond de teint. La première fois, aussi, que je n'étais pas importuné par la vague odeur de parfum que toutes les autres laissent dans leur sillage.

Ce que je ressens pour Aëlle est très curieux : j'aime son naturel, qui me paraît presque exotique, parfois. J'aime quand nous restons tous les deux à l'abri des regards extérieurs : chez moi ou dans le noir de la salle du cinéma, par exemple. C'est comme si elle me laissait assez d'espace pour être moi. Comme si, par ses manières si naturelles, elle m'encourageait à vivre sobrement.

Être moi. Je bloque sur mes mots. Ça me rappelle la conversation que l'on a eue au téléphone à propos de l'ego, ce faux-moi, et l'Être, le moi. Je ne suis toujours pas sûr d'y adhérer entièrement.

Je n'ai qu'une hâte : lui demander des précisions concernant sa maison 100 % écolo et ses légumes que je mange ici sans le savoir !

Si seule sa mère travaille, que fait Lennie, son beau-père ? Il laisse Aëlle remplacer sa mère ici, chez moi, et lui ne travaille pas ?

Bref. D'un autre côté, elle me met très mal à l'aise lorsque nous sommes en public et que je risque de croiser une connaissance. Je crois que ce malaise tient vraiment du fait qu'elle n'appartient pas à mon monde et que ce détail se décrypte dans chacun de ses traits.

Si elle lisait ces lignes, elle serait terriblement déçue, j'en suis sûr. Mais je me dois d'être franc : Aëlle est mignonne, elle me fait découvrir beaucoup de nouvelles choses, mais nous n'appartiendrons jamais au même univers. Un gouffre sans fond nous sépare. Jamais je ne pourrais tricoter mes propres pulls ou porter les fringues des autres ! Et même si à présent je suis au courant des conditions de fabrication... je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Si je devais examiner chaque étiquette des habits que j'achète et choisir uniquement ceux créés en France, ou même en Union européenne, je ne porterais plus rien ! Et cela, c'est sans parler de la provenance du tissu !

J'ignore comment va évoluer notre relation. Je me sens bien, près d'elle, même si elle remet toutes mes convictions en question et que ce n'est pas toujours évident à gérer. Mais je sais aussi qu'elle ne pourra jamais aller à une de mes soirées, par exemple ; elle se prendrait la tête avec mes amis (filles ou garçons).

Et puis, avec tout ce qu'elle me dit, dans le fond, elle doit attendre que je change. Que je devienne une personne comme elle. Ce qu'elle ne comprend pas, c'est que mon avenir est déjà tracé et qu'il ne ressemble pas au sien.

Le détail qui m'a surpris et auquel je n'avais jamais réfléchi : sa tenue. Hier soir, c'était la première fois que je la voyais en vêtements civils. Et ça, je dois avouer que ça l'a transformée.

Son jean la moulait pile comme il fallait. Difficile à croire qu'il ait déjà été porté par quelqu'un d'autre ! Le bleu profond s'accordait joliment avec son fameux pull beige, qu'elle a elle-même tricoté. Cette nana est juste dingue ! Je dois admettre que son 85B (à mon avis) lui va à la perfection, tout comme sa silhouette assez fine aux quelques courbes féminines.

Aëlle est bien foutue. Elle ne doit pas être une grande sportive, mais son corps a l'air ferme.

Un autre détail m'a frappé : ses lèvres. Son écharpe multicolore attirait souvent mon attention, et sa bouche est super bien dessinée, un peu pulpeuse. Son sourire est magnifique. Quand elle me sourit sincèrement – ce qui arrive régulièrement, car elle est très souriante – j'ai l'impression que le monde entier s'efface.

Et si c'est vrai que les yeux reflètent l'âme, celle d'Aëlle rayonne. C'est comme si elle profitait de chaque instant, qu'elle s'en nourrissait pour se booster à la joie de vivre.

C'est quand je la vois comme ça et que je me regarde dans un miroir que je constate cette différence flagrante entre nous. Je suis terne à côté d'elle.

Et quand j'écris le mot « terne », je pense à ma mère. Elle, elle est carrément éteinte. J'ai un vague souvenir d'enfant d'elle qui rit. Mais je ne suis pas certain de la véracité de cette réminiscence. Elle a commencé à gober des cachets quand j'avais six ans, à la suite du double suicide de ses parents. Depuis, les doses augmentent, lentement mais sûrement. Avant, elle s'occupait encore mollement de la décoration de la maison et de petites choses comme celle-ci. Depuis un an, elle passe presque tout son temps à dormir. De toute façon, elle ne parvient plus à se concentrer tellement elle est shootée.

Écrire ces mots si durs sur maman me fait mal. C'est pour cela que j'évite sa chambre. J'ai l'impression de la voir mourir chaque jour un peu plus et de ne pas pouvoir la sauver. Là où les mères de la plupart de mes amis prennent un petit somnifère le soir et un Xanax au réveil (sans parler du Prozac qu'elles ingèrent depuis quinze ans), la mienne triple les doses. Là où les autres restent à peu près vaillantes et se bougent un peu, la mienne s'approche plus du zombie que de l'être humain.

Je ne me souviens même pas de la dernière vraie discussion que j'ai eue avec elle. Ou plutôt, si, je m'en souviens. Trop bien, même.

C'était quelques heures avant ma toute première fête, elle m'a demandé si Stella serait présente. À la réponse « oui », elle a ouvert un tiroir de sa commode sculptée de roses et m'a tendu un préservatif. J'ai violemment rougi et elle m'a forcé à ouvrir la main pour le prendre.

« — Je suis de moins en moins présente pour toi, mon fils. Mais je t'aime. Je ne veux que ton bonheur et t'éviter les mêmes erreurs que moi, bien que nos situations soient différentes. Et même si ton père et moi voulons Stella comme belle-fille, ne lui fais pas un enfant trop tôt... »

Elle s'est assise et son regard a alors dérivé par la fenêtre ouverte. Avant que je puisse lui répondre, j'ai vu l'éclat de vie dans son œil s'éteindre. Je savais qu'elle ne me remarquait déjà plus, perdue dans un passé qui n'existait plus depuis longtemps.

Ma mère ne me désirait pas. Elle regrettait d'être tombée enceinte de moi. Elle avait vingt ans et avait dû arrêter son deuxième semestre en fac de psycho. Mettre enfin un mot sur ce que je présentais depuis des années m'avait dévasté de soulagement.

Ce soir-là, j'ai perdu ma virginité en même temps que Stella, qui m'a susurré un « je t'aime » auquel je n'ai jamais répondu.

Je ne me suis pas résolu à utiliser ce bout de latex offert si généreusement par ma mère. Il traîne dans un tiroir de mon bureau. Je suis incapable de m'en débarrasser, comme si j'avais besoin de me souvenir que ma conception n'avait même jamais été désirée. Il est devenu le symbole de son regret, et donc, de mon rejet.

Rejet. Je pense soudain à Aëlle et aux blessures qu'elle m'a nommées. Ce souvenir-là date de trois ans à peine et elle m'a bien spécifié que les blessures se produisaient dans l'enfance. Puis je me souviens que la révélation de ma mère ne m'a même pas choqué. Comme si, au fond de moi, je le savais déjà. Un soulagement dévastant. C'est bel et bien ce qu'ont été ses paroles.



— Ça va ? me murmura Nèdji alors que je sortais ma trousse déglinguée de mon sac à dos.

Il avait choisi une place au fond, comme d'habitude. Et cela me convenait parfaitement, surtout aujourd'hui, alors que je manquais cruellement de sommeil pour la deuxième journée de cours consécutive.

J'acquiesçai et mimai le repos, une main contre ma joue gauche, la tête légèrement penchée et la bouche entrouverte.

La professeure d'anglais commença à faire l'appel.

— T'as du mal à dormir ? reprit-il à voix basse.

— Je suis allée au ciné avec Sloann hier soir, et avant-hier on a discuté jusqu'à deux heures du mat'. Et comme je me lève plus tôt pour m'occuper de Jaïs, je n'ai pas franchement mon quota d'heures de sommeil. D'autant plus maintenant que je bosse jusqu'à vingt heures et que je dois me taper mes devoirs après.

Mon meilleur ami secoua la tête négativement, un soupir d'incompréhension s'échappa de ses lèvres.

Il ne comprenait pas pourquoi je m'acharnais à travailler chez les Riveria alors que finalement, le montant de l'arrêt maladie de ma mère nous permettait de vivre. Cet argent me servirait à payer mon permis et mon indépendance, l'année prochaine. Et puis, je tenais tout de même à participer un peu à la vie familiale. Je ne leur donnais pas grand-chose, mais ça arrondissait les fins de mois.

— Arrête de faire tes devoirs, souffla-t-il, son joli sourire en coin illuminant ses prunelles malicieuses.

Nèdji mettait un point d'honneur à ne pas effectuer le travail à la maison, sauf s'il butait sur une leçon, ce qui arrivait rarement. Cela lui valait des zéros dans toutes les matières, sauf quand les professeurs le laissaient faire l'exercice en direct. Lorsque, en seconde, je lui avais appris que dans mon école Montessori, nous n'avions aucun devoir, il avait décrété qu'il ne les ferait plus.

Je n'étais pas très assidue non plus, mais j'effectuais au moins ceux dans les matières qui me posaient problème, plus quelques autres si j'avais le temps.

— Et ta mère, elle va bien ?

— Nèdji et Aëlle, il me semble vous avoir demandé de ne plus vous asseoir côte à côte, coupa madame Strina.

Je lançai un coup d'œil circulaire. Les salles, pour notre classe de trente-six élèves, se révélaient bien trop petites pour avoir le luxe de changer de place.

La prof parvint au même constat et soupira de lassitude.

— On arrête de parler, madame, promis-je.

J'espérais qu'elle ne ferait pas déplacer un autre étudiant.

— Si je vous surprends encore une fois, je vous colle, prévint-elle en feuilletant son manuel.

Je me penchai sur mon cahier et griffonnai :

Ma mère est super fatiguée, et en même temps, elle pète les plombs à devoir rester alitée toute la journée. Elle essaye au moins de tenir assise pour nous aider à cuisiner par exemple, mais franchement, elle me fait peur. Si elle reste plus de dix minutes dans cette position, elle a des contractions ou des douleurs. Faut

qu'elle tienne au moins jusqu'au mois prochain, à sept mois de gestation, le bébé aura une sérieuse chance de survivre.

J'arrachai le plus silencieusement possible la page de mon cahier et fit glisser le mot au milieu de la table. Nèdji le récupéra et se désintéressa du cours quelques secondes, le temps de le lire.

Je pourrais aider à quoi que ce soit ? Au jardin, aux conserves ou à la vente...

Pour la vente, il faut le permis pour faire la tournée habituelle. Et non seulement tu ne l'as pas, mais en plus, tu dois patienter encore une bonne semaine avant de fêter ta majorité !

Pour le reste, j'envoie un texto à Lennie et je te dis. Ça peut s'envisager pour le jardin, il forme un petit groupe à la permaculture, du coup, il lui reste très peu de temps pour s'en occuper.

Après avoir lu le mot, Nèdji acquiesça discrètement en gardant le visage tourné vers le tableau. Je sortis mon portable de la petite poche de mon sac et le déposai dans ma trousse, caché. En le déverrouillant, j'avisai un message de Christelle, une copine appartenant au Mouvement des jeunes communistes :

« Le gouvernement a mis une semaine pour remanier sa loi sur la privatisation de l'Éducation nationale. Surprise ! Il n'y a aucun changement de fond. Syndicats prof et lycéen se rencontrent ce soir pour une réunion d'urgence. Tenez-vous prêts pour les blocus et les manifs ! »

Je posai mon portable devant Nèdji pour qu'il puisse lire le texto. Il avait probablement reçu le même. Lui et moi refusions d'adhérer à un quelconque parti politique ou syndicat, le système pyramidal de prise de décision de ces derniers nous rappelait trop le gouvernement français. Cela dit, nous nous tenions informés des manifestations grâce à eux.

Mon meilleur ami me lança un regard mi-dépit, mi-excité. Révolutionnaire dans l'âme, je le taquinais souvent en lui disant qu'il avait dû prendre la Bastille en 1789 dans l'une de ses vies antérieures.

Je devais lire ce nouveau projet de loi avant de crier au loup, mais tant que les mots « privatisation » et « Éducation nationale » valsaient ensemble dans le texte, je savais que je lutterais pour son retrait total.

Je ne vis pas Sloann ce soir-là, le mercredi. Mais le jeudi, alors que je commençais le repassage du premier drap dans la buanderie et tandis que la machine entamait son cycle de lavage pour ses vêtements, il se glissa dans la pièce.

Il referma la porte derrière lui et s'y adossa, me lançant un petit sourire et me saluant de vive voix. Je lui répondis de la même façon. Apparemment, il n'avait pas envie de me faire la bise.

— Il y a manif demain, lui appris-je de but en blanc. Tu veux venir avec moi ?

Ses traits se crispèrent d'embarras.

— Tu penses toujours que cette loi est bénéfique pour l'enseignement ? m'entendis-je demander, une note froide perçant derrière les mots.

— Je n'en suis plus si sûr. Je réfléchis encore à tes arguments concernant les multinationales et le danger qu'elles représentent pour l'éducation.

Un étrange soulagement déferla en moi. Je posai le fer à repasser et entrepris d'installer un autre bout du drap sur la table. Je lui demandai de l'aide et nos doigts se frôlèrent une demi-seconde lorsqu'il attrapa le tissu.

Je relevai prestement le visage en même temps que lui et plongeai dans ses pupilles dilatées. Je lui souris et il me répondit. Enfin, j'eus la sensation de le retrouver.

— Tu as l'air fatigué, constata-t-il de sa voix douce.

— C'est le compliment que toutes les filles rêvent d'entendre ! plaisantai-je.

Il éclata de rire en secouant la tête :

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit !

Une fois de plus, nous échangeâmes un regard de connivence. Est-ce qu'il me trouvait jolie ? J'osais l'espérer, même s'il gardait ses distances avec moi la plupart du temps.

— À cause de toi, je suis en plein dilemme, m'apprit-il en s'asseyant sur le sèche-linge.

Je levai un sourcil interrogateur dans sa direction pour l'encourager à poursuivre.

— Flo m'a proposé d'aller faire les magasins samedi après-midi...

Je ne pus m'empêcher de lui lancer un grand sourire. J'étais heureuse de sa prise de conscience. Une personne de moins qui consommait des produits toxiques pour la nature et encourageait l'esclavage moderne !

— Je sais déjà que si je contrôle toutes les étiquettes, je ne vais rien acheter, admit-il presque à contrecœur.

— As-tu réellement *besoin* de vêtements neufs ?

— Besoin ? répéta-t-il comme si ce mot lui était inconnu. Non, évidemment. Tu connais mon dressing, je ne t'apprends rien. Mais ça me fait plaisir, par contre.

— D'accord, acquiesçai-je. Donc tu achètes des fringues pour combler une envie et non un besoin, c'est bien ça ?

— Euh... oui. Oh là là ! s'exclama-t-il en se cachant le visage dans les mains. Quelle révélation vas-tu me faire ?

J'explosai de rire en lui faisant signe de la main de descendre de son perchoir. Une fois près de moi, alors que l'odeur de sa lessive et de son parfum au musc – très léger – m'enveloppa, je lui tendis les deux coins du drap. Il m'observa, interdit.

— Tu n'as jamais plié une aussi grande pièce de tissu ?

Il secoua négativement la tête.

— OK, ne bouge pas pour le moment.

J'attrapai à mon tour les deux autres coins et me reculai.

— Fais comme moi, maintenant, ordonnai-je gentiment.

Ses gestes gauches m'apprenaient qu'il n'avait même jamais vu cette action. Pas étonnant puisqu'elle s'effectuait ici, dans la buanderie, pièce réservée aux employés.

Je rangeai l'étoffe dans l'une des armoires et me remis au travail en reprenant :

— C'est déjà pas mal que tu distingues l'envie et le besoin. Quand tu satisfais une envie, tu es comblé sur le moment. Quand tu satisfais un besoin, tu es comblé sur le long terme.

— Je ne suis pas forcément d'accord. Pour une certaine chemise, par exemple, je suis content même longtemps après l'avoir acquise.

— Combien en as-tu acheté depuis le début de l'année ? Et sur ce nombre, combien es-tu encore content de porter ?

— Je pensais à une chemise qui date de longtemps, expliqua-t-il en retournant s'asseoir sur le sèche-linge. De

l'année dernière, pour être précis. Depuis... j'ai dû en acheter cinq ou six.

— Tu te trouvais dans un état d'esprit particulier, ce jour-là ?

Il haussa les épaules, soudain gêné :

— J'étais avec mon père... C'est une des rares fois où...

Il se mordilla la lèvre inférieure, les sourcils froncés. D'un bref coup d'œil appuyé, je l'encourageai à poursuivre.

— On ne passe jamais de moments ensemble, à faire une activité normale entre un père et son enfant. Cet après-midi-là, j'ai vraiment été son fils, la chair de sa chair. Non pas un inconnu qui vit sous son toit.

Sa voix dérailla sur sa dernière confidence et il détourna aussitôt la tête. Tout son corps exprimait une tension extrême. Il n'avait certainement jamais avoué cela à quiconque, peut-être même pas à lui-même. J'ignorais comment agir. Chaque parcelle de mon être me poussait près de lui et me criait de le prendre dans mes bras. Mais quelque chose au fond de moi m'en dissuadait. Ce même petit quelque chose avec Nèdji, au début, qui repoussait toutes les marques de réconfort comme s'il devait prouver qu'il était assez fort pour s'en passer.

Vu les relations de Sloann avec sa mère et sa petite sœur, et à présent que je découvrais celles avec son père, il ne devait pas être habitué aux câlins. Je fis deux pas dans sa direction et me retrouvai debout, à quelques centimètres de lui. Il me dévisagea attentivement et je lus sur ses traits sa surprise de me voir si proche, sa méfiance concernant la suite des événements, sa volonté de paraître fort et sa gêne de m'avoir montré cette partie de lui qu'il considérait comme faible. En réalité, cette partie humaine.

— Tu as échappé de peu à un câlin, badinai-je en lui souriant.

— La pitié me donne envie de vomir, grinça-t-il avec une moue dédaigneuse.

— Je ne ressens aucune pitié pour toi, si c'est ce qui t'inquiète. Mais quand un être humain a besoin de soutien, je le sens, et c'est naturel pour moi d'y répondre.

Il posa sur moi un regard infiniment reconnaissant. Je lui offris un petit sourire bienveillant. La sensation d'être en osmose parfaite avec lui me traversa et m'emplit de bien-être.

— Je crois, poursuivis-je en reprenant mon travail, que cet après-midi-là, ton besoin de reconnaissance a été comblé. Cette chemise est devenue le symbole de ce moment avec ton père. Voilà pourquoi elle revêt autant d'importance, encore maintenant. Enfin... une fois de plus, ce n'est que mon avis.

Il acquiesça, pris dans ses réflexions internes.

— Il paraît que lorsqu'on s'est reconnu soi-même, on n'attend plus des autres qu'ils nous reconnaissent. Ne plus être dans l'attente des autres est... libérateur.

— Tu m'étonnes..., soupira Sloann, rêveur. Il paraît ? répéta-t-il. Il te reste donc encore du travail à faire sur toi-même ?

Sa « gentille » moquerie ne m'échappa pas.

— C'est le genre de truc qui dure une vie, je pense ! gloussai-je. Et vu les relations conflictuelles avec mon père, j'ai encore du pain sur la planche !

Je lui fis signe de venir m'aider pour le second drap et cette fois-ci, nous le pliâmes rapidement.

— Donc, repris-je sérieusement, pour après-demain, c'est à toi de voir : as-tu réellement besoin de ces fringues ? Si la réponse est non, as-tu besoin de te faire plaisir ? C'est important aussi de se faire un cadeau de temps en temps. Si oui, ne pourrais-tu pas consommer autrement ? C'est-à-dire en trouvant des magasins qui vendent des habits qui respectent

les droits de l'homme et la planète ? Qui respectent tes nouvelles valeurs, en gros ?

— Je me vois mal expliquer ce raisonnement à Flo.

— Une personne de plus sensibilisée à des points aussi importants n'est pas négligeable. Et puis même si tu ne te sens pas, tu peux aussi décider de ne rien acheter. C'est toi qui choisis la vie que tu veux mener, en accord ou pas avec tes valeurs. Tu as aussi le droit de te foutre entièrement de ces questions et de continuer à mener ton train de vie habituel.

Je lui demandai de se pousser, le temps pour moi de passer ses vêtements de la machine à laver au sèche-linge. Je me redressai et me tournai vers lui, à quelques centimètres seulement de moi.

— Écoute-toi, Sloann. Au fond de toi, ta toute petite voix lumineuse sait très bien le meilleur choix pour toi, assenai-je en tapotant le milieu de son torse avec mon index.

Cette soudaine proximité me donna chaud. Je repris ma place derrière la table à repasser tandis qu'il s'adossait à la machine à laver.

— Pour aller plus loin, Maslow a hiérarchisé nos besoins fondamentaux en pyramide. Elle est intéressante à observer, sachant que l'être humain oscille constamment d'un palier à un autre et que, pour accéder au palier supérieur, les besoins inférieurs doivent être satisfaits. Enfin, c'est ce qu'il dit ! Je pense que c'est cette volonté de satisfaire nos besoins naturels qui nous booste à dépasser nos limites, pas la compétition instaurée par le capitalisme.

— Tu dis ça à propos de notre vieille discussion sur l'éducation, c'est ça ? Il faut que j'y réfléchisse. Pour Maslow, j'en ai déjà entendu parler dans mes cours d'économie, mais je n'avais jamais pensé à me l'appliquer à moi-même !

Au bout de plusieurs minutes de silence, Sloann inspira profondément et me demanda, peu sûr de lui :

— Et... avec ton père...

Je le scrutai. Sa maladresse me pinça agréablement le cœur.

— Mes parents se sont séparés peu avant ma naissance. Je vois mon père de temps en temps. Enfin, une fois par an quand j'étais gosse. De moins en moins depuis que je suis ado.

Ma voix blanche dévoilait ma tristesse. Je ne parlais jamais de lui ou de notre situation. Nèdji était au courant, bien sûr, mais ce sujet de discussion demeurerait très rare. Verbaliser cette relation inexistante me faisait mal, même si Lennie me considérait comme sa fille et qu'il remplissait son rôle de père à merveille avec moi.

— Lennie vit avec toi et ta mère depuis longtemps ? s'enquit Sloann doucement.

— Depuis que j'ai quatre ans. Jaïs est né quand j'avais dix ans. Lennie est super, tu sais, confiai-je en relevant la tête vers lui. C'est le genre de beau-père qui se lève en pleine nuit pour nettoyer mon vomi, tu vois ? plaisantai-je. Mais... il a beau être génial et m'aimer profondément, tout comme moi, il n'est pas mon père. Je ne l'ai jamais appelé « papa » et en toute franchise...

Je déglutis péniblement et repris mon repassage pour me donner une contenance. Ce que je m'apprêtais à confier à Sloann, je le gardais en moi depuis toujours.

— En toute franchise, repris-je à voix basse, de telle sorte qu'il s'approcha de moi pour entendre la suite, je lui en ai voulu, quand j'étais enfant, de venir s'installer avec nous.

J'avais honte d'admettre cela. Signe manifeste que je n'acceptais pas encore cet état de fait. Je sentis mes joues rosir lorsque je poursuivis, consciente qu'il me fallait creuser cette émotion pour accéder à sa source :

— J'avais l'impression qu'il me volait ma maman et qu'elle, elle se laissait faire avec plaisir. Ils ont commencé à se

fréquenter quand ma mère avait vingt-cinq ans, et moi, trois, expliquai-je en osant de nouveau contempler Sloann.

Il m'écoutait, attentif, comme s'il présentait l'importance, pour moi, de mes confidences.

— Lennie est arrivé progressivement dans ma vie, ma mère ne me l'a jamais imposé. Mais j'avais tellement peur qu'elle m'abandonne pour lui...

Ma gorge se noua à ce souvenir et je sus que cet évènement, pour la fillette que j'étais à l'époque, avait réveillé ma blessure d'Abandon et en avait certainement entraîné une nouvelle.

— Ma mère a eu beau me rassurer et en discuter avec moi, j'ai quand même vécu sa relation avec Lennie comme une trahison, lâchai-je, une colère lointaine bouillonnant en moi.

Soudain bouche bée, je dévisageai Sloann à la recherche de la lueur de compréhension qui venait de me traverser. Ma colère s'apaisa sur-le-champ et fut remplacée par un profond apaisement.

— Je viens de mettre le doigt sur ma blessure de Trahison ! lui expliquai-je, soulagée.

Ses sourcils bruns et garnis se levèrent d'un même mouvement comique, marquant son incrédulité.

— Tu es incroyable, lâcha-t-il dans un souffle. On dirait que réaliser un truc pareil te réjouit ! Alors que ce que tu viens de me révéler est... atrocement difficile ! s'exclama-t-il, éberlué.

— C'était très dur de te le dire, parce que c'était la première fois que je le verbalisais. En te parlant, j'ai revécu toute cette période compliquée de ma vie, mais au lieu de changer de sujet, comme à chaque fois, j'ai laissé venir ce que je ressentais en essayant de prendre de la hauteur pour observer toutes ces émotions et ces sentiments. J'ai enfin posé des mots et donc j'ai commencé à accepter ce que je vivais à

cette époque. Et ça, précisément, c'est un soulagement ! m'écriai-je en glissant ma main dans la sienne et en pressant ses doigts longs et fins pour lui transmettre ma joie.

Il me sourit enfin et répondit à mon étreinte. Je pris alors conscience de notre proximité, de nos regards brillants et de la bulle de bien-être qui nous enveloppait. Ma respiration s'accéléra imperceptiblement. Mon désir de l'embrasser m'enflamma tandis que mon attention glissait jusqu'à ses lèvres si particulières.

Sloann s'en aperçut et la commissure de ses lèvres se releva légèrement. Une moue qui indiquait son habitude de faire cet effet-là à la gent féminine. Je ne pouvais que capituler. Je savais que s'il décidait de m'embrasser à cet instant précis, je lui répondrais avec plaisir, lui dévoilerais tout ce que je sentais naître en moi à son égard, sans pour autant que ce soit partagé.

— Comment tu fais pour être si naturelle ? chuchota-t-il tendrement.

Je repris mes esprits et plissai le nez malicieusement, lâchant sa main et reprenant mon repassage.

Je haussai les épaules en guise de réponse et pliai la dernière taie d'oreiller. Puis je le poussai gentiment pour accéder au sèche-linge qui venait de terminer son cycle. Il ne séchait pas entièrement les vêtements, une nuit sur l'étendage restait obligatoire pour pouvoir les ranger le lendemain.

— Tu peux m'aider à étendre tes caleçons, si le cœur t'en dit ! le taquinai-je en lui lançant un de ses sous-vêtements.

Il le rattrapa en plein vol et éclata de rire.

Je lui expliquai l'avantage d'étendre les pantalons par les pieds – la ceinture séchait plus vite ainsi. J'oubliais que ce geste-ci non plus, il ne l'avait jamais effectué avant aujourd'hui.



Chaque jour, Aëlle me surprend.

Elle m'a livré une partie de son passé. Un souvenir douloureux de son enfance. Chacun de ses traits accusait la difficulté et la pudeur qu'elle éprouvait à verbaliser des sentiments aussi enfouis, vieux et désagréables. Pourtant, elle a poursuivi son récit.

Pas comme moi, lorsque je lui ai narré cet après-midi shopping avec mon père, qui date d'un an. Je sais que les blessures apparaissent dans l'enfance. Mais creuser ce souvenir pour voir où il mène, je ne m'en sens pas encore capable. Peut-être y parviendrai-je un jour, sous le regard si bienveillant et attentif d'Aëlle.

J'ai vraiment l'impression de me trouver dans une bulle, à ses côtés. Notamment lorsqu'elle m'a pris la main, simplement pour partager sa joie et son soulagement. Tout s'est effacé autour de nous. C'était très bizarre. C'était comme un courant électrique qui nous reliait et qui nous entourait, nous coupant du monde extérieur, mais nous maintenant en même temps en harmonie avec lui.

Aëlle me donne cette sensation-là. Avec elle, je crois que vivre en paix avec l'univers est possible. Je n'ai qu'à la contempler s'illuminer de joie pour un rien pour en être persuadé.

« En paix avec l'univers », non, mais franchement ! Jamais je n'aurais cru écrire cela un jour. Et y croire, en plus, quelque part au fond de moi ! C'est surtout ce détail

qui me scotche. Des notions dont je me moquais me paraissent aujourd'hui... pas si bêtes que ça.

Je suis en totale contradiction avec moi-même. Lorsqu'elle m'a proposé d'aller manifester demain, mon premier réflexe a été de ricaner intérieurement et de me dire que tout cela ne me concernait pas. Puis j'ai perçu une petite voix au fond de moi qui me poussait à y aller. À me battre pour elle et pour moi, pour les générations futures, pour qu'elles ne soient pas formatées par les multinationales ou qui que ce soit d'autre. Pour simplement qu'elles aient le choix. Comme si ce combat se révélait primordial. Comment pourrais-je défendre un système éducationnel que je ne connais pas ?

Mais c'est mon premier réflexe qui l'a emporté. Aëlle n'a pas semblé le prendre mal. J'ai beau me dire que cette relation que l'on tisse chaque jour est vouée à l'échec, ou en tout cas, à ne pas s'éterniser, je n'aime pas me disputer avec elle. Elle me fait entrer dans des colères noires et maintenant que je sais ce que cela signifie (qu'elle réveille tout simplement mon mal-être sous-jacent), ça me fait cogiter.

C'est difficile de se regarder en face. Et j'en ai encore eu la confirmation dans la buanderie, tout à l'heure, en observant son visage dévasté et rouge de honte. Mais la paix et le soulagement qu'elle a ressentis après... Son bien-être donne envie. Il me pousse à lui poser des questions, parce qu'il vient de l'intérieur et qu'il rayonne vers l'extérieur. Je ne retrouve cela chez personne d'autre. Personne.

Oh ! Elle a eu envie de m'embrasser ! Je me doutais bien que je lui plaisais. Enfin, qu'elle me trouvait agréable à mater. J'ai surpris son regard, plusieurs fois. Et puis la façon

dont ses joues se colorent légèrement de rose lorsque nous sommes un peu proches... C'est vraiment trop facile, avec les filles. Et pour ce détail, Aëlle reste comme toutes les autres. Je l'allonge quand je veux !

Je n'y crois pas ! Je culpabilise d'avoir écrit ma dernière phrase ! Plusieurs heures après avoir refermé ce journal, ces quelques mots tournent en boucle sous mon crâne. Je ne veux pas la considérer comme ces autres filles que je baise en soirée. J'aurais simplement pu l'embrasser à ce moment-là et elle m'aurait laissé faire. Il n'y a rien à écrire de plus.



Treize heures. Nèdji me tendit sa gourde d'eau. Cette fin avril se révélait particulièrement chaude. Le cortège piétinait, attendant que le camion de la CGT se mette en route. Sur la plateforme arrière, un étudiant testait la sono. Les chants des manifs résonnaient longtemps dans mes oreilles, plusieurs jours après, même, et j'aimais particulièrement ça. Mon préféré restait *Bella Ciao*, mais *Le Chant des partisans*, de Zebda, m'enthousiasmait aussi.

— T'essayes de pas te prendre un palet de lacrymo chauffé à blanc, cette fois-ci, plaisanta Nèdji en glissant un bras autour de mes épaules.

Je lui repassai sa gourde en lui tirant la langue et il me lâcha pour la ranger dans son sac à dos. Au bout de deux semaines, la plaie et la brûlure cicatrisaient bien, mais il me fallait encore porter un pansement. Le frottement contre le tissu de mon pantalon me faisait mal, mais je remarquais normalement.

Enfin, le cortège se mit en branle avec presque une demi-heure de retard. La sono cracha les premières notes du *Chant des partisans* et aussitôt, je chantai à tue-tête. Nèdji sortit son sifflet de randonnée et suivit le rythme entraînant. Les banderoles, un peu partout, se hissèrent. J'adorais lire leurs messages. Beaucoup étaient en rapport direct avec la loi de privatisation de l'Éducation nationale, mais d'autres, de plus en plus nombreuses, dénonçaient notre démocratie qui cachait

une oligarchie teintée de dictature. D'autres encore signalaient les agissements des multinationales ou prônaient le respect de la Terre et des Êtres, un enseignement que l'école pourrait promouvoir, à la condition de la repenser dans le sens contraire à cette loi.

Alors que le premier slogan était repris en cœur par les manifestants, Christelle déboula entre Nèdji et moi, ses lunettes de ski en serre-tête.

— Salut, vous deux ! La forme ?

Mon meilleur ami acquiesça, son sifflet toujours entre ses lèvres.

— Le cortège passe à une rue du lycée Sacré-Cœur, plusieurs lycéens et étudiants sont motivés pour aller les chercher. Ce serait fort que des bourges se joignent à nous pour manifester ! Les syndicats veulent pas, mais c'est bien connu qu'ils sont dirigés par des trouillards !

Immédiatement, je pensai à Sloann. Les élèves d'un des lycées privés les plus chers de la région nous soutiendraient-ils ? Son point de vue, le jour de notre rencontre, me laissa présager le contraire. La majorité des lycéens devaient penser comme lui, mais pour autant, pas tous. En tout cas, je refusais de le croire.

Christelle nous salua et passa à un petit groupe derrière nous, où je l'entendis répéter son discours.

— Ça me tente, certifia Nèdji, le sourire éclatant d'excitation.

— Ça marche pour moi aussi !

À la fin de l'avenue, alors que le camion de la CGT bifurquait lentement à gauche, une jeune sauta sur la plateforme arrière et s'empara du micro. Elle invita tous celles et ceux qui le souhaitaient à aller chercher le Sacré-Cœur. Une

masse compacte se détacha du cortège principal et s'engagea dans la rue de droite.

Le Sacré-Cœur donnait sur une esplanade bitumée assez spacieuse. Plusieurs platanes, quelques bancs et poubelles y siégeaient. Tout respirait le calme, la propreté. La façade magnifique de l'antique bâtiment éblouissait, reflétant le soleil haut dans le ciel.

Avec un frisson d'anxiété, je constatai qu'il était très facile pour les CRS de nous encercler. Un énorme bourdonnement enfla dans la foule. J'adorais ce pur instant d'adrénaline, quand nous pressions tous les autres de crier d'une même voix.

« Sacré-Cœur, soulève-toi ! Avec nous, contre cette loi ! »

Aussitôt, le slogan fut repris. Malgré leur double vitrage, nous provoquions un tel boucan qu'ils devaient nous entendre. Déjà, les fenêtres des appartements qui donnaient sur la place s'ouvraient sur des riverains curieux. Mais dans le lycée, rien ne bougeait.

Leurs salles de classe ne donnaient-elles pas sur l'esplanade ? Peut-être n'était-ce que les bureaux de l'administration ? J'envoyai un texto à Sloann pour lui dire que nous étions devant son lycée, à les presser de nous rejoindre et de lutter avec nous.

En tête du cortège, à quelques mètres devant nous, les lycéens et les étudiants sortirent leurs lunettes de piscine ou de ski. Rien de plus efficace pour se protéger des gaz lacrymogènes. Les CRS commençaient à nous encadrer, mais restaient loin pour le moment, formant simplement une ligne entre le lycée et nous. Le proviseur devait craindre des dégradations, sans aucune raison : nous étions calmes, l'ambiance restait bonne, reflétant simplement une bande de jeunes venus chercher le soutien d'autres jeunes. Je ne voyais

pas pourquoi ils agissaient ainsi, pourtant, je sortis mon bandana de mon sac et l'attachai autour de mon nez.

Deux semaines auparavant, j'avais vraiment cru étouffer dans ce nuage de gaz toxique. Si je devais de nouveau me faire nasser et gazer aujourd'hui, autant limiter le plus possible les dégâts. Ce bout de tissu m'y aiderait. Nèdji fit de même avec son keffieh, qu'il noua solidement à l'arrière de sa tête, puis autour de son cou.

— Plus de bruiiiiiit ! hurla quelqu'un sur ma droite.

Il ne nous en fallut pas plus pour donner le maximum de notre capacité pulmonaire. J'aimais plus que tout cet instant précis, quand nous unissions nos forces dans un même but. Le sentiment d'invincibilité que procurait la foule me grisait. Toutes les fibres de mon corps me criaient que cette foutue loi ne passerait pas ! Nous étions assez forts pour décider de notre vie, tous ensemble, unis et solidaires.

Quelques têtes apparurent enfin derrière les fenêtres. La place donnait bien sur leurs salles de classe. J'avisai mon téléphone : pas de réponse de Sloann.

À la vue des visages, la liesse s'empara du cortège. Le slogan enfla, encore et encore, jusqu'à exploser et ricocher contre les façades. L'éclat de la joie illuminait les prunelles de mon meilleur ami, son keffieh sombre les mettant en valeur. Nèdji tourna la tête vers moi à cet instant et les coins de ses paupières se plissèrent, signe d'un large sourire. Il entremêla ses doigts aux miens quelques secondes et les pressa avec force.

La foule, derrière nous, se densifiait et nous poussait de plus en plus en tête du cortège. D'un regard, nous nous comprîmes. Être devant le cordon de CRS comportait de nombreux risques, nous devons affermir notre vigilance tout

en continuant d'appeler le Sacré-Cœur. Il nous était impossible de lutter contre le courant d'un rassemblement.

De plus en plus d'élèves se massaient aux fenêtres, mais personne ne franchissait la grande porte de bois massif. Pourquoi ? Les maintenaient-ils de force à l'intérieur ? Le proviseur du lycée Aragon avait tenté de le faire, le mois dernier, mais le flot d'élèves s'était tellement rebellé qu'il avait capitulé. La vision de ce portail s'ouvrant sur une centaine de personnes criant à pleins poumons nos slogans restait gravée dans ma mémoire. *Ensemble, tout est possible*, pensai-je avec force et bonheur.

Intérieurement, j'appelai Sloann de toutes mes forces. Qu'il passe cette porte et me rejoigne...

Alors que nous continuions à interpeller le lycée privé, un petit mouvement de foule nous poussa un peu plus vers les boucliers de la police nationale.

— Nasse ! crièrent plusieurs personnes en même temps.

J'agrippai la main forte et rocailleuse de Nèdji. En même temps et dans un même mouvement, tous les CRS dégainèrent leur flash-ball ou leur bombonne portative de lacrymogène. Les slogans reprirent de plus belle, les derniers étudiants qui ne s'étaient pas protégé le visage le firent prestement. J'ajustai le nœud de mon bandana. La tension grimpa d'un cran, électrisant l'air comme si une ligne à haute tension traînait au sol. Mes poils se hérissèrent.

Un petit groupe de policiers chargea sur notre droite, mais les manifestants, nassés, avaient beau pousser les autres pour sortir de la place, ils n'y parvenaient pas. Les étudiants se pressèrent derrière nous, nous forçant à réduire les quelques mètres qui nous séparaient des boucliers. Les CRS chargèrent encore, à gauche cette fois-ci. Mon cœur tambourinait contre mes côtes, les souvenirs traumatisants et encore vifs de ma première nasse, deux semaines plus tôt, me tétanisaient

presque. Nèdji s'agrippait à moi autant que moi à lui. L'esplanade était beaucoup plus petite et nous étions beaucoup plus nombreux... D'autant qu'ici, nous n'étions que des jeunes. Des jeunes plus ou moins habitués aux manifestations, qui duraient depuis deux mois. Des jeunes plus ou moins violentés par les forces de l'ordre.

Les premières bouteilles en plastique, récupérées dans les poubelles, volèrent vers les flics. Je me baissai dans un réflexe instinctif, entraînant Nèdji avec moi, tandis que les grenades lacrymogènes répliquèrent, fusant entre nos mollets et parfois plus haut... Mes yeux me brûlèrent et se mirent à couler, tout comme mon nez.

Il nous fallait sortir de là. Mais les trois petites rues qui menaient à la place étaient bouchées par les flics, qui laissaient sortir les personnes au compte-gouttes, me semblait-il. Un troisième chargement nous éjecta contre les boucliers des CRS, qui nous repoussèrent violemment. À côté de moi, une fille hurla, le nez en sang. Le cordon avança d'un pas, les boucliers de plexiglas nous repoussant alors que nous ne pouvions plus reculer, massés en un noyau d'au moins deux cents personnes, essuyant les tirs tendus de grenades lacrymo, les charges des CRS et les premiers coups de matraque. Les bouteilles, les canettes, les quelques cailloux aux pieds des arbres... les projectiles volaient au-dessus de ma tête, ne ratant que rarement leurs cibles.

— Sacré-Cœur, à l'aide !

Aussitôt, je repris cet appel en reportant mon attention sur la façade du lycée. Les visages épouvantés en disaient long sur la violence qu'ils découvraient. Un gars derrière nous agrippa nos épaules et cria qu'il fallait charger à notre tour les flics pour se dégager de cette nasse et essayer de pénétrer dans le lycée pour nous mettre à l'abri. Les blessés légers commençaient à se compter par dizaines, et malgré tout, la

police ne semblait pas prête à nous laisser rejoindre le plus gros du cortège pour les soigner et les évacuer si besoin à l'hôpital.

Mes muqueuses oculaires me brûlaient tellement que je distinguais à peine ses traits. Il devait avoir deux ans de plus que moi, pas plus. Il s'éloigna en toussant, plié en deux.

Je jetai un coup d'œil paniqué à Nèdji. Nous nous trouvions en première ligne, c'était nous qui serions matraqués et gazés pour que les autres puissent essayer de se mettre à l'abri. Il dut arriver à la même conclusion que moi, car il se déplaça devant moi en un geste protecteur et banda ses muscles.

Je n'étais pas certaine que charger les flics soit la bonne solution, mais que pouvions-nous faire d'autre ? Et alors que je m'accrochais au sac de mon meilleur ami, une ruée colossale me propulsa vers l'avant et je me retrouvai à ses côtés, écrasée contre un bouclier, le visage du policier grimaçant de force pour repousser l'assaut à quelques centimètres de moi. Un produit glacé m'aspergea et le hurlement dans ma gorge s'éteignit alors que je ne parvenais plus à respirer. La force derrière moi reflua et quelqu'un me tira vers l'arrière. Aveuglée, la panique me submergea. Je ne parvenais plus à aspirer suffisamment d'air. J'arrachai mon bandana, mais la fumée opaque des lacrymogènes se révélait presque pire que mon tissu imbibé de cette même substance. J'avais la sensation d'être un poisson hors de l'eau, la bouche ouverte et tendue vers le ciel. Ciel que je distinguais à peine, dans un flou total. Une fontaine de vomi sortit de ma bouche. J'eus à peine le temps tourner la tête sur le côté pour ne pas m'étouffer.

On m'assit contre un mur chauffé par le soleil et balayé par des bourrasques fraîches.

— Inspire calmement et amplement, m'ordonna une voix inconnue mais rassurante. Voilà, comme ça, c'est bien. Laure ! Il te reste du sérum phy, s'te plaît ?

— Attrape !

— Allez, reprit la voix en glissant une grande main chaude derrière ma nuque. Penche la tête en arrière, je vais te rincer.

Je me laissai faire, tentant d'ouvrir les paupières le plus grand possible, bien que le gaz me brûle encore terriblement.

— Sé... séquelles ? parvins-je à articuler faiblement.

Une quinte de toux me fit m'écrouler sur le côté, cherchant désespérément les précieuses molécules d'oxygène. Le garçon me remit d'aplomb contre le mur et me pressa de respirer amplement, une fois de plus.

— Non, je ne pense pas. Tu as frôlé la détresse respiratoire, mais tu reprends rapidement des couleurs et ton souffle est de moins en moins laborieux, ne t'en fais pas.

— Yeux...

Je sentis ma bouche se tordre sous l'effet de l'angoisse. Si j'avais encore eu des larmes et du souffle, j'aurais pleuré de toutes mes dernières forces. Le sérum physiologique pénétra mes muqueuses et apaisa la brûlure.

— Honnêtement ? souffla le garçon, pas rassuré. J'ignore si le gaz lacrymogène à bout portant peut rendre aveugle... J'étudie la sociologie, en fait...

Les formes reprirent peu à peu leur netteté à l'instant où il termina sa phrase. Je tournai le visage vers lui et attrapai son poignet.

— Merci, murmurai-je, la bouche tordue sous le coup d'une vague de soulagement qui refusait de sortir. Merci...

Il parut surpris et me gratifia d'un petit sourire gêné.

— Reste au calme pendant encore quelques minutes. Tu peux te nettoyer toute seule ?

J'opinai et attrapai la dosette de sérum qu'il me tendait.

— Tu n'aurais pas soigné un jeune qui s'appelle Nèdji, par hasard ? toussai-je.

— Aucune idée. S'il était à côté de toi pendant la charge, il a peut-être été interpellé... Il y a eu beaucoup d'arrestations cet après-midi.

Je le remerciai une fois de plus et il s'éloigna. Je sortis mon téléphone, mais je n'y voyais pas encore assez bien pour m'en servir. Je me nettoyai une fois de plus, l'inquiétude pour mon meilleur ami me rongant comme de l'acide.

Ma vision s'ajusta sur l'écran, la première tonalité retentit. À présent délestée de la peur de devenir aveugle, cela m'aidait à inspirer et expirer plus calmement, même si de violentes quintes de toux me secouaient encore régulièrement.

« Aëlle ! Putain, Aëlle ! T'es où ? »

— Nèdji...

Ma voix se brisa tandis que je l'écoutais tousser et cracher à l'autre bout de la ligne. C'étaient les sons les plus merveilleux que j'entendais de toute ma vie.

Pour la première fois, j'observai les alentours. Je devais être quelque part proche du Sacré-Cœur, un quartier que je ne connaissais pas.

— Tu vas bien ? m'enquis-je.

« Ouais. T'es où ? » répéta-t-il, anxieux.

— J'en sais rien. Et toi ?

« Au lycée. Christelle et son mec m'ont aidé. »

— J'arrive, dis-je en me levant doucement tout en le gardant au téléphone.

La tête me tourna quelques secondes. Je repérai une fille qui vaquait d'une personne à une autre et m'approchai d'elle, le téléphone toujours à l'oreille.

— Excuse-moi, on est où ? Et c'est par où, le lycée Hugo ?

— On est à côté du Sacré-Cœur et le lycée Hugo, tu tournes à droite au bout de la rue et tu tomberas sur les Halles. Tu sais y aller, de là ?

— Oui. Merci pour tout..., souris-je faiblement.

— Pas de problème. Mets des lunettes de plongée, la prochaine fois ! me salua-t-elle avec un clin d'œil.

Un geste de la main plus tard, je m'engageai dans la direction indiquée.

— Tu sais ce qu'il s'est passé ? repris-je à travers le combiné.

« Je t'ai vue te faire asperger de lacrymo par ce connard de flic de merde ! J'ai voulu m'interposer, mais il a fini sa bombe sur moi. À partir de là, la foule a reflué vers la rue par laquelle on était arrivé. Les CRS n'ont pas eu le choix, une partie du cortège est revenue nous chercher et ils se sont retrouvés encerclés », cracha-t-il avec rage.

Cet après-midi, si les participants de la manifestation principale n'étaient pas venus nous filer un coup de main, j'aurais pu y passer. Cette idée me frappa avec la force d'un coup de poing dans l'estomac. Un vertige me saisit immédiatement. Je m'assis en tailleur au milieu du trottoir, toujours incapable de laisser s'échapper ces foutues larmes qui me bloquaient la trachée et m'oppressaient tant.

« Je ne voyais plus rien et je dégueulais mes tripes, continua Nèdji, la colère laissant place à la peur qu'il revivait. Je t'ai perdue de vue... En arrivant au lycée, Christelle et son mec sont repartis. Je suis resté dans les chiottes, la tête sous l'eau, au moins cinq minutes. Et la réserve d'essuie-main y est passée, crois-moi ! s'exclama-t-il dans un petit rire nerveux. J'ai voulu t'appeler, mais je n'avais plus de batterie. C'est la CPE qui m'a prêté son chargeur. Imagine comme j'étais inquiet, pour aller lui quémander un truc pareil ! Tu m'as

appelé au moment où je le rallumais », acheva-t-il, une note de soulagement dans la voix.

L'entendre m'apaisait. Je me relevai et poursuivis ma route sous le regard curieux des passants. J'examinai alors ma tenue : toute la manche gauche et le col de mon sweat étaient imbibés de vomi. Des taches de sang séché qui ne m'appartenait pas – en tout cas, je ne ressentais aucune douleur – et de vomi impossible à identifier décoraient mon jean. Je n'osais imaginer ma tête, mais vu l'état de mes vêtements et la sensation d'être recouverte d'une substance collante, je devais faire peur à voir.

« T'en es où ? »

– Je suis là dans moins de cinq minutes. Tu sors et tu m'attends sur les marches de devant ? Je ne sais pas quelle heure il est, mais je vais sûrement devoir filer chez les Riveria rapidement.

Il ricana amèrement tandis que je sentais une boule de colère glaciale me nouer les tripes.

« J'espère que tu passeras le bonjour à ce connard du Sacré-Cœur ! »

À mon tour, je ris amèrement. D'un rire de sorcière de Walt Disney prête à tout pour se venger, ce qui ne me ressemblait pas.

– Je ne vais pas le louper, t'en fais pas ! Putain ! Y en a pas un qui est venu nous aider ! Pas un !

« Je sais, lâcha-t-il froidement. Je sais. Ils nous ont matés nous faire démonter par les flics derrière leur double vitrage, comme à la télé. »

Curieusement, la haine de Nèdji diminua la mienne. Comme si partager le même sentiment d'incompréhension pouvait m'aider à me foutre de ces petits bourgeois égoïstes. Qu'ils ne partagent pas notre opinion à propos de cette loi était une chose que je respectais, bien que je ne le comprenne pas.

Mais qu'ils nous observent nous faire massacrer derrière leur façade du XVIII^e, ça non, je ne pouvais pas l'envisager. Je ne concevais pas que parmi tous les élèves, pas un n'ait bougé le petit doigt, pas un n'ait ouvert une fenêtre pour crier aux flics de nous laisser partir. Même si cela se serait certainement révélé vain, au moins, il y aurait eu une tentative de secours. Là, rien.

« Je raccroche et je sors. À tout de suite. »

Nèdji m'attendait, assis sur les marches du perron de notre lycée, les coudes posés sur ses genoux. Ses longs cheveux retenus en un chignon haut lui donnaient l'air d'un samouraï. Son visage était propre. Ses yeux encore bouffis et rouges. Et sa tenue vestimentaire, dans le même état que la mienne. Il se leva prestement en m'apercevant et m'enlaça. Je me laissai aller contre lui, la joue reposant contre sa clavicule. Je le pressai si fort que je craignis de lui faire mal, puis je réalisai qu'il me serrait de la même façon.

Nous restâmes ainsi au moins trois longues minutes, la respiration saccadée, des larmes de soulagement accrochées à nos cils. Je pris soudain conscience de mes tremblements. Je tremblais de peur pour lui, c'était seulement maintenant que mon émotion s'exprimait grâce à mon corps. Ses mains rugueuses remontèrent le long de mon dos, me rappelant au passage toutes les fois où il avait fait ce geste dans le but de me dévêtir, et attrapèrent mes joues. Il guida mon visage face au sien.

— Tu dois arrêter de me faire peur comme ça, Aëlle.

Ses pupilles sans fond me renvoyèrent ma propre angoisse le concernant.

— Alors on devrait éviter le premier rang, la prochaine fois ! blaguai-je faiblement pour détendre l'atmosphère.

Il me relâcha et sourit discrètement. Je perçus son trouble et, mes doigts sous son menton, je le forçai à me fixer de nouveau.

— Je connais trop ce regard têtus..., chuchotai-je. Quelle décision as-tu prise ?

— Je monte rejoindre le black bloc⁵ de Paris lors de la prochaine manif... confia-t-il dans un murmure.

Sa décision ne m'étonna pas. Nèdji enfouissait bien trop de colère en lui. Aujourd'hui, lui aussi avait dû avoir peur d'y passer. Se faire nasser et gazer lors d'une manifestation pacifique deux fois en deux semaines, c'était trop pour qu'il ne réplique pas.

— Tu rejoins le black bloc pour aller taper du flic ou faire passer un message ? Genre te défouler sur les banques qui nous volent et les pubs qui nous manipulent...

— Je vandaliserai simplement. J'écrirai notre vision du monde sur les distributeurs et les façades des assurances, murmura-t-il, son petit sourire en coin illuminant ses traits. Aujourd'hui, j'ai réalisé qu'il n'y a que ça pour nous faire entendre. Quitte à se faire taper dessus, autant que ce soit pour quelque chose de concret, et pas simplement parce que je manifeste pour la liberté de l'éducation.

Il glissa des doigts frais et caressants sur ma joue gauche.

— J'aurai les moyens de me défendre contre les flics s'ils m'agressent comme aujourd'hui. Cagoulé et entouré de gens prêts à m'aider si besoin. Tu comprends ?

— Bien sûr, soufflai-je.

Comment ne pas le comprendre ? Notre ville était trop petite pour qu'un black bloc se forme, et répliquer contre la

⁵ Le black bloc est un regroupement spontané et éphémère d'individus, sans hiérarchie, vêtus de noir et masqués pour préserver leur anonymat. Ses actions ont pour cible les symboles étatiques (police, tribunaux...) et capitalistes (banques, publicité...).

police à visage découvert demeurait bien trop risqué. Au fond de moi, ma révolte face au capitalisme grondait. Comment supporter de se faire gazer encore et encore, et qu'en plus, les violences policières soient étouffées médiatiquement ? Des flics sans matricule coinçaient les photographes indépendants et les menaçaient de détruire leur matériel s'ils n'effaçaient pas leurs photos compromettantes d'interpellations « musclées ». L'injustice de l'élite gouvernante face au peuple me révoltait. Et je savais qu'un premier pas de la justice elle-même avait été franchi : un étudiant au casier vierge, à Rennes, s'était pris un mois de prison ferme pour avoir lancé un préservatif rempli de peinture rose sur un CRS qui le chargeait.

— Je me joindrai peut-être à toi.

Il s'éloigna un peu de moi et secoua légèrement la tête de gauche à droite. Tout son corps me criait qu'il ne voulait pas, et je devinais pourquoi : nous nous inquiétions bien trop l'un pour l'autre. Vandaliser dans une manif qui pouvait dégénérer en une seconde et, par notre tenue noire, être la cible numéro un de la police, nous freinerait plus qu'autre chose. Sans parler que les CRS de Paris n'hésitaient pas à employer des grenades assourdissantes ou de désencerclement. Ces dernières provoquaient de graves blessures. L'inquiétude nous empêcherait d'être efficaces à 100 %.

Malgré son langage non verbal, sa bouche exprima tout autre chose :

— Comme tu veux, Aëlle.

Je lui souris tendrement, si reconnaissante envers la vie d'avoir placé un ami tel que lui sur ma route.

La dernière sonnerie de cours, celle de dix-sept heures, retentit dans l'enceinte de notre lycée.

— Je dois y aller, je vais être en retard au boulot.

— Je passe te chercher demain vers quatorze heures, ça te va ? demanda-t-il en penchant son mètre quatre-vingt vers moi.

Je lui claquai la bise.

— OK ! À demain, alors !

Nèdji fêtait ses dix-huit ans ce week-end. Caro, Ahmad, lui et moi irions les célébrer comme il se doit dans les bois, tente, sac de couchage, alcool et marijuana au programme.

Au fur et à mesure que j'avancais le long de la petite route reliant l'arrêt de bus au portail majestueux des Riveria, une colère froide m'envahit de nouveau. Ce soir, vendredi, je m'occupais du linge de Sloann. Je le croiserais donc obligatoirement, sauf s'il avait eu la merveilleuse idée de... je n'en savais rien. Passer la soirée chez son ami Flo. Ou chez cette Stella chez qui il sniffait de la coke en toute tranquillité. Bref. Plus j'approchais de sa demeure, plus la haine contre tout ce qu'il représentait s'intensifiait. Je ne le voyais plus comme la caricature du bourgeois, j'avais compris que ma blessure d'Injustice me faisait le juger. Et puis, j'avais appris à le connaître entre-temps. Non, aujourd'hui, Sloann Riveria incarnait la lâcheté et l'égoïsme du Sacré-Cœur.

Je marchais le long de l'allée pavée en me rendant compte que malgré tout, je n'avais pas à le juger de la sorte. J'ignorais où il se trouvait au moment de la manif. Peut-être n'était-il même pas au courant, même si j'en doutais fortement. Mais j'avais beau essayer de me raisonner, rien n'y faisait : j'avais la haine. Et la peur et le traumatisme vécus l'après-midi même attisaient cette rancœur.

Je poussai la porte d'entrée et la refermai derrière moi. Lorsque je me retournai pour faire face au hall, Cathy sortit de la bibliothèque. Elle me scruta, bouche bée. C'est alors que je

remarquai Sloann, plus loin, debout au pied des escaliers, son expression choquée par mon aspect marquait ses traits harmonieux.

Je le fixai, saluant Cathy à voix basse en passant près d'elle.

Il restait horrifié, la bouche ouverte, les bras ballants, les yeux ronds et les sourcils froncés. Il savait. Et à présent, il contemplait de près ce que sa couardise et son individualisme m'avaient coûté.

Je le fusillai une dernière fois du regard, l'obligeant à se détourner sous le poids de mon mépris et dévalai les escaliers menant au sous-sol.



Je suis resté pétrifié en bas des escaliers. Je l'attendais depuis plusieurs minutes, prêt à l'appeler si elle tardait encore un peu. Je sais que j'aurais dû lui demander des nouvelles avant. Je le sais, et je l'ai su à l'instant où, avec les autres garçons de ma classe, nous nous sommes massés devant les fenêtres et avons assisté aux charges des CRS, à leurs coups de matraque et de bouclier, aux répliques des manifestants... à toute cette violence enfumée par le gaz lacrymogène.

J'ai eu beau la chercher partout sur cette esplanade pleine à craquer d'étudiants chaussés de lunettes de ski ou de plongée, je ne l'ai pas trouvée.

Tout le monde échangeait autour de moi, mais ma gorge était si nouée et ma mâchoire si crispée que je ne parvenais pas à répondre à mes camarades.

Dans ma poche, je serrais mon portable à la limite de le casser. Tout mon être me hurlait de l'appeler. Même après, quand tout a enfin été calme. Surtout après.

Ma raison me disait qu'elle allait m'incendier au téléphone – à raison – et que je ne voulais pas essayer une telle engueulade devant tout le monde.

Il y avait aussi cette pointe d'appréhension, comme un aiguillon planté au milieu de mon sternum. Cette petite voix qui me disait qu'elle faisait peut-être partie des blessés ou des interpellés. Cette petite voix qui refusait de savoir, de peur d'apprendre une nouvelle qui, je le sentais, me chamboulerait malgré moi et au-delà des mots.

Je ne l'ai pas appelée à cause de cet ensemble de prétextes complètement bidon.

J'ai la sensation d'avoir loupé le rendez-vous de ma vie, rien que ça. Je sais, je sens, au plus profond de moi, que si seulement je lui avais envoyé un texto, tout serait différent.

Tout.

Aëlle est donc arrivée avec cinq minutes de retard. Je tournais en rond dans le hall depuis au moins dix minutes. Je me suis rongé les ongles. J'avais arrêté en classe de quatrième.

Quand elle a poussé la porte d'entrée, mon cœur a raté un battement. Elle ne m'a pas vu immédiatement, de telle sorte que j'ai pu la détailler.

Ses cheveux châtons, d'habitude bouclés et souples, étaient collés en arrière sur son crâne, comme laqués. Ses paupières étaient enflées et rouge coquelicot, comme si elle avait passé la journée à pleurer sans s'arrêter. Son nez coulait, lui aussi rougi à force d'être frotté et mouché.

Ses jolies lèvres, si bien dessinées, tremblaient, bien que sa mâchoire soit verrouillée, probablement par la colère.

Son expression mêlait fatigue extrême, peur intense et haine glaciale.

Toute la manche gauche de son sweat-shirt était recouverte de morceaux de coquillettes et d'autres trucs dans ce genre-là. Du vomi. Et son jean en était également tacheté (le côté gauche), tandis que du sang avait éclaboussé la jambe droite.

Elle m'a fait peur en même temps que pitié. Pitié dans le sens où mon premier instinct a été de m'élancer vers elle pour l'aider. L'aider à quoi, je n'en ai aucune idée, mais je voulais l'aider. Et peur, parce qu'on aurait dit que cet après-

midi-là, elle avait vécu l'enfer et qu'une partie d'elle y était restée.

À cet instant, elle m'a vu. Je n'ai pu bouger, vissé sur place par la haine et le mépris que je lui inspirais. J'avoue, j'ai eu envie de la biffer. Jamais on ne m'avait autant manqué de respect avec un simple coup d'œil. Au moment où cette envie m'a traversé, elle a dévalé les escaliers, rompant le contact visuel.

Je me suis tellement traité de con et de connard ! Ce regard, c'était tout ce que je méritais.

Je l'ai aussitôt suivie. Je suis arrivé au sous-sol lorsqu'elle refermait la porte du fond, à gauche. Je m'y suis précipité et ai découvert pour la première fois le vestiaire des employés. Sept casiers de fer longeaient le mur gauche, le premier empêchait la porte de s'ouvrir complètement. Elle se tenait devant le dernier meuble de rangement, à trois ou quatre mètres de moi. Je n'ai pas vu le reste de la pièce, tant son expression m'a fait comprendre qu'elle était à deux doigts de me sauter dessus pour me frapper de toutes ses forces.

J'ai pourtant refermé la porte derrière moi et me suis avancé droit sur elle. C'était comme si j'avais le cerveau vide. Je ne savais plus ce que je devais faire ou dire. Je désirais une seule chose : qu'elle cesse de me détester de la sorte.

Même si je ne le méritais pas.

Enfin, c'est ce que j'écris maintenant, avec le recul. Sur le moment, j'étais encore un peu en colère qu'elle me dédaigne à ce point.

Foutu orgueil.

*

— Va-t'en ! s'est-elle exclamée.

Une quinte de toux l'a pliée en deux, sa main gauche contre sa poitrine, la droite accrochée à la façade lisse de son casier.

— Tu es blessée ? Tu as vu un médecin ? Ton jean est couvert de sang ! C'est ta blessure qui s'est rouverte ?

Je l'ai mitraillée de questions, fou d'inquiétude. Elle suffoquait presque et je ne savais pas comment la secourir. Toute mon angoisse de l'après-midi ressortait, je n'ai même pas reconnu ma voix, affolée et chevrotante.

Elle s'est redressée et, bien que je la dépasse d'une dizaine de centimètres, c'était comme si elle me scrutait droit dans les yeux. Son nez a presque frôlé le mien lorsqu'elle m'a craché :

— Blessée ? Tu n'avais qu'à descendre te foutre entre ces connards de flics et moi, si tu t'inquiétais tant !

Son haleine empestant le vieux vomi m'a sauté au visage et j'ai reculé d'un petit pas instinctif.

— Mais non, a-t-elle poursuivi, hargneuse, les traits déformés par la rage et le dégoût. C'était mieux d'assister aux gazages et aux matraquages à l'abri derrière ses petits carreaux, hein ?

Un rictus amer a plissé sa bouche.

— Ça faisait un peu comme le feuilleton de l'après-midi sur M6, comme ça ! Espèce de lâche. Dégage d'ici.

L'insulte a eu l'effet d'une douche glacée.

— Tu te fous dans la merde toute seule et après, c'est à moi d'aller prendre des coups à ta place pour te sauver, c'est ça ? ai-je crié, hors de moi.

— T'es vraiment trop con !

Elle a cogné violemment contre son casier avant de me faire face et de reprendre, presque calmée par cet accès de rage :

— On discute, tu te rends compte que cette loi est inadmissible, qu'elle menace non seulement l'éducation et les futures générations, mais aussi toutes nos vies par la même occasion. Tu réalises que les enfants ; nous ! (Elle a tapé un index contre son sternum,) sommes formatés par notre éducation scolaire et parentale, et que nous sommes les adultes de demain. Tu comprends ce pour quoi la majorité du peuple se bat depuis deux mois et au moment où il faut nous rejoindre, tu restes bien planqué !

Le dédain et la colère avaient fait place à l'incompréhension.

— Aucun de vous n'a bougé, a-t-elle murmuré, fouillant mes pupilles pour y trouver la réponse à sa question muette.

— La porte principale devait sûrement être verrouillée...

J'ai tenté d'expliquer d'une petite voix, moi aussi calmé. Mais même à mes oreilles, le « sûrement » a sonné comme une déclaration de lâcheté.

— Les fenêtres aussi, je suppose...

De nouveau, ce dégoût que je lui inspirais a crispé ses traits en une affreuse grimace.

J'ai pincé les lèvres pour ne pas répondre, trop honteux de la justification que je m'apprêtais à lui fournir : les professeurs nous avaient interdit de les ouvrir.

J'ai très clairement réalisé le point de non-retour que j'avais atteint cet après-midi : je me suis caché derrière l'ordre d'un supérieur pour expliquer ma lâcheté à me battre pour mon point de vue.

Je me suis senti rougir violemment. Une poussée de sang au visage qui donne chaud et encore plus honte.

— J'ai cru que j'allais mourir..., a-t-elle coassé de sa voix cassée par le gaz nocif.

J'ai entendu une telle détresse dans ses mots et son ton que j'ai reporté mon attention sur elle. Ses épaules voûtées tremblaient comme une feuille et les larmes noyaient ses magnifiques anneaux d'or sombre.

Elle a craqué et ses jambes ont lâché à l'instant où mes bras se sont retrouvés autour de son corps. Je l'ai assise par terre entre mes jambes et, mon dos calé contre les casiers, je l'ai enlacée de toutes mes forces. Son bras droit a glissé autour de mon bassin et sa main gauche s'est accrochée à mon pull, au niveau de mon torse. Le visage caché dans mon cou, j'ai compris qu'elle libérait sa peur pour la première fois de l'après-midi.

Ses énormes sanglots résonnaient dans cette pièce peu meublée. J'ai appuyé ma joue contre ses cheveux, son corps si frêle secoué de pleurs contre le mien.

J'aurais dû la protéger. C'est la pensée qui m'a traversé, alors qu'elle s'agrippait à moi comme à une bouée en plein océan déchaîné.

Mes yeux et mon nez ont commencé à me piquer et j'ai compris qu'elle ne s'était pas laquée les cheveux ce matin. La lacrymo la recouvrait entièrement. Son crâne, son front poisseux et même ses vêtements, tout collait à cause du gaz. Elle en avait été douchée, littéralement. Elle avait dû se retrouver parmi les premières lignes et un agent lui avait déversé sa bombe à bout portant.

Lentement, j'ai caressé son bras gauche, celui-là même couvert et humide de vomi.

Je n'aurais jamais pensé faire un truc pareil sans être dégoûté. Jamais. Pourtant, ça a bien été le cas. À l'instant où mon corps a rencontré les courbes douces d'Aëlle, je n'ai plus eu que deux idées en tête : la consoler et la protéger. Peu importe que je sois moi aussi « contaminé » à la lacrymo ou que je touche des fluides corporels peu ragoûtants. Seules comptaient sa détresse et ses larmes.

Elle a fini par reprendre son calme et ses mains ont relâché mon pull. Elle a reniflé et s'est redressée, s'éloignant par la même occasion de moi.

— Pardonne-moi..., ai-je murmuré, me perdant dans ses iris que je trouvais si jolis.

Elle a immédiatement secoué la tête de gauche à droite.

— Je suis encore bien trop en colère pour ça, Sloann.

Elle s'est levée et a porté les mains à ses joues pour essuyer ses dernières larmes. Aussitôt, elle a lâché un juron en plissant les paupières. Elle venait de se remettre de la lacrymo plein les muqueuses oculaires. Elle a tourné les talons et a ouvert la deuxième porte en face de nous. Quelques secondes plus tard, j'entendais l'eau couler.

Les employés disposaient donc d'une petite douche.

Elle a travaillé dans la buanderie. Comme elle a commencé son travail vers dix-huit heures au lieu de dix-sept heures trente, elle a dû monter mes affaires lorsque je mangeais, aux alentours de vingt heures trente.

*

La sensation de son corps contre le mien, exprimant toute son angoisse, a réveillé chez moi un instinct inconnu jusqu'alors. J'ai besoin de la savoir en sécurité. J'ai besoin de savoir si elle va bien, si elle se remet, à présent qu'elle est rentrée chez elle.

Mais je n'ose pas lui envoyer de texto. Je dois respecter sa colère envers moi. Attendre qu'elle me pardonne. Je dois au moins ronger mon frein jusqu'à lundi soir.

J'ai eu honte d'écrire ces lignes à propos de ma lâcheté. Terriblement honte, bien que je sois attablé à mon bureau et que seule la lune puisse lire ces lignes à travers la vitre.

J'ai eu honte de mon comportement et cela m'a mis en colère, surtout tout à l'heure, dans le sous-sol. J'ai été confus parce que je n'ai pas agi comme on l'attendait de moi.

Aëlle, par ses mots, m'a humilié.

À présent que je sais, je ne peux que faire le lien avec ma blessure d'Humiliation. À l'époque, je ne parvenais pas à me comporter comme mon père le désirait, je ne réussissais pas à être propre. J'ai ressenti aujourd'hui la même brûlure émotionnelle qu'à mes cinq ans.

Aujourd'hui, je ne suis pas parvenu à combler les attentes d'Aëlle, alors que je les partage. J'aurais voulu être celui qui désobéit. Déverrouiller la fenêtre. Quitter la salle de cours pour aller ouvrir cette immense porte de bois sculpté. J'aurais voulu l'appeler avant. Me foutre complètement de l'entendre hurler au téléphone devant tout le monde. D'autant qu'elle n'aurait peut-être pas du tout crié. Elle m'aurait peut-être juste demandé de la rejoindre et de lui offrir le refuge de mes bras pour lui permettre d'extérioriser sa terreur.

La crainte de l'Humiliation. Encore elle.

Aëlle parle toujours d'observation. Observer son comportement et ses schémas mentaux pour remonter le fil de ses blessures.

Mon prochain objectif est celui-ci : repérer ma blessure lorsqu'elle dicte mes actes ou m'empêche d'en faire. La repérer avant de vociférer et de regretter. Pour qu'elle ne gouverne plus ma vie.

Cet extrait vous a plu ?

Retrouvez l'ebook sur votre site d'achat habituel
et le broché sur Amazon ou auprès de moi-même,
rubrique « contact » sur mon site ou en message
privé sur réseaux sociaux.